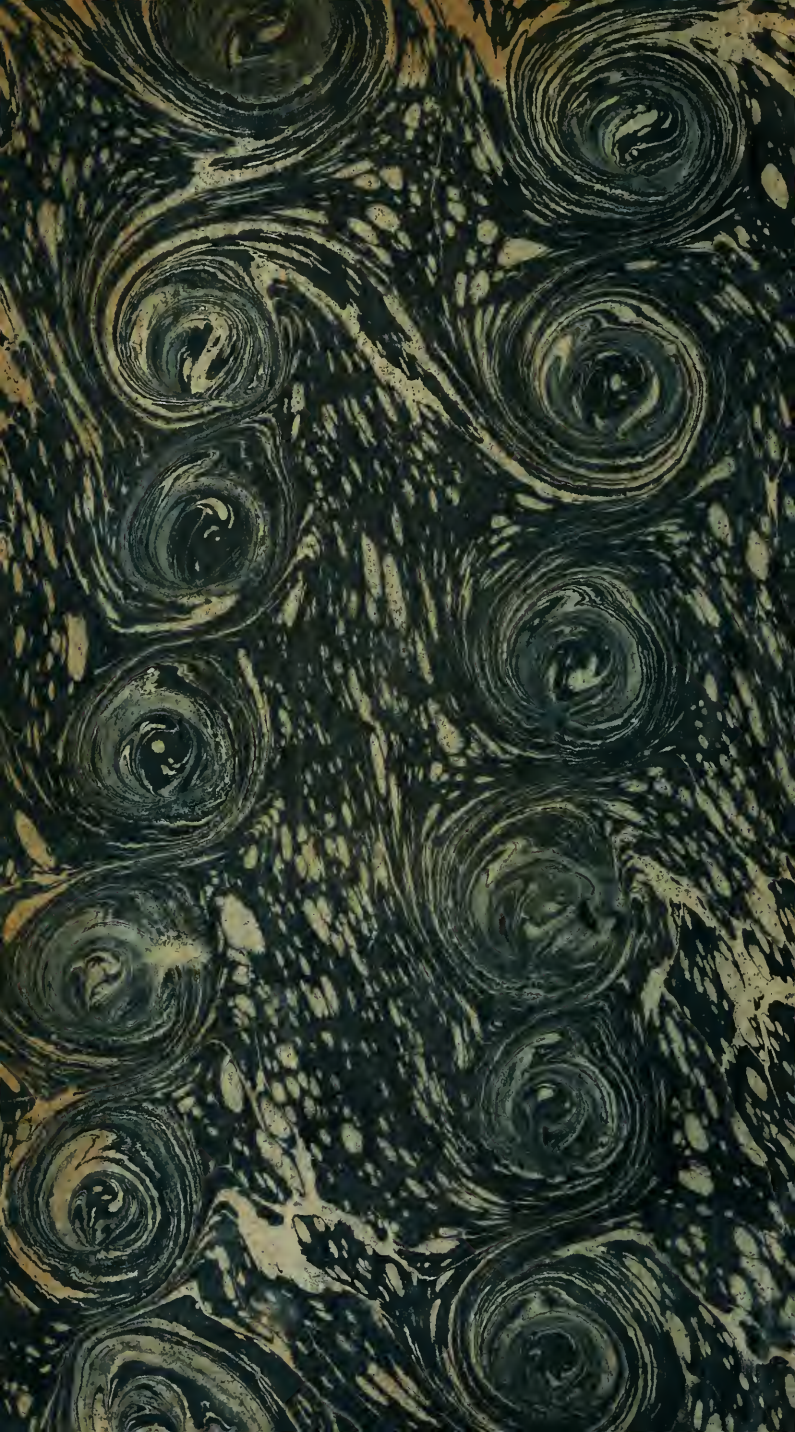
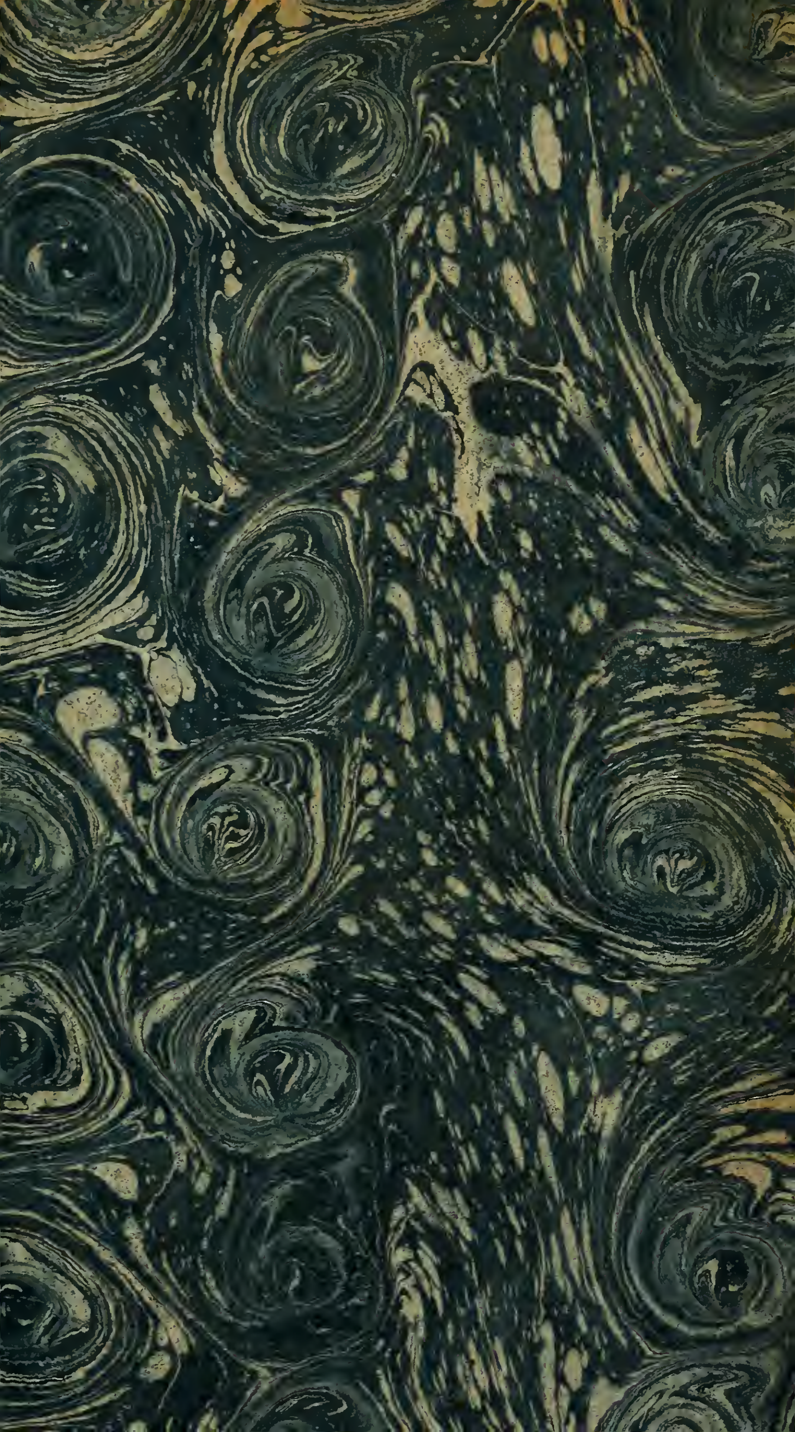






LA SUITE
DES
JOURNÉES
AMUSANTES,
TOME V.
SECONDE PARTIE.

LA SUITE DES JOURNÉES AMUSANTES,

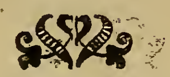
DEDIÉES AU ROY.

Par Madame DE GOMEZ.

TOME CINQUIÈME.

Enrichi de Figures en Taille-douce.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez CHARLES LE CLERC, Quay des Auguſtins, à la Toiſon d'Or.

M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

pag. Ire. 2e partie





SUITE DES JOURNÉES AMUSANTES.

SECONDE PARTIE.

URANIE voyant que le ſilence recommençoit, & qu'on lui prêtoit une nouvelle attention, reprit ainſi la parole.

Le troiſiéme jour les deux rivaux partirent pour ſe rendre auprès d'Iſabelle ; on fut aſſez ſurpris de les voir arriver enſemble : mais leur reception fut bien

différente; Isabelle ne fit à d'Hauterive que les civilitez dont elle ne se pouvoit dispenser, & s'adressant à Salmony avec un air rempli de charmes, elle se plaignit obligeamment de ce qu'il avoit donné trop de temps à ses amis; le Comte s'excusa en amant, à qui cette occupation n'avoit fait qu'augmenter le désir de la voir. D'Hauterive à qui cet entretien donnoit mille coups de poignard, les pria d'entrer dans l'appartement de la Comtesse; Salmony qui se douta de son dessein, donna la main à Isabelle, & par ses regards lui fit entendre que son sort alloit dépendre de l'arrêt qu'elle prononceroit Ils ne furent pas plûtôt entrez que d'Hauterive adressant la parole à la Comtesse: Vous voyez, Madame, lui dit-il, deux amans, deux rivaux qui sans cesser d'être amis vous demandent la permission de servir

l'adorable Isabelle ; je sçai qu'elle n'est pas necessaire au Comte de Salmony, & que ses services ont été reçus il y a long-temps, je n'espere pas même l'emporter sur lui ; mais tel est mon sort que je veux éprouver, si une constance égale à celle de mon rival, un amour aussi violent que le sien, & une soumission pareille, ne pourront point la mettre dans l'embarras du choix. Quoique je pûsse me dispenser, répondit le Comte, d'accepter cette concurrence, Isabelle m'étant promise dès son enfance, le respect que j'ai pour elle ne me permet pas de faire valoir mes droits au préjudice de sa volonté; ainsi je déclare qu'elle est libre de choisir entre nous, & que sans lui reprocher des promesses autorisées par un pere, & des assurances réïterées d'une fidelité à toute épreuve, je subirai son arrêt sans murmurer ;

mais non pas ſans mourir.

Vous faites tous deux beaucoup d'honneur à Iſabelle, répondit Madame de Mayrand;ſi elle étoit maîtreſſe de ſa deſtinée, je ne doute point que l'égalité du mérite qui eſt entre vous ne la fit balancer ; il eſt vrai que feu ſon pere avoit eu quelque deſſein de l'unir au Comte de Salmony ; mais s'il eût vêcu, peut-être auroit-il changé d'avis. Iſabelle a fait ſagement de ſe conformer à ſes premieres intentions ; mais cette même ſageſſe doit la porter à la ſoumiſſion pour ceux qui repréſentenr le Comte de Mayrand ; c'eſt à ſa famille à lui choiſir un époux ; les perſonnes de ſa condition & de la vôtre ne ſont pas nez pour ſuivre le penchant qu, les aveugle, ainſi c'eſt à ſes parens à décider qui de vous deux doit l'emporter.

Iſabelle qui vit bien que c'étoit

ſe déclarer en faveur de d'Hauterive, les renvoyant à la déciſion de ſa famille, que Madame de Mayrand avoit miſe de ſon parti, n'heſita point à s'oppoſer à cette condition, & s'adreſſant à la Comteſſe avec un air rempli de reſpect & de modeſtie, mais où l'aſſurance de la juſtice de ſa cauſe ſe faiſoit remarquer :

Je ne balancerai jamais, Madame, lui dit-elle, à me conformer aux volontez de ma famille, lorſqu'il ne s'agira que des choſes où je n'aurai qu'un interêt commun avec elle ; mais en cette occaſion je ſuis la ſeule que regarde l'affaire dont il s'agit ; mon bonheur & mon repos en dépendent, il y va même de ma vie, & ces motifs ſont trop preſſans pour m'en rapporter au jugement d'un autre ; je ne rougis point de dire hautement que j'aime le Comte de Salmony, cette tendreſſe eſt preſque née avec moi, &

mon pere en a autorisé l'aveu, en me commandant de le regarder comme mon époux. C'est de votre bouche, Madame, que j'ai reçû cet ordre, c'est par le vôtre que j'ai écouté les protestations d'amour que le Comte m'a fait, & que je lui ai déclaré le mien; Mademoiselle de Salmony fut présente au commandement que vous m'en fîtes de la part de mon pere, que vous nous dites vous avoir expressément enjoint de conclure notre mariage aussi-tôt que cela se pourroit, qu'il en avoit donné sa parole au feu Comte de Salmony, & qu'il avoit reçu la sienne.

Vous avez vous-même cimenté cette innocente flamme en voulant que j'eusse pour compagne la sœur de mon amant, afin que sa présence & ses discours me maintinssent dans les sentimens que j'avois pour lui; à son départ vous lui réïterâtes la

parole de mon pere & la vôtre, & le ſien vous aſſura que celle qu'il avoit donnée ſeroit inviolable : Enfin vous avez regardé le Comte avec des yeux de mere, tant que vous n'avez point penſé à M. d'Hauterive. Son aſſiduité en ce lieu, & la proximité qui eſt entre vous, vous a fait croire que vous pouviez en ſa faveur rompre des engagemens qui doivent être ſacrez.

Si les perſonnes de notre condition ne ſont pas nées pour ſuivre leur penchant, elles le ſont encore moins pour violer leurs paroles ; l'honneur, la probité & l'exactitude doivent être les guides de toutes les actions de gens comme nous ; nous devons l'exemple aux autres ; & j'oſe vous aſſurer que quand mon cœur ne ſeroit pas au Comte de Salmony, ma foy ne ſeroit jamais qu'à lui, d'abord qu'elle lui a été promiſe ſi ſolemnellement.

Jugez, Madame, si la plus vive tendresse jointe à la necessité de tenir des promesses tant de fois réïterées, me peut permettre de m'en rapporter à la décision des personnes dont l'aveu ne m'est pas necessaire ; le Comte doit être mon époux, je n'en aurai jamais d'autre, & quoique l'on puisse faire, on n'ébranlera point une constance fondée sur l'inclination & le devoir.

Une réponse si précise piqua vivement Madame de Mayrand ; elle se préparoit à y repartir avec aigreur, lorsque d'Hauterive qui s'en apperçut, prit la parole pour l'en empêcher. Il n'y a rien, dit-il, dans le discours de la divine Isabelle, qui ne soit juste, & selon les loix de la plus severe sagesse: je n'y trouve que trop de vérité pour mon malheur ; & malgré le désespoir qu'il me cause, je suis forcé de convenir qu'elle seroit moins esti-

mable, ſi elle penſoit autrement.

Je ne demande point qu'elle ſoit contrainte dans ſon choix ; je n'exige point que ſa famille prononce en ma faveur ; tout ce que je déſire, eſt de l'aimer, & de pouvoir le lui dire aſſez de temps, pour être perſuadé que rien n'eſt capable de la faire changer.

Vous aurez tout celui que vous jugerez neceſſaire, lui répondit la Comteſſe, & je déclare ici, que ſi Mademoiſelle de Mayrand ne veut point être à vous, elle n'épouſera le Comte de Salmony que quand vous le voudrez ; à ces mots elle ſe leva, & entrant dans ſon cabinet, elle les laiſſa en liberté de ſe plaindre ou de ſe louer d'elle.

Ce ſera une foible conſolation pour vous, dit alors Iſabelle à d'Hauterive, que de prolonger le temps de notre bonheur, puiſque vous le verrez employer à nous repeter

mille fois le jour les aſſurances de notre fidelité. Quoique le Comte de Salmony eût bien voulu ne pas donner tant de ſujets de douleur à ſon rival, il ne put être le maître des tranſports de ſa joye, & la Comteſſe ne ſe fut pas plûtôt retirée, qu'il ſe jetta aux pieds de Mademoiſelle de Mayrand, & lui prenant les mains qu'il baiſoit avec ardeur, il la remercia de s'être déclarée pour lui d'une maniere ſi paſſionnée, qu'il ſembloit avoir douté de ſon bonheur juſqu'à ce moment.

D'Hauterive les regardoit les bras croiſez, l'œil triſte, le viſage abbattu, & l'ame dans une ſituation ſi douloureuſe, que la belle Mariane qui l'examinoit en fut touchée; mais ne voulant pas qu'il s'en apperçût, & ſon temperamment enjouë ne s'accordant point avec une pareille mélancolie, cherchant ce-

pendant à le tirer de l'état où il étoit, elle fut embrasser Isabelle, qui repondoit à Salmony avec autant de tendresse qu'il lui en témoignoit. Il faut, lui dit Mariane en riant, que je vous remercie à mon tour, puisque je suis presque aussi interessée à tout ceci que mon frere. Cette action fit lever les yeux au Comte, & les ayant jettez par hazard sur d'Hauterive, il le vit comme un homme prêt à mourir; cet objet le fit souvenir qu'il avoit été spectateur des marques d'amour qu'il venoit de donner & de recevoir, & s'étant promptement relevé, il courut à lui, & le pressant dans ses bras: Mon cher & genereux rival, lui dit-il, pardonnez à un amant à qui l'excès de son bonheur vient de faire oublier toute la nature.

Il faut bien que je vous pardonne, lui répondit-il, puisque je me

ſuis oublié moi-même à ce cruel ſpectacle ; épargnez-vous-les, lui dit Iſabelle en s'approchant de lui ; déſiſtez-vous d'une pourſuite qui ne peut vous donner que du chagrin : contentez-vous de la plus parfaite amitié ; & puiſque vous avez aſſez de vertu pour aimer votre rival, ayez aſſez de courage pour triompher d'un amour malheureux.

Les paſſions que vous faites naître, Madame, lui dit-il, ne s'éteignent pas ſi facilement ; la mienne eſt d'un caractere plus capable de me faire mourir que de ſe ralentir un moment ; cependant je la renfermerai déſormais dans des bornes ſi étroites, qu'elle ne troublera que foiblement la félicité dont vous jouiſſez tous deux. En achevant ces mots, il la ſalua profondement, & ſans vouloir permettre que Salmony l'accompagnât, il

monta à cheval au même inſtant, & ſortit de Mayrand dans un état qui toucha ſenſiblement Iſabelle & le Comte.

Mais comme la douleur d'un rival ne fait qu'augmenter le bonheur de l'amant aimé, de quelque generoſité que l'on ſe pique, Salmony ne fit réfléxion à celle de d'Hauterive, qu'autant qu'il le falloit pour montrer la nobleſſe de ſes ſentimens; & ceux de ſon amour reprenant leur empire, il paſſa le reſte de cette journée dans une ſatisfaction que lui ſeul pouvoit exprimer.

Madame de Mayrand n'en avoit pas une ſemblable; la fermeté d'Iſabelle lui avoit extrêmement déplû, & ſans la crainte de faire un éclat, elle auroit prié le Comte dès ce moment de ceſſer de la voir; mais comme elle avoit un eſprit infini & que la ſeule tendreſſe pour

d'Hauterive l'aveugloit, elle jugea qu'elle ne pouvoit faire un compliment si désagréable à Salmony, sans s'attirer les reproches de tout le monde : ce qui la consoloit un peu, étoit que le congé qu'il avoit de la Cour n'étoit pas pour longtemps, & l'espoir de réussir dans ses desseins pendant son absence, la fit résoudre à le laisser jouir du présent.

C'est à quoi ces tendres amans s'occupoient tous les jours ; d'Hauterive s'y trouvoit quelquefois;mais il observoit une conduite si sage,& ne parloit de son amour qu'avec une si grande retenue, qu'il s'en falloit peu qu'il n'accoutumât le Comte & Isabelle à l'entendre & à lui répondre ; & souvent il se faisoit entr'eux des conversations si touchantes & si remplies de confiance de part & d'autre, qu'on eût dit qu'ils s'entretenoient plûtôt des affaire sd'un

autre que des leurs.

L'aimable Mariane qui étoit préſente à tout, admiroit en ſecret cette parfaite intelligence ; mais l'état de d'Hauterive lui inſpiroit une pitié qu'elle ne put s'empêcher de faire connoître à Iſabelle. Un jour qu'elles n'étoient qu'avec le Comte de Salmony: En verité, leur dit-elle, d'Hauterive eſt bien à plaindre, & il faut avouer qu'avec les belles qualitez qu'il poſſede, & la nobleſſe de ſon procedé, il mériteroit d'être plus heureux.

Hé quoi ! ma ſœur, lui répondit le Comte, voudriez-vous que ce fût aux dépens de ma vie, & l'infortune de mon rival vous deviendroit-elle plus ſenſible que mon bonheur ? Non, ſans doute, lui répliqua-t-elle; & ſi je fais des vœux pour lui, ils ne ſont point contraires à votre ſatisfaction ; mais comment, lui dit-il, le pouvez-vous

ſouhaiter heureux, ſans déſirer ma perte ? Je voudrois, répondit-elle avec vivacité, qu'il ceſſât d'aimer Iſabelle, & que quelqu'autre lui inſpirât une paſſion ſemblable : à peine eut-elle achevé ces mots, que ſon viſage ſe couvrit de rougeur qui ne put échapper à la pénetration d'Iſabelle; elle ſe rappella mille choſes dans ce moment qui lui découvrirent que cette charmante fille s'intereſſoit à d'Hauterive plus qu'elle ne le penſoit elle-même, & la regardant fixement : Perſonne au monde, lui dit-elle, n'eſt plus capable que vous, ma chere Mariane de lui donner de pareils ſentimens, & je ſuis très-aſſurée que s'il ſçavoit la moindre partie des vôtres, ceux qu'il a pour moi s'évanouiroient bien-tôt.

Parce que j'ai rougi, lui repliqua en riant Mademoiſelle de Salmony, vous croyez lire dans mon

cœur

cœur des choses qui n'y sont pas ; mais je vous proteste que c'est l'effet involontaire de la seule modestie, en m'expliquant si librement, & que je ne sens rien pout lui de ce que je remarque entre mon frere & vous : cependant je crois que vous ne me blâmerez pas lorsque je vous avouerai que son merite me le fait estimer plus qu'un autre.

Non, sans doute, s'écria le Comte, & je croirois ma félicité au comble de sa perfection, si vous pouviez devenir l'objet de ses soins. Cette conversation ne fut pas la seule qu'ils eurent sur ce sujet, ils la reprirent souvent, & la belle Mariane s'étant insensiblement accoutumée à les entendre souhaiter qu'elle fût aimée de d'Hauterive comme ils s'aimoient, elle parvint à le souhaiter aussi ; mais comme son enjouement ne retranchoit rien de sa vertu, elle ne lui en fit jamais

rien connoître ; toutes ses pensées là-dessus ne furent mises au jour qu'entre son frere & Isabelle pour lesquels son amitié & la franchise de son caractere ne lui permettoient pas de leur déguiser les secrets de son cœur.

Cependant le tems du départ de Salmony s'approchoit, & commençoit à troubler de si doux momens ; la Comtesse le voyoit arriver avec joye ; d'Hauterive sans esperance, & les deux amans avec une douleur sensible ; mais la fortune leur en préparoit un bien plus terrible, & une seule nuit mit un changement funeste aux projets des uns & des autres.

Un nommé Gase né à Marseille, qui avoit été domestique du Comte de Mayrand, ayant été fait esclave par un Corsaire d'Alger, du vivant même du Comte, ne pouvant supporter la rigueur de sa cap-

tivité, renonça à la Religion Chrétienne pour embrasser la Mahometane ; cette apostasie l'ayant rendu cher à son Patron, il devint son protecteur & son ami, de son maître qu'il étoit auparavant ; & l'ayant mis sur un de ses vaisseaux corsaires, il fit des courses si heureuses, & trouva le moyen de s'enrichir si bien, qu'en peu d'années il fut en état d'armer pour son compte.

Sa premiere course fut sur les côtes de la Provence & du Languedoc ; il en avoit une parfaite connoissance;&la magnificence du Château de Mayrand dans lequel il avoit été si long-tems nourri, s'étant représentée à son esprit, il ne douta point qu'il n'y fît un butin considerable, s'il pouvoit y aborder ; & se fortifiant dans son dessein par la facilité qu'il trouvoit à l'entreprendre, il aborda la côte dans la nuit, à une demi-lieuë au-des-

ſus de Mayrand, & prenant avec lui cinquante hommes bien armés, il les conduiſit par une gorge qui deſcend dans les avenues du Château, & ayant poſté des corps de garde dans tous les endroits dont il craignoit quelque ſurpriſe, il s'avança à la grande porte, y attacha un petard, la fit ſauter, & entra dans la Cour avec ſes gens le ſabre à la main, en criant tuë, tuë.

Le calme y regnoit, chacun y étoit plongé dans un profond ſommeil, lorſque ce bruit terrible y réveilla tout le monde avec un effroi qui ſe peut facilement concevoir; il n'y avoit point d'hommes capables de faire aucune défenſe, n'étant que des domeſtiques; ils ſe rendirent tous auprès de Madame de Mayrand; Iſabelle & Mariane s'y rangerent auſſi, ne ſçachant encore ce qui pouvoit cauſer cette allarme; mais elles en furent bien

vîte inſtruites en voyant entrer des Turcs dans leur appartement : à cette vûe , ces femmes déſolées & éperdues pouſſerent des cris horribles ; mais leurs larmes & leurs plaintes ne ſervirent de rien : la Comteſſe, Iſabelle, Mariane, & quinze domeſtiques furent à l'inſtant enchaînez & renfermez, après quoi ces ſcelerats pillerent tout ce qu'il y avoit de richeſſes dans le château dont ils chargerent les chevaux qu'ils trouverent aux écuries, & ayant pris leurs eſclaves, ils coururent avec leur butin pour ſe rembarquer.

Cependant un Berger de Mayrand, qui avoit parqué ſon troupeau ſur la hauteur, avoit bien vû le ſoir précédent le vaiſſeau corſaire qui rodoit ſur la côte ; les ſentinelles s'en étoient apperçues auſſi, & les uns & les autres l'avoient pris pour une barque de pêcheurs ;

mais au bruit du pétard, aux cris & aux clameurs qui se faisoient dans le Château, le Berger comprit une partie de la verité; & sans perdre de tems, il se rendit à Salmony, où faisant éveiller le Comte, il l'instruisit de ses soupçons sur le malheur de ses maîtresses.

Quelle nouvelle pour un amant si tendre! il ne s'amusa point à pousser d'inutiles plaintes, mais faisant armer tous ses gens, & montant promptement à cheval, il courut, ou plûtôt il vola droit à la plage où il jugea que les Corsaires pouvoient être descendus; il y arriva au moment que ces traîtres levoient l'ancre. Jamais désespoir ne fut plus violent que le sien à ce cruel spectacle: cependant voyant qu'ils étoient encore assez proches pour l'entendre, l'éclat des voix qui frappoient son oreille lui donnant lieu de le croire, il

cria qu'on rendît les esclaves, & que l'on payeroit telle rançon que l'on voudroit.

Mais pour toute réponse on fit sur lui & sur sa troupe une décharge de mousqueterie, dont deux de ses gens furent tuez, & lui-même reçut un coup de mousquet dont la balle lui perça la joue en biaisant qui le fit tomber de cheval sans nul sentiment. Mariane & Isabelle qui étoient encore sur le pont du vaisseau, & qui l'avoient reconnu, le jour commençant à paroître, le crurent mort, ce qui leur fit redoubler leurs cris d'une maniere si pitoyable, que tous autres que ces barbares en auroient été touchez; mais ces ames inflexibles n'y faisant pas même attention, mirent à la voile & cinglerent sur les côtes d'Afrique.

Les gens du Comte de Salmony voyant qu'il n'y avoit point de re-

mede à ce malheur, ne ſongerent qu'à lui donner du ſecours, & l'ayant porté au Château de Mayrand, les Chirurgiens furent appellez; ils mirent le premier appareil à ſa bleſſure ſur laquelle ils ne purent encore aſſeoir un jugement certain; ils eurent une peine extrême à le tirer de ſon évanouiſſement; mais enfin ayant repris ſes ſens, la perte qu'il venoit de faire s'étant offerte à ſes yeux, environnée de toute ſon horreur, il tomba dans des tranſports de douleur ſi violens, que l'on craignit qu'ils ne fuſſent beaucoup plus préjudiciables à ſa vie, que le coup qu'il avoit reçu, quoiqu'il fût très-conſiderable.

Les Chirurgiens lui repreſentoient en vain qu'il falloit obſerver le ſilence; ſes plaintes, ſes gemiſſemens & ſon déſeſpoir n'avoient point de bornes; & malgré leurs défenſes

défenſes, il fit toutes les actions d'un homme qui ne cherche qu'à mourir. Cette funeſte nouvelle s'étant répandue dans les Villes circonvoiſines, il n'y eut perſonne parmi la Nobleſſe qui ne s'empreſſât de venir voir & plaindre le Comte.

Mais celui dont l'amitié ſe diſtingua le plus, fut d'Hauterive, qui y vint des premiers, qui ne le quittoit ni jour ni nuit, & qui lui donnoit de ſa main tout ce qui pouvoit contribuer à ſon rétabliſſement; ce procedé lui attira l'eſtime & la conſideration de tout le monde: Salmony en fut pénétré de reconnoiſſance, & la lui témoignoit par ſa complaiſance à recevoir les remedes qu'il lui préſentoit; d'Hauterive ayant pris ſur lui cet empire de l'obliger à ne rien negliger pour reprendre ſa ſanté.

Il faut vivre, lui diſoit-il, mon

cher Salmony, pour aller délivrer Isabelle; c'est elle qui vous l'ordonne par ma bouche ; il faut vivre pour voir couronner votre amour par un heureux hymen, & enfin il faut vivre pour reconnoître les sentimens du malheureux d'Hauterive.

Vous me flattez, lui répondit Salmony d'une voix mourante, d'un espoir qui ne m'est plus permis ; mais si ma vie est nécessaire pour vous prouver ma reconnoissance, faites de moi tout ce que vous voudrez. C'est ainsi que ces deux rivaux se marquoient réciproquement des sentimens dont la nouveauté étonnoit & charmoit ceux qui en étoient témoins : la blessure du Comte n'ayant pas été jugée mortelle à la levéedu premier appareil, d'Hauteriv e le conjura de ne se point abbattre, & de vouloir concourir lui-même à sa gué-

rison ; mais le tourment de son esprit & l'agitation qu'il s'étoit donnée, la rendirent plus longue qu'on ne l'avoit crû.

Cependant quand d'Hauterive le vit plus tranquille & capable d'entrer dans ses desseins, il ne voulut pas tarder à lui communiquer celui qu'il avoit formé, & un jour qu'il lui parut beaucoup mieux, s'étant assis au chevet de son lit : Comme vous n'étes pas en état d'agir, lui dit-il, mon cher Comte, & que selon les apparences, vous ne pouvez y être de long-tems, j'ai résolu de travailler à la délivrance d'Isabelle ; pour y parvenir, j'ai écrit en Cour pour obtenir la permission de sortir du Royaume sous prétexte de voyager, & j'ai pris de justes mesures à Marseille, afin de faire venir un passeport d'Alger pour ma suite & pour moi ; j'ai reglé mes affaires de façon que je me suis mis

en ſituation de racheter Madame & Mademoiſelle de Mayrand avec votre charmante ſœur, & tous les captifs que les Corſaires ont faits ici.

J'aurois bien ſouhaité de vous avoir pour compagnon ; mais comme cela eſt impoſſible par toutes ſortes de raiſons, il faut vous réſoudre à me voir partir auſſi-tôt que j'aurai reçu des nouvelles de la Cour; ſoyez très-perſuadé que je ne me prévaudrai jamais du ſervice que je vais rendre à Iſabelle, & que ſi je parviens à la délivrer, je ne lui parlerai point de ma paſſion, que je ne vous l'aye rendue, & miſe en état de ſuivre toûjours ſon inclination; je me flatte que tout ce que j'ai fait juſqu'ici vous a donné aſſez bonne opinion de moi, pour ajouter foi à ma parole.

Le Comte fut ſi charmé de la réſolution de d'Hauterive, & l'eſ-

ſperance de revoir Iſabelle ſe renouvella ſi fortement dans ſon cœur, qu'il en oublia que c'étoit à ſon rival qu'il en auroit l'obligation, & ne le regardant en cette occaſion, que comme le plus cher de ſes amis, il lui rendit mille graces d'avoir formé cette entrepriſe, & le preſſa vivement de l'exécuter; ainſi le congé de la Cour étant arrivé, le géneureux d'Hauterive partit ſans faire d'adieux qu'au ſeul Comte de Salmony; ils s'embraſſerent tendrement; & le Comte lui ſerrant la main: J'aurois mille choſes à vous dire, ajoûta-t-il; mais je ne puis me réſoudre à abuſer des preuves de votre amitié. Je vous entends, lui répondit d'Hauterive, & ſi vous craignez d'exiger trop du plus malheureux de tous les hommes, vous devez tout attendre de celui qui vous eſtime le plus; alors s'étant encore embraſſez, d'Hauterive partit, &

ſe rendit à Marſeille où il attendit long-tems ſon paſſeport. On lui dit qu'il y avoit un Juif à Livourne, à qui la Régence d'Alger confioit des paſſeports en blanc, & que ce Juif les rempliſſoit, & aſſuroit tout ce que l'on vouloit tranſporter ſur la côte d'Afrique.

Cette découverte lui fit prendre le parti de s'embarquer pour aller trouver cet homme. Il arriva en peu de jours à Livourne, & ſe rendit chez le Juif nommé Sacerdoty, pour qui il avoit de fortes recommandations; il en fut bien reçu, & Sacerdoty ayant appris qui il étoit, & le ſujet de ſon voyage à Alger, il accepta tout ce que la génerosité de d'Hauterive lui offrit, & promit de le ſervir puiſſamment dans ſon entrepriſe, quoique l'Algerien fût en guerre avec la France; & pour commencer à lui en donner des preuves, il lui livra un

paſſeport tel qu'il le ſouhaitoit, & le chargea de pluſieurs lettres pour la Regence & pour ſes correſpondans à Alger. Comme il y avoit un vaiſſeau marchand qui devoit partir pour cette ville au premier bon vent, d'Hauterive s'y embarqua.

Mais tandis que ces choſes ſe paſſoient du côté des amans d'Iſabelle, il lui en arrivoit qui n'étoient pas moins intereſſantes, & beaucoup plus fâcheuſes. Le perfide Gaſe qui connoiſſoit toute cette illuſtre famille, voulant conſerver quelque eſpece de conſideration pour elle, n'avoit point ſéparé Iſabelle & Mariane de Madame de Mayrand, & les traitoit avec plus de reſpect qu'elles n'en attendoient d'un homme de cette ſorte; mais ce qu'il en faiſoit, étoit bien moins pour leur rendre ce qu'il leur devoit, que pour ſon interêt; la douleur de ces Dames étant ſi violen-

te qu'il craignit que quelque accident ne le privât d'en recevoir le prix dont il esperoit les vendre à Alger.

Il est impossible d'exprimer l'état d'Isabelle & de Mariane, lorsque pour comble de malheur, elles crurent que le Comte de Salmony avoit été tué; leurs larmes & leurs plaintes perçoient le cœur de Madame de Mayrand, & comme leur commune infortune les avoit réunies, la Comtesse leur marquoit un désespoir peu different du leur; elle embrassoit Isabelle & Mariane en leur disant les choses du monde les plus touchantes: C'est moi, leur répétoit-elle à chaque instant, qui suis la seule cause de vos malheurs; c'est une punition du Ciel, de ce que j'ai voulu vous arracher au Comte, ma chere Isabelle, continuoit elle; si le repentir que j'en ai peut vous apporter quelque consolation,

ſoyez-en aſſurée ; peut-être n'eſt-il point mort, & s'il vit, je ne doute point que votre eſclavage ne finiſſe bientôt ; ſoyez à lui, n'aimez que lui, & lorſque vous ſerez enſemble, employez le pouvoir que vous avez ſur lui l'une & l'autre, pour lui faire oublier mon injuſtice, & me promettez de l'oublier vous-même ; je n'aurai pas la ſatisfaction de vous unir ; je ſens que je ne puis réſiſter à cette cruelle avanture, & que la mort va me ſéparer de vous ; je n'ai point d'autre regret en quittant la vie, que celui d'imaginer que j'ai attiré le malheur où je vous laiſſe.

Ces paroles étoient accompagnées de careſſes ſi tendres, que Mademoiſelle de Mayrand & la charmante Mariane firent treve un moment à la juſte douleur dont elles étoient atteintes. Pour chercher à détourner la Comteſſe de ces fu-

nestes pensées, Isabelle & Mademoiselle de Salmony étoient à ses genoux, lui tenant chacune une main qu'elles arrosoient de leurs larmes, en la conjurant de ne pas redoubler leur affliction en les menaçant de la perdre, que leur vie étoit attachée à la sienne, & qu'elles n'envisageoient rien de plus terrible pour elles que d'en être séparées.

Isabelle ajoutoit à ce discours les plus ardentes prieres de lui pardonner; si elle lui avoit parlé au sujet du Comte avec moins de soumission qu'elle ne le devoit; qu'elle étoit la seule sur qui le courroux du Ciel devoit tomber, puisqu'elle se sentoit coupable de n'avoir pas assez bien accordé son respect pour elle avec la fidelité qu'elle se croyoit obligée de garder au Comte; qu'elle venoit d'être cause de sa mort, qu'elle se la reprochoit comme un

crime, & qu'elle la ſupplioit de ne la pas rendre encore complice de la ſienne, puiſqu'il étoit certain qu'elle ne lui ſeroit cauſée que par la douleur que lui donnoit leur captivité.

De pareils ſentimens de part & d'autre ne pouvoient qu'augmenter la rigueur de leur ſort; plus elles étoient unies, & plus elles plaignoient leur deſtinée. Madame de Mayrand n'étoit plus d'un âge & d'une complexion aſſez robuſte pour ſoutenir un ſemblable revers; ſon premier ſaiſiſſement à la deſcente des Turcs dans le Château, avoit été mortel, & les réflexions qu'elle fit enſuite acheverent de lui coûter la vie; elle s'affoibliſſoit à vûe d'œil, & malgré les ſoins empreſſés d'Iſabelle & de Mariane, cette Dame vit arriver ſes derniers momens avec une fermeté qui n'étoit ébranlée que par l'image hor-

rible qu'elle se formoit des périls où la beauté de ces deux incomparables personnes les alloit exposer. Le Corsaire Gase étant averti qu'elle se mouroit, y mena des gens habiles pour lui donner quelque secours ; mais il n'étoit plus tems. La Comtesse qui n'avoit point encore envisagé son Ravisseur, ne l'eût pas plûtôt regardé avec attention, qu'elle le reconnut toute mourante qu'elle étoit.

Quoi, dit-elle en levant les yeux & les mains au Ciel, c'est par un homme élevé & nourri dans ma maison que mes filles & moi sommes captives ! Traître, continua-t-elle, que ne te contentois-tu d'assouvir ton avarice en prenant tout ce que nous avions de plus précieux, sans donner des chaînes à celles qui t'ont donné du pain? Cette idée la toucha si vivement qu'elle lui ôta le reste de ses forces, qu'el-

le n'employa qu'à consoler Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony, & à prier le Tout-puissant avec ferveur de les tirer du danger où elles étoient, & elle expira dans leurs bras, les laissant dans un état peu différent du sien.

Mais comme la Providence les réservoit pour être l'ornement de leur sexe, elle leur donna malgré elles la force de résister à ce nouveau malheur; elles répandirent un torrent de larmes; elles se désesperérent & donnerent des marqu s sensibles de la tendresse & de la reconnoissance qu'elles devoient à la Comtesse. Cependant le Corsaire s'avançoit à Alger avec sa proye, & sans être troublé par les remords de l'énormité de son attentat, il poursuivit sa route, & ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'il exposa en vente ses deux belles esclaves. Un jeune Turc nommé Ze-

lim, fils d'un renegat de Provence; car les pays Mahometans ſont remplis de gens de cette Province, & il y eſt ordinaire d'entendre dire aux enfans, lorſque leurs parens les châtient, qu'ils iront ſe faire Turcs, & c'eſt à quoi ils ne manquent jamais.

Le Turc Zelim trouva donc tant de charmes dans les captives de Gaſe, qu'il les acheta toutes deux au prix que ce perfide les avoit miſes; l'argent compté, il les lui livra, & Zelim les mena dans une maiſon qu'il avoit ſur le penchant de la côte que ſon pere avoit fait bâtir à la moderne avec des jardins magnifiques qui venoient juſques ſur le port. Leur bonheur voulut que Zelim qui étoit plus humain que ne le ſont ceux de ſa nation, ſe ſentit touché des larmes qu'elles répandoient, & que jugeant à leur air qu'elles étoient d'une condition

relevée, il les traita avec douceur, & conserva toujours pour elles un grand respect : comme il esperoit en tirer une rançon considerable, il leur permit d'écrire à leurs parens, prit les lettres, & les envoya à Livourne au même Juif Sacerdoty, auquel d'Hauterive s'étoit adressé.

Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony crurent par ses manieres, que leur esclavage n'auroit rien de fâcheux que le tems qu'il falloit pour les en tirer : cette pensée adoucit un peu l'excès de leur douleur ; mais celle d'ignorer si le Comte vivoit, n'avoit point de relâche, & tiroit sans cesse des larmes de leurs yeux ; il y avoit même des momens où Isabelle souhaitoit rester esclave si Salmony étoit mort, ne se souciant pas même de la liberté après une telle perte ; mais elle changea bien de sentimens

quelques jours après.

Le Turc Zelim ne put voir si souvent tant de charmes sans y laisser prendre son cœur, & Isabelle lui fit porter des chaînes qu'il trouva plus pesantes que les siennes. Avant que de lui déclarer sa passion il voulut la lui faire connoître par ses attentions. Comme il avoit remarqué l'extrême amitié qui étoit entre Mariane & elle, il leur avoit donné un même appartement ; il y ajoûta plusieurs esclaves pour les servir, & chaque jour il leur envoyoit des présens superbes en bijoux, & en habits à la Moresque, dont la magnificence étoit extrême, & sous prétexte de dissiper leur tristesse, il ne passoit point de jour sans leur donner des fêtes galantes & de nouveaux plaisirs.

Tant de soins commencerent à leur devenir suspects, & Mariane

étant la moins préoccupée, s'apperçut bientôt à qui ils s'adressoient. Elle fit part de ses soupçons à Isabelle, qui s'en alarma au point de prendre la résolution de se tuer plûtôt que de souffrir la moindre indignité : elle ne fut pas long-temps à voir qu'elle avoit besoin de tout son courage ; car Zelim croyant que ses galanteries ne parloient pas assez pour lui, se résolut de se déclarer plus ouvertement, s'imaginant que tout lui étoit permis avec ses esclaves. Dans cette intention, il fut un jour à leur appartement, & regardant Isabelle avec des yeux où il étoit facile de voir ce qu'il avoit dans l'ame.

Je me répens, lui dit-il, de vous avoir fait écrire pour votre rançon, puisque l'on me donneroit toutes les richesses de la France, que je ne vous rendrois pas, & que bien loin d'avoir ce dessein, j'ai résolu

de vous épouser : je me flatte que cette proposition ne vous sera pas désagréable ; j'ai des biens immenses, je vous donnerai tout ce que vous pourrez souhaiter, vous serez la maîtresse absolue de mon cœur & de ma maison, & vous n'aurez que des sujets de joye & de plaisir.

Cet insolent discours fit frémir Isabelle ; mais craignant d'irriter le Turc, & de le porter à quelque extrêmité, elle eut recours à la douceur pour s'en délivrer, & sans lui marquer aucune aigreur, elle lui répondit qu'elle étoit persuadée que sa proposition paroîtroit avantageuse à toute autre ; mais qu'elle étoit obligée de la refuser, étant engagée depuis long-temps avec le frere de l'aimable personne qu'il voyoit avec elle ; que sa religion, & les loix de son pays ne lui permettoient pas de former d'autres nœuds, qu'el-

le ſe conjuroit de ne ſe point laſſer d'être genereux, que juſqu'alors elle n'avoit que lieu de ſe louer de lui ; mais qu'il pouvoit être aſſuré que s'il changeoit ſa façon de vivre, & qu'il oubliât ce que tous les hommes de quelque Nation qu'ils fuſſent, devoient à ſon ſexe & à ſa naiſſance, elle ſe donneroit la mort à ſes yeux.

Elle prononça ces dernieres paroles d'un ton qui perſuada Zelim qu'elle étoit capable d'exécuter cette menace, & tout préſomptueux qu'il étoit, il jugea qu'il ne gagneroit rien par la violence, & que ſi elle ne ſe rendoit pas, il valoit bien mieux en tirer une forte rançon, que de tout perdre par ſa mort.

Et l'eſpoir de la fléchir avec le temps & ſes reſpects lui fit prendre le parti de la patience : il lui demanda même pardon d'avoir été forcé par ſon amour à rompre le

ſilence; qu'il la prioit de croire, que ſon deſſein n'étoit pas d'uſer du pouvoir qu'il avoit ſur elle : mais qu'il eſperoit dans la ſuite que ſon attachement, ſa ſoumiſſion & ſa conſtance lui feroient prendre des ſentimens plus favorables pour lui, & ſortit en achevant ces mots.

Iſabelle fut très-contente d'avoir pû gagner ſur elle la moderation qu'elle avoit fait voir à Zelim, ſon ſens froid l'ayant bien plus perſuadé de ce qu'elle diſoit que l'emportement ne l'auroit pû faire : la belle Mariane qui ſembloit avoir perdu tout ſon enjouement, fut encore occupée à la conſoler de cette nouvelle conquête, que l'état où elle étoit lui rendoit redoutable. Le Turc lui tint parole, il ne fit plus parler que ſes yeux ; mais les eſclaves qu'il lui avoit donné parloient aſſez pour lui ; il avoit affecté de n'en mettre près d'elle que

de Provençales, qui tous les jours ne l'entretenoient que du mérite de leur patron, de ses grands biens & des emplois considerables dont la Régence l'avoit revêtu en récompense de plusieurs actions héroïques qu'il avoit faites.

Mais tous leurs discours n'inspiroient à Isabelle que du mépris pour la bassesse de ces femmes, qui ne connoissoient plus d'autre vertu que d'être esclaves soumises des ennemis de leur religion & de leur patrie. Cependant l'amoureux d'Hauterive arriva à Alger, & ayant débarqué, il fut chez un Juif à qui Sacerdoty l'avoit adressé: Salem, c'est le nom de cet homme, l'instruisit sur le champ du sort de celles qu'il cherchoit, & des mesures qu'il falloit prendre pour les ravoir, & ne voulant pas perdre un seul instant, ils furent ensemble trouver Zelim, auquel le Juif

propoſa une rançon raiſonnable ; mais on ne pouvoit plus toucher cet article ; & quoique d'Hauterive augmentât la ſomme à chaque inſtant ; le Turc refuſa toutes ſes offres, & pour s'en débarraſſer, il leur dit en François qu'il parloit fort bien, qu'il avoit deſtiné ſes eſclaves pour le Sérail du Grand-Seigneur, à qui il devoit en faire préſent.

D'Hauterive fut accablé de ce diſcours comme d'un coup de foudre; alors il lui demanda en grace de les lui laiſſer voir. Zelim qui d'abord l'avoit pris pour l'amant aimé d'Iſabelle, fut encore plus infléxible à cette propoſition, & le Juif & lui furent contraints de le quitter ſans avoir rien fait : Salem qui vit le déſeſpoir de d'Hauterive, lui dit qu'il ne falloit pas s'alarmer, que c'étoit le diſcours ordinaire des Algeriens lorſqu'ils avoient des eſcla-

ves de cette conséquence, & qu'il trouveroit des moyens pour les ravoir malgré lui; ce qui le remit un peu.

La visite du Juif & de d'Hauterive ne laissa pas d'inquieter Zelim, il en fit un grand mystere à ses deux belles captives; mais quelque soin qu'il prît, une jeune esclave qui s'étoit attachée d'inclination à Mademoiselle de Salmony, lui découvrit qu'un François étoit venu parler à son maître pour traiter de sa rançon & de celle d'Isabelle, en la suppliant de ne jamais dire qu'elle lui avoit revelé ce secret, parce qu'il y alloit de sa vie; Mariane le lui promit, & la pressa de lui dépeindre le François. Elle lui répondit qu'elle ne l'avoit vû qu'un instant; mais elle lui en dit assez pour lui persuader que c'étoit d'Hauterive; cette nouvelle lui donna une esperance qu'elle

voulut partager avec Mademoiselle de Mayrand.

Elle fut aussi-tôt la lui communiquer; Isabelle ne put être insensible à l'obligation qu'elle devoit avoir à d'Hauterive, elle s'en expliqua dans les termes d'une vive reconnoissance à Mariane; mais en même temps elle fut fortifiée dans la créance que le Comte étoit mort, puisqu'il ne l'avoit pas accompagné, & cette pensée ranima sa douleur d'une telle force qu'elle en tomba évanouie dans les bras de son amie. Mariane extrêmement surprise de cet accident, appella les femmes qui les servoient, & toutes ensemble étoient occupées à la faire revenir lorsque Zelim entra. Ce spectacle auquel il ne s'attendoit pas, le rendit interdit; il demanda plusieurs fois à Mariane quel étoit le sujet de cette foiblesse, sans qu'elle pût lui répondre que par des larmes.

Enfin

Enfin Iſabelle ayant ouvert les yeux, lui fit voir des regards ſi mourans, que la crainte de ſa perte l'emporta ſur les réſolutions qu'il avoit faites, & voulant la rappeller à la vie à quelque prix que ce fût, il crut y parvenir en lui découvrant ce qu'il avoit eu deſſein de lui cacher; pour cet effet s'étant approché d'elle: Je venois lui dit-il, pour vous apprendre qu'il y a des gens à Alger, qui m'ont fait des offres conſiderables pour vous ravoir, & qu'un François m'eſt venu voir pour traiter de votre rançon; mais vous ne me paroiſſez pas en état d'écouter les raiſons qui me portent à refuſer de vous rendre. Mademoiſelle de Salmony voyant qu'Iſabelle ne répondoit rien, prit la parole: Vous ne devez pas trouver extraordinaire, lui dit-elle, qu'une captivité comme la nôtre, cauſe les accidens que vous

venez de voir; eſt-il poſſible que vous aimiez Iſabelle, & que vous préferiez de la faire mourir à lui rendre la liberté ?

Du moins auriez-vous dû lui donner la conſolation d'entretenir un homme de ſon pays, puiſqu'il ne peut la racheter ſans votre aveu, & que cela ne préjudicie en rien à vos interêts; le mal dont ma ſœur vient d'être attaquée, n'a point eu d'autre cauſe que l'idée cruelle qu'elle s'eſt repréſentée, en ſongeant qu'elle étoit privée pour jamais de voir ceux de ſa patrie.

Je l'aime aſſez, lui répondit le Turc, pour lui donner cette ſatisfaction, ſi j'étois aſſuré que le François que j'ai vû ne fût point votre frere. Alors Mariane feignant de tout ignorer, lui demanda comment il étoit fait, & ſur le portrait qu'il en fit, Iſabelle connoiſſant que Mademoiſelle de Salmony ne

s'étoit pas trompée, & voyant quelle étoit ſon intention, fit un effort pour parler : Non, dit-elle alors, celui que vous nous dépeignez, n'eſt point celui que vous craignez ; c'eſt un homme de condition de ma Province, que la ſeule generoſité fait agir, & j'avoue que je vous tiendrai compte de la complaiſance que vous aurez, en me permettant de l'entretenir, & de lui marquer ma reconnoiſſance. Le Turc ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à faire, voyant que cette grace ne l'engageoit à rien, & ſe flattant que cela pourroit lui acquerir le cœur d'Iſabelle, conſentit à mander le Juif & d'Hauterive, à qui il déclara ſes veritables intentions, qu'il aimoit Iſabelle, qu'il ne conſentiroit jamais à s'en ſéparer ; que s'ils avoient quelques conſidérations pour elle, ils devoient la déterminer à l'épouſer, & que s'ils

agissoient de cette maniere, il rendroit Mariane sans rançon; que ce n'étoit qu'à cette condition qu'il leur permettoit de la voir & de lui parler.

Quoique tout ce discours désespérât d'Hauterive, il crut avoir beaucoup gagné de pouvoir entretenir Isabelle, & dès ce moment il le fit conduire avec Salem à son appartement, voulant que le Juif fût présent à leur conversation. Cette vûe pensa faire retomber Mademoiselle de Mayrand dans le même accident de la derniere fois; mais une grande abondance de larmes l'en empêcha. D'Hauterive se mit à genoux, & lui baisa la main, il en fit autant à Mademoiselle de Salmony, & toutes deux l'embrasserent en fondant en pleurs : ce fut pendant long-tems le seul langage dont elles purent se servir; enfin Isabelle ayant pris la parole,

le remercia très-fortement des peines qu'il se donnoit pour elle, & que malgré l'indifference qu'elle avoit pour la vie, après les pertes qu'elle avoit faites, elle ne laissoit pas d'être-très sensible à ce qu'il avoit entrepris pour sa délivrance.

Ces paroles ayant fait connoître à d'Hauterive qu'elle croyoit le Comte mort, il se hâta de la tirer d'une erreur si funeste à son repos, & ne se démentant pas d'un moment : Si la mort de Madame de Mayrand, lui dit-il, & la perte de votre liberté vous ont donné quelque dégoût pour la vie, vous devez songer qu'il vous reste des personnes qui ne vous sont pas moins cheres, & qui perdront la leur plûtot que de vous laisser dans l'esclavage; le Comte de Salmony a des droits sur vos jours, qui doivent vous les rendre sacrés ; & s'il est vray que vous compriez

pour quelque chose ce que je fais en cette occasion, vous ne pouvez mépriser la vie, sans blesser la reconnoissance que vous croyez me devoir.

Enfin, s'écria la belle Mariane, mon frere est donc vivant ? Alors d'Hauterive leur reconta tout ce qui lui étoit arrivé, ne leur cachant rien du désespoir & des actions du Comte, non plus que les soins qu'il avoit pris pour l'empêcher de mourir, & son récit excita plusieurs fois les acclamations des deux charmantes captives; ensuite il leur apprit à quelles conditions on lui avoit accordé le plaisir de les voir, & les propositions du Turc.

La certitude de la vie du Comte de Salmony ayant rendu le calme au cœur d'Isabelle, & la joye à Mariane, cette belle fille n'entendit pas plûtôt que l'on la rendroit sans rançon, si Isabelle restoit,

qu'elle répondit avec sa vivacité ordinaire : Je ne consens point à cet article, je ne pars point sans ma compagne, & quand je devrois épouser le Turc aussi, je ne l'abandonnerai jamais. Isabelle & d'Hauterive ne purent s'empêcher de rire de cette saillie ; mais comme le tems étoit précieux, ils conclurent que Mademoiselle de Mayrand observeroit toûjours beaucoup de douceur avec Zelim, que d'Hauterive lui laisseroit entrevoir qu'il ne désesperoit pas de vaincre sa résistance, & que tandis qu'on l'amuseroit ainsi, le Juif Salem employeroit toutes sortes de voyes pour le forcer à les rendre ; ce qui fut exécuté de point en point.

D'Hauterive & le Juif furent rendre compte au Turc de leur conversation, comme ils l'avoient projetté, & Zelim y trouva tant de sujets d'esperance, qu'il leur

donna une ſuperbe collation, & leur permit de venir voir ſes eſclaves toutes les fois qu'ils le voudroient : cette permiſſion fut miſe en œuvre très-ponctuellement ; d'Hauterive écrivoit exactement au Comte de Salmony tout ce qui ſe paſſoit ; ſes lettres étoient envoyées au Juif de Livourne, qui les faiſoit partir pour leur adreſſe, & Salmony ſe ſervoit de la même voye pour lui donner de ſes nouvelles. Un tems conſiderable s'écoula, ſans que le Juif Salem ni d'Hauterive trouvaſſent nul moyen pour racheter les belles captives ; il les voyoit très-ſouvent ; mais Zelim qui n'appercevoit aucun changement dans le cœur d'Iſabelle, ſe laſſa de ſes entrevûes ; & ſoupçonnant qu'elles maintenoient cette admirable fille dans ſes premiers ſentimens, plûtôt que de l'en détacher, voulut en être convaincu

par lui-même ; & un jour que d'Hauterive étoit avec elle, & Mariane qui ne la quittoit point, il se cacha dans un cabinet d'où il pouvoit tout entendre sans être apperçu. Comme ils ne croyoient pas avoir un témoin si dangereux, ils s'expliquoient sans contrainte. Isabelle disoit à d'Hauterive qu'elle ne pouvoit plus supporter la gêne qu'elle se faisoit, en cachant toute l'horreur qu'elle avoit pour l'amour d'un Turc, & que si sa captivité duroit encore long-tems, elle ne doutoit point que sa mort ne prévînt sa liberté.

D'Hauterive la conjuroit de ne prendre aucune résolution violente, & lui apprenoit que le Pere le Vacher, qui étoit Consul de la Nation Françoise, devoit s'employer auprès du Bacha pour obliger Zelim à les rendre à une rançon raisonnable.

Ce difcours ayant fait perdre toute retenue au Turc, il fortit comme un furieux de l'endroit où il étoit caché, & après avoir reproché à d'Hauterive qu'il abufoit de la permiffion qu'il lui avoit donnée, & de la confiance qu'il avoit eu en lui, il déclara à Ifabelle qu'elle n'avoit qu'à fe réfoudre à l'époufer, & que pour fa liberté, elle n'y devoit jamais compter. Enfuite il défendit l'entrée de fa maifon à d'Hauterive, & le pria d'en fortir au même inftant. Comme il n'étoit pas le plus fort en ce lieu, & qu'il craignit que fa violence ne rendît la condition d'Ifabelle plus malheureufe, il contraignit les mouvemens de colere & d'indignation dont il fe fentit atteint, & prenant le Turc en particulier, il fit tous fes efforts pour lui perfuader qu'il n'avoit parlé de la forte à Mademoifelle de May-

rand, que pour l'empêcher de tomber dans le déſeſpoir.

Mais le Turc n'en devint pas plus raiſonnable, & ne voulût plus qu'il revînt chez lui: d'Hauterive en ſortit outré de rage & de douleur. Le Juif Salem & lui ſe donnerent tous les mouvemens poſſibles pour la liberté de ces deux belles captives; mais malgré les ſoins du Pere le Vacher, & l'autorité du Roy d'Alger à qui le Bacha en avoit parlé, on ne put rien gagner ſur l'obſtination de Zelim. Son crédit auprès de Mezemorte, Géneral des troupes de mer & de terre dont il étoit intime ami, & de qui le pouvoir ſur le peuple & les ſoldats balançoit celui du Roy & du Bacha, éluda toutes les pourſuites du Conſul de France.

D'Hauterive étoit dans le plus cruel déſeſpoir, lorſque l'on reçut à Alger la nouvelle que Louis XIV.

avoit fait une ferme résolution de châtier l'insolence de ces Corsaires, qui venoient tous les jours faire des descentes sur les côtes du Languedoc & de la Provence, d'où ils emmenoient les Habitans, les faisoient esclaves, prenoient nos vaisseaux, & causoient la désolation de notre commerce du Levant; que pour cet effet on armoit à Toulon une forte Escadre de Vaisseaux, & une autre de Galeres à Marseille. Ces avis étant confirmez de toutes parts, les Algeriens prirent toutes les mesures nécessaires pour se bien défendre. Le Juif Salem, chez lequel d'Hauterive étoit logé, l'instruisoit exactement de ce qui se passoit, en étant mieux informé que personne par ses correspondances à Marseille, à Genes & à Livourne, & c'étoit lui qui le premier en avoit averti le Divan d'Alger.

Ces nouvelles qui ſe répandirent à Alger en l'année 1682. donnerent quelque eſperance à d'Hauterive, & le firent attendre avec moins d'impatience ; on ſçut bientôt que le Roy avoit nommé M. le Marquis du Queſne, qui étoit Vice Amiral de France, pour faire cette expedition; ſon nom ſeul faiſoit trembler tous les Barbares de ces côtes, dont il avoit détruit les Vaiſſeaux en differentes rencontres, & l'année précedente il avoit pourſuivi pluſieurs navires Tripolins, qui n'ayant pû gagner le port de Tripoli, s'étoient réfugiez dans celui de Scio, qui eſt un Iſle de l'Archipel ſous la domination du Grand-Seigneur, que les Turcs ont fortifiée, depuis que Soliman le Magnifique en fit la conquête ſur les Genois.

Ces Corſaires ſe crurent à l'abri du reſſentiment du Roy dans cet

asile; le Bacha qui les avoit mis sous la protection du Grand-Seigneur, voulut prendre leur défense; mais celle de la citadelle & du château qui garde l'entrée du port, ni les remparts de la ville de Scio herissez de canon ne purent arrêter le Marquis du Quesne; il les attaqua dans le port, & les foudroya de son canon; l'on tira de toutes parts sur l'escadre Françoise, le Vice-Amiral fit répentir le Bacha de sa témerité, & ayant ordonné que l'on tirât sans discontinuer contre la Citadelle, le Château & les remparts, le feu étoit si violent qu'en trois heures toutes les faces de ses ouvrages qui regardoient le port furent renversées & détruites, de même que les vaisseaux corsaires au nombre de quatorze, qui furent fracassez ou coulez à fond. Ce terrible exemple n'ayant pû corriger les Algeriens, le 30 d'Août 1682.

ils virent arriver devant leur Ville le Marquis du Quesne avec une escadre de vaisseaux & de galeres, qui dès la même nuit les fit saluer de tout son canon, & jetter sans discontinuer des bombes en si grande quantité qu'elles ruinerent & embraserent plusieurs maisons, tenverserent la Mosquée, & remplirent les rues, les places & le port de sang & de carnage. Le trouble étoit si grand dans la Vilie, qu'on n'y sçavoit quel parti prendre, lorsque le vent changea, & devint si fort, que Monsieur du Quesne trouva à propos de se retirer, connoissant le danger qu'il y avoit d'essuyer les vents qui regnent sur ces côtes aux approches des équinoxes, & abandonnant celle de ces Barbares, il se retira à Toulon.

Les Algeriens profitant de sa retraite, chercherent les moyens d'é-

teindre le feu qui gagnoit tous les quartiers de la Ville : lorſque le calme fut rétabli, ils s'aſſemblerent; mais au lieu d'implorer la clemence du Roy, ils ordonnerent à pluſieurs Corſaires d'armer, & d'aller porter la déſolation ſur les côtes de France par le fer & le feu. Ce ſont les propres termes dont ſe ſervit le Divan. En effet l'hyver ni le mauvais temps ne purent arrêter le reſſentiment de ces Infidéles, & il y en eut pluſieurs qui firent des deſcentes ſur les côtes de Provence & de Languedoc, où ils pillerent quelques villages, les brûlerent, & mirent dans les fers tous les pauvres païſans qui tomberent entre leurs mains.

Cette nouvelle audace obligea le Roy de preſſer un ſecond armement, afin de faire partir l'eſcadre auſſi-tôt que la ſaiſon le permettroit. Les Corſaires ayant rapporté

à Alger qu'on travailloit nuit & jour à Toulon & à Marſeille à équipper les vaiſſeaux deſtinez contre leur ville, les Algeriens prirent toutes leurs meſures pour ſe mieux défendre ; ils dreſſerent pluſieurs batteries de canon, dont ils prétendoient éloigner nos vaiſſeaux & les galiotes à bombes : ils fermerent leur port d'une triple chaîne, & firent ſortir de la ville toutes les perſonnes inutiles.

Tous ces mouvemens qui n'avoient preſque pas eu de diſcontinuation depuis le bombardement, avoient ſi fort occupé le Turc Zelim, qui par ſes emplois étoit obligé d'y donner des ſoins aſſidus, que ſes deux belles eſclaves en avoient été moins tourmentées ; & le chagrin de ne plus voir d'Hauterive ſe trouvoit adouci par la ſatisfaction des frequentes abſences de leur Patron ; mais quoiqu'il les vît bien

moins qu'à l'ordinaire, il n'en perdoit pas un moment le souvenir, & ses occupations ne l'empêcherent point de former deux projets qu'il trouvoit également nécessaires à son repos.

Le premier fut de mettre ses esclaves en sûreté contre les accidens qui pourroient arriver au second bombardement dont ils étoient menacez, & contre les entreprises que l'on pouvoit faire pour les délivrer ; l'autre fut de se défaire de d'Hauterive, dont le séjour à Alger l'importunoit & le tenoit toujours en crainte ; pour cet effet il commença par envoyer Isabelle & Mariane dans une terre qu'il avoit à quinze mille d'Alger, sous la conduite d'un eunuque en qui il se confioit, & lorsqu'il se crut assûré de ce côté, il songea aux moyens d'ôter la vie à d'Hauterive ; mais ce dessein ne lui réussit pas comme

l'autre. Le Juif Salem qui étoit entierement dévoué à d'Hauterive, & qui connoissoit le genie de cette Nation, pénetra les intentions de Zelim, & ayant été informé qu'il avoit fait éloigner ses esclaves du lieu où elles étoient, il ne douta point que dans le trouble où l'on étoit à Alger, il ne tentât de perdre ce genereux François, qui d'ailleurs couroit risque de se voir enveloppé dans les effets du ressentiment que ces Barbares ne manqueroient pas de marquer à ceux qui se trouveroient en leur pouvoir, étant capables de violer le droit des gens, & toutes sortes de traitez, lorsqu'il s'agit de leur interêt ou de leur vengeance; & comme d'Hauterive n'étoit en cette ville que sur la foi d'un simple passeport, il y avoit tout à craindre pour lui.

Ces considerations firent résoudre Salem à le faire partir pour

Elquir, petit village à trente mille d'Alger, où il le recommanda à un de ſes amis, qui eut un ſoin extrême de le cacher aux pourſuites de Zelim; le Juif lui promit en partant, qu'à l'arrivée de l'eſcadre Françoiſe, il trouveroit le moyen d'inſtruire le Vice-Amiral du malheur d'Iſabelle & de Mariane, & le conjura de ſe tranquiliſer, puiſqu'elles étoient pour quelque tems à l'abri des perſecutions de Zelim. D'Hauterive quine pouvoit s'oppoſer à tant d'évenemens, fut obligé de conſentir à tout, & partit pour le village d'Elquir avec peu d'eſperance & beaucoup de douleur.

Meſdemoiſelles de Mayrand & de Salmony ſubirent auſſi leur ſort ſans murmurer; tout ce qui les éloignoit du Turc leur paroiſſoit moins fâcheux que ſa preſence, & ſe conſoloient enſemble dans l'eſpoir que la guerre apporteroit quelque

changement favorable à leur fortune.

Cependant le Comte de Salmony qui étoit entierement rétabli ayant reçû des lettres de d'Hauterive, qui lui apprirent les difficultez qu'il avoit trouvées à la liberté d'Isabelle & de Mariane, ne pouvant plus résister au désir de tout entreprendre pour les ravoir, ne sçut pas plutôt que le Roi armoit puissamment contre les Algeriens, qu'il se rendit à Toulon, où il fut saluer le Marquis du Quesne, s'en fit connoître, l'instruisit du malheur de Mesdemoiselles de Mayrand & de Salmony, & du double interêt que son cœur prenoit à leur sort, & le supplia de permettre qu'il l'accompagnât dans son expedition : Le Vice-Amiral le reçut avec joye, le consola, & l'assura qu'il ne négligeroit rien pour lui faire rendre des personnes si cheres, & qu'il

auroit bien-tôt la satisfaction de s'embarquer.

En effet les ordres de Louis le Grand avoient été si bien executez par la diligence de Monsieur le Marquis de Seignelay Ministre de la Marine, que l'escadre fut en état au commencement de Mai 1683. & que le Marquis du Quesne mit à la voile le six du même mois, laissant ordre à quelques vaisseaux de le venir joindre aux Isles Fromentieres. Ils y arriverent le 2. de Juin, les galiotes à bombes le neuf, & le vingt il mouilla l'ancre à la rade d'Alger, où il trouva cinq autres vaisseaux commandez par le Marquis d'Aufreville.

Le vingt-deux on tint conseil de guerre, & le lendemain on disposa les vaisseaux & les galiotes pour foudroyer la ville; ce projet ne put être executé que le vingt-six, & ce jour-là on y jetta environ cent

bombes; les assiegez tirerent plus de trois cens coups de canon presque sans nul effet: la nuit du vingt-sept le fracas des bombes recommença avec tant de furie, qu'en deux heures de temps toute la ville fut en feu; le Palais du Divan où demeuroit Hassan, Dey ou Roi d'Alger, fut abîmé & consumé des premiers: à la pointe du jour les Algeriens furent épouvantez du spectacle qui s'offrit à leurs yeux; leurs batteries démontées, deux de leurs meilleurs vaisseaux coulez à fond dans le port; & toute la ville en feu: le peuple & les soldats effrayez, demandoient la paix à grands cris. Le Dey convoqua le Divan, où le Bacha du Grand Seigneur fut appellé, & le Pere le Vacher Consul de France, que le Bacha envoya à bord de l'Amiral, pour demander la paix & en regler les conditions, & l'on arbora

le drapeau blanc.

Mais le Marquis du Quesne refusa de traiter avec le Consul François, & dit à l'Envoyé Turc qui l'accompagnoit, qu'il n'entendroit à aucun accommodement, que pour préliminaires les Algeriens ne lui eussent rendu & mené dans son bord generalement tous les esclaves Chrétiens de quelque Nation qu'ils fussent qui avoient été pris sous le Pavillon François : il fallut obéir, & le vingt-neuf ils amenerent dans douze chaloupes cent quarante-deux esclaves, avec promesse de rappeller ceux qui étoient aux champs occupez à cultiver les terres ou aux carrieres.

Le Comte de Salmony n'y voyant point sa maîtresse & sa sœur, du destin, desquelles il avoit instruit Monsieur du Quesne, lui marqua son inquietude ; mais le Juif Salem attentif à tout ce qui pouvoit

leur

leur procurer la liberté, ayant averti le Pere le Vacher du lieu où Zelim les avoit fait conduire, & qu'il faisoit faussement courir le bruit de leur mort, il le fit sçavoir au Marquis du Quesne, qui du même moment manda au Divan, que si le Turc Zelim ne rendoit ses deux esclaves & leur suite dans le jour, la nuit prochaine il leur marqueroit son ressentiment d'une maniere terrible.

Sur cette menace le Divan ordonna à Zelim sous peine de la vie de mener ses deux captives à bord de l'Amiral; cet Arrêt n'avoit point d'appel, & le Turc fut contraint d'y souscrire; mais voulant tirer quelque avantage de son obéissance pour se faire honneur, & s'attirer l'estime de l'Amiral de France, il les fit parer de leurs plus magnifiques habits à la Moresque, & les lui présenta lui-même, en lui van-

tant le ſacrifice qu'il faiſoit.

Jamais joye ne fut pareille à celle de ces deux belles perſonnes, lorſqu'elles apprirent qu'elles alloient être libres, & jamais elles ne prirent tant de plaiſir à ſe parer ; mais cette joye eut un accroiſſement bien ſenſible, lorſqu'après avoir reçu toutes ſortes d'honneurs du Marquis du Queſne, & répondu aux louanges qu'il ne pouvoit ſe laſſer de donner à leur extrême beauté, elles ſe trouverent dans les bras du Comte de Salmony.

Que de larmes pour les malheurs paſſés ; que de tranſports pour le bonheur préſent ; que d'amour & de tendres careſſes furent miſes en uſage à cette vûë ineſperée & ſi ardemment déſirée ! Il vous eſt plus facile de vous repréſenter un ſi charmant ſpectacle qu'à moi de vous le décrire ; & lorſque l'on ſçait ce que c'eſt que d'aimer d'une vé-

ritable paſſion, conſtante, fidelle & immuable, le cœur nous préſente bien mieux de pareils objets, que les paroles ne les peuvent dépeindre.

Après que l'amour & la nature eurent fait éclater ce qu'ils peuvent inſpirer de plus doux, le premier ſoin du Comte fut de s'informer de d'Hauterive; Iſabelle lui conta comment ils s'étoient ſéparez, & qu'elle n'en avoit appris aucune nouvelle depuis; ce diſcours alarma le Comte, & ne voulant pas être en reſte de générosité avec un ſi parfait ami, il en parla au Marquis du Queſne, qui d'abord employa le Pere le Vacher pour ſçavoir du Juif ce qu'il étoit devenu. Salem lui fit le récit de la crainte qu'il avoit euë pour ſa vie, & que pour la garantir, il l'avoit mis à l'abri des périls qu'il couroit, & l'ayant aſſuré qu'il étoit libre, vi-

vant à trente mille d'Alger, & qu'il alloit le faire avertir, le Conſul en fit ſon rapport à Monſieur le Marquis du Queſne; ainſi Salmony eut l'eſperance de le voir bientôt.

Tout cela ſe fit dans l'interval du tems que les Algeriens mirent à amener à bord de l'Amiral les eſclaves Chrétiens, qui en pluſieurs fois en conduiſirent 546 de differentes nations; enſuite il fut queſtion de traiter de la paix. Avant que d'entrer en compoſition, le Marquis du Queſne voulut avoir des otages qui lui furent livrez le quatorze Juillet: le fameux Corſaire Mezemorte Amiral dAlger en étoit un, & l'autre un Capitaine de navire nommé Aley Reys: Le Général François envoya en échange le Commiſſaire Général de la flotte, & Deſcombes Ingenieur, qui propoſerent les conditions auſquelles le Roy vouloit

leur accotder la paix.

Le premier article étoit, que l'on rendroit le reste des esclaves Chrétiens ; & le second, que generalement tous les effets, vaisseaux & marchandises que les corsaires d'Alger avoient pris à la nation Françoise, ou sous sa banniere, seroient restituez.

Ce dernier point parut si considerable au Dey, qu'il n'osa l'accorder sans l'avis de Mezemorte qu'il craignoit à cause qu'il étoit aimé du peuple & des soldats ; il lui fut renvoyé, & en même temps l'Ingenieur Descombes repassa à bord de l'Amiral.

Mezemorte ayant été consulté sur la restitution des effets, dit en plein Divan que la lâcheté de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement, avoient vendu la Ville aux François, & que pour lui, il ne consentiroit jamais à rendre ce que

l'on avoit pris aux ennemis, & de-là s'étant rendu ſur la place où étoient les ſoldats & les principaux des habitans, il leur fit donner du Caffé, fuma long-temps avec eux, & refuſant de retourner au Divan où il fut pluſieurs fois preſſé de rentrer, il dit aux ſoldats que Baba Huſſan Dey d'Alger étoit un lâche indigne de regner ſur eux, qu'il avoit affronté la nation en rendant tant d'eſclaves ſans être aſſuré qu'on rendroit les leurs, & les anima tellement contre ce malheureux Prince, que ces Barbares prirent la réſolution de l'aſſaſſiner dans la nuit prochaine. En effet ſur les dix heures du ſoir, comme il faiſoit ſa ronde, huit de ces ſcelerats choiſis par Mezemorte l'attendirent ſur ſon paſſage, quatre deſquels en l'abordant le tirerent à bout portant, & les autres s'étant jettez ſur lui, acheverent de le maſſacrer.

Mezemorte profita de ſon crime, & ſe fit proclamer Roy d'Alger; le peuple y applaudit, & voulant meriter cette élevation, en rompant le traité de paix, il fit arborer le pavillon rouge, & la guerre recommença le vingt-deux de Juillet. Cette infidelité piqua ſi vivement le Marquis du Queſne, qu'il ordonna qu'on redoublât le feu de toutes parts, tant des boulets à bombes, que des mortiers; ce qui fut executé ſi ponctuellement qu'en trois jours la plûpart des maiſons de cette malheureuſe ville furent renverſées & conſumées.

Les flâmes éclairoient la ſurface de la mer à plus de deux lieuës; les cris de ceux qui periſſoient, le ſang & le carnage offroient un ſpectacle épouvantable : le barbare Mezemorte bien loin d'en être touché, en augmente ſa rage contre les François; il y en avoit beau-

coup d'établis dans Alger, ſous la foi publique que ce cruel, violant toutes ſortes de droits, fit piller & maſſacrer ; il pouſſa même ſon inhumanité juſqu'à ordonner que le Conſul François, qui devoit lui être ſacré, fût mis tout vivant dans un mortier, & tiré au lieu de bombe.

On apprit cet excès de barbarie par les eſclaves, qui venoient tous les jours à la nage gagner les bords des navires de France. Il en couta cher à ces infideles; car malgré leurs précautions, Monſieur le Marquis du Queſne leur fit brûler preſque tous les vaiſſeaux qui étoient dans le Port, tant par les bombes que par le canon : les flâmes de la ville & celles des vaiſſeaux ſe réuniſſant, ſe portoient juſques dans les rues, ce qui offroit le plus terrible objet qui pût frapper les yeux ; mais les Algeriens n'en furent que plus cruels; & le Juif Salem voyant bien

qu'il ne pouvoit faire revenir d'Hautetive sans le risquer à perdre la vie, differa prudemment de l'envoyer chercher jusqu'à ce qu'il vît à quoi se termineroit ce funeste évenement.

Il se contenta de lui mander la mort du Turc Zelim qui avoit peri dans ce dernier carnage ; que les Dames pour qui il s'interessoit, étoient délivrées, & entre les mains de l'Amiral de France ; qu'elles lui avoient fait dire qu'il le fit revenir pour partir avec elles, mais qu'il étoit absolument impossible d'y penser ; que la ville d'Alger étoit dans une confusion pitoyable, & que tous les François y couroient un danger si grand, qu'il le prioit d'attendre qu'il pût l'aller chercher lui-même sans peril, & qu'il se tranquillisât, puisque ce qu'il desiroit le plus étoit effectué. Le tableau qu'il lui fit de la situation de cette

ville étoit ſi touchant, que d'Hauterive ne put s'empêcher d'y être ſenſible; mais ſçachant Iſabelle & Mariane hors de captivité & en ſureté, il ſentit une joye ſi vive qu'elle adoucit beaucoup le chagrin de ne les pouvoir joindre; & comme il vit qu'il y auroit une témerité condamnable de l'entreprendre, il acquieſça à la priere du Juif, & ſe tint dans ſa retraite.

Tout le mois d'Août ſe paſſa à achever d'écraſer avec les bombes les maiſons de la haute ville, tout étant détruit & conſumé dans la baſſe: chaque jour les Algeriens voyoient arriver quelque nouveau malheur, & les vents furent ſi conſtans, que depuis l'arrivée de la flotte juſqu'à ſon départ, ils furent favorables aux François; mais le mois de Septembre étant venu, Monſieur le Marquis du Queſne ne voulut pas attendre l'approche

de l'équinoxe, qui comme je l'ai déja dit, eſt très-dangereuſé ſur ces côtes; & très-content d'avoir vengé la France; & fait ſentir à ces Barbares que l'on n'offenſoit pas impunément un grand Roy, il mit à la voile, & arriva à Toulon à la fin de Septembre, où il débarqua les 546 eſclaves qu'il avoit tiré des fers.

Le Comte de Salmony avant que de quitter le Port d'Alger, trouva moyen de faire tenir au Juif une lettre pour d'Hauterive qu'il lui envoya; auſſi-tôt il l'ouvrit avec empreſſement, & y trouva ces paroles.

LETTRE.

C'Eſt avec une veritable douleur, mon cher & genereux rival, que je ſuis obligé de quitter ces bords ſans vous. J'y étois venu dans l'eſpoir de vous en arracher avec notre adorable

Isabelle qui part avec le même regret que moi, & si je ne vous sçavois dans un lieu seur, il n'y a rien à quoi je ne m'exposasse plûtôt que de vous abandonner : cela diminuë de beaucoup la joye que je ressens de la liberté de ce que j'ai de plus cher ; croyez qu'il n'y a point d'exageration dans ce discours, & que je n'aurai qu'un bonheur imparfait, jusqu'au moment que je pourrai vous embrasser.

LE COMTE DE SALMONY.

D'Hauterive reçut cette lettre peu de jours après le départ de la flotte : il fut extrêmement surpris d'apprendre que Salmony étoit venu à Alger, & qu'il avoit le bonheur d'emmener Isabelle ; quoiqu'il sçût bien que cette belle fille le revoiroit, il n'avoit pas cru que ce fût si-tôt, & de cette maniere. Le plaisir qu'il s'imagina que cette entrevûe leur avoit fait, mit quelque trouble dans son cœur ; mais n'ayant

jamais eu une forte esperance de se faire aimer, il rappella sa générosité accoûtumée, & sans se plaindre de la felicité de son rival, il se contenta de soupirer de la fatalité de sa destinée.

Cependant Monsieur le Marquis du Quesne ne fut pas plûtôt retiré, que les Algeriens considererent avec effroi l'état malheureux où ils se trouvoient. Leur ville jadis si belle & si florissante, ruinée & détruite, leurs vaisseaux qui font toutes leurs richesses, reduits en cendres, & dont les débris couvroient la surface de leur mer, leurs magasins consumez, & la perte de tant d'Habitans les obligerent à faire de sérieuses réflexions; & craignant que ce terrible Général ne vînt encore au Printems pour achever de les détruire, ils déliberent des moïens qu'ils pourroient trouver pour fléchir leur vainqueur,

Mezemorte qui avoit été seul la cause de tant de malheurs en rompant le projet de la paix, voyant la situation des esprits, eut peur d'avoir le même sort du Roy Hassan son prédecesseur; & pour prévenir cette rétribution, il envoya chercher le Juif Salem, sçachant les correspondances qu'il avoit à Marseille, à qui il ouvrit son cœur, en lui disant que le plus grand service qu'il lui pût rendre, seroit de faire tenir à l'Intendant de la Marine une lettre qu'il avoit dessein d'écrire au Roy pour lui demander la paix, & se soumettre aux loix qu'il voudroit imposer.

Salem ayant sçu que Mezemorte ne parloit que du consentement du Divan, profitant de cette occasion pour tirer d'Hauterive de son asile, & le faire revoir sa patrie, répondit au Dey qu'il feroit encore plus pour lui; qu'un François de con-

ſideration qui étoit venu à Alger avec un paſſeport pour racheter une de ſes parentes, & qui avoit été contraint de ſe retirer à Elquir, pour éviter d'être enveloppé dans les malheurs qui étoient arrivez dans cette Ville, étoit un homme très-capable, par ſon eſprit, par ſon merite, & les amis qu'il avoit à la Cour, de rendre de grands ſervices aux Algeriens.

Mezemorte charmé de cette nouvelle, envoya ſur le champ le Juif à Elquir pour faire venir d'Hauterive; Salem l'inſtruiſit de tout ce qu'il devoit dire & faire avec le Dey & le Divant. Lorſqu'ils furent de retour, Salem le mena à Mezemorte, qui lui fit mille careſſes & pluſieurs préſens, & lui ayant communiqué ſon deſſein, d'Hauterive l'en loua, & lui promit de porter ſa lettre, & de la remettre lui-même à Monſieur le Marquis

de Seignelay, & qu'il feroit exprès le voyage de Paris.

Il étoit arrivé la veille un vaisseau de Tunis chargé de provisions, qu'on équipa, & d'Hauterive s'y embarqua avec deux Turcs qui devoient l'accompagner, après avoir reçu ses dépêches, & récompensé liberalement son ami Salem, il mit à la voile.

Tandis que ces choses se passoient à Alger, Salmony avec Isabelle & Mariane étoient arrivez à Mayrand; les félicitations, les visites, les complimens & la joye de toute la noblesse circonvoisine les occuperent plusieurs jours; & lorsqu'ils se virent un peu débarrassés de la foule, Mademoiselle de Mayrand étant libre de disposer de sa main, de tenir sa parole, & de faire le bonheur du seul homme qu'elle pouvoit aimer, épousa le Comte de Salmony, qui vit couronner sa constance

constance avec des transports de joye, qui firent bien connoître l'excès de son amour.

Cependant d'Hauterive étant heureusement arrivé à Marseille, y apprit le mariage d'Isabelle avec des sentimens bien differens de ceux de ces heureux époux : son désespoir fut grand ; mais son caractere ne pouvant se démentir, il leur écrivit, les félicita, & leur peignit l'état de son ame d'une façon si respectueuse & si touchante, qu'ils en verserent des larmes, & partit pour la Cour avec ses deux Turcs. Monsieur de Seignelay le reçut gracieusement, & s'étant acquitté de la commission dont il s'étoit chargé, il reprit le chemin du Languedoc, l'esprit dans une situation qu'il ne se connoissoit pas lui-même.

La Comtesse de Salmony ne sçut pas plûtôt qu'il étoit de retour,

que de l'avis de son époux, elle lui envoya un exprès pour le prier de se rendre à Mayrand. Il ne put tenir contre un tel message, & sans sçavoir précisément ce qu'il alloit dire ni faire, il vola où son cœur l'appelloit, & il se trouva dans les bras du Comte & de la Comtesse, comme un homme éperdu. La belle Mariane ne put le voir dans cet état sans en être touchée ; & quelques larmes couloient de ses beaux yeux, lorsqu'il vint à elle pour la saluer ; il s'en apperçut, & se sentant émû de reconnoissance, il la lui témoigna en des termes si vifs, que cette charmante fille en fut encore plus attendrie : Je vous assure, lui dit-elle, que je voudrois que vous ne vous eussiez jamais connus, ou que vous n'eussiez jamais aimé, & vous êtes si digne de l'être, que j'aurois combattu les sentimens d'Isabelle contre tous

autre que mon frere. Elle prononça ces paroles avec tant de graces, & la verité paroissoit si parfaitement dans les regards dont elle les accompagnoit, que d'Hauterive en fut frappé, & l'examinant avec attention, il la trouva si belle, qu'il se fit un secret reproche de ne lui avoir pas donné son cœur, plutôt que de le livrer à la malheureuse passion qui le tourmentoit.

Le Comte & la Comtesse qui avoient concerté pendant leur entretien un projet qu'ils vouloient executer promptement, les interrompirent, & Isabelle donnant la main à d'Hauterive, le conduisit dans son Cabinet : Salmony y entra avec eux, après avoir parlé bas à Mariane qui ne les suivit point : d'Hauterive ne la voyant pas, la demanda plusieurs fois avec empressement ; la Comtesse sourit de son inquietude, & le regardant

avec ces yeux qui lui avoient donné tant d'amour, vous la reverrez dans un moment, lui dit-elle, mais nous avons à vous parler le Comte & moi d'une affaire importante : Vous jugez bien, continua-t-elle avec plus de sérieux, que les obligations que nous vous avons ne peuvent jamais s'effacer de notre souvenir : Soyez persuadé que l'amitié la plus tendre de la part du Comte & de la mienne en est la récompense ; après mon époux, je n'ai rien de plus cher que vous ; après moi il n'y a rien de plus précieux : ces sentimens que vous meritez si bien, & que nous sommes les maitres de vous témoigner, doivent vous consoler de ceux qu'il vous étoit impossible de m'inspirer ; mais pour rendre cette consolation solide, & nous unir par tous les nœuds qui sont en notre puissance, nous voulons vous marier. Le

Comte n'écoutant que son estime pous vous, veut bien que je ne suive pas les regles qui doivent s'observer en ces occasions, & que je vous offre en Mademoiselle de Salmony, sa sœur, une femme digne de vous : Sa vertu, son esprit & sa beauté meriteroient que l'on fît pour elle la démarche que je fais près de vous ; mais vous en avez fait de si genereuses à notre égard, qu'elles nous mettent dans l'obligation de passer par-dessus toute autre consideration. Oui, mon cher d'Hauterive, ajouta le Comte en l'embrassant, si j'avois quelque chose de plus considerable à vous offrir, pour réparer la perte que je vous cause, je vous le sacrifierois avec joye ; faites-y vos réflexions, & nous donnez bientôt la satisfaction de nous voir liez par des chaînes indissolubles.

Des réflexions ! s'écria d'Hau-

terive, est-il permis d'en faire sur des offres de cette nature ? Pourrois-je refuser Mademoiselle de Salmony sans lui faire un outrage, que tout mon sang ne pourroit laver, sans me rendre indigne du pas que votre amitié vous fait faire, & sans me deshonorer moi-même ? Non, non, continua-t-il, je n'ai point à réflechir pour accepter le don précieux que vous me voulez faire; j'en connois tout le prix, mais je le veux meriter. Mademoiselle de Salmony doit seule occuper le cœur d'un honnête homme, je ne vous demande que le temps nécessaire pour lui pouvoir donner le mien tout entier, & le dépouiller des voiles dont il est offusqué; votre bonheur, ma probité, & les charmes de l'incomparable Mariane vous sont de sûrs garans que ce temps ne sera pas long.

Cette demandt étoit si raisonnable, que le Comte & la Comtesse ne purent l'en blâmer ; ils s'embrasserent tous trois avec tendresse, & sortirent du Cabinet pour rejoindre Mademoiselle de Salmony qui se promenoit dans les Jardins. D'Hauterive voulant très-sérieusement éteindre sa malheureuse passion, & répondre à la confiance du Comte, s'attacha dès ce jour à son aimable sœur, lui rendit des soins assidus, & cette charmante fille qui l'aimoit veritablement, sçut si bien ménager la situation de son esprit, antôt par son enjouement, tanôt en le consolant, & toujours avec une douceur si engageante, une conduite si sage & si modeste, que son ame se vit bien-tôt dégagée de sa préoccupation, & qu'insensiblement la belle Mariane y prit la place d'Isabelle avec un si puissant empire, qu'elle se vit contrain-

te d'oublier pour jamais, qu'elle ne l'avoit pas occupé la premiere.

Lorſque d'Hauterive l'eut miſe en cet état, & qu'il ſe ſentit lui-même dans celui de n'aimer qu'elle, & de ne reſpirer que pour elle, il preſſa le Comte & la Comteſſe d'achever de le rendre heureux, & il épouſa Mademoiſelle de Salmony avec toute la ſatisfaction d'un homme véritablement amoureux ; & ces quatre illuſtres amans ont vêcu dans une intelligence & une concorde ſi parfaite, qu'ils ſe ſont attiré l'eſtime & la conſideration de tout le monde ; ce qui prouve que la reconnoiſſance ne ſçauroit l'emporter ſur un amour, que le temps, l'abſence, les peines, & les obſtacles n'ont pû détruire. Tandis que cette belle union ſe formoit, un des deux Turcs qui étoit venu à la Cour avec d'Hauterive, eut ordre de retourner à Alger pour inſtruire le

le Divan, des conditions aufquelles le Roy voulut accorder la paix, & il en revint l'année d'après, avec des Ambaffadeurs, qui arriverent à Verfailles le 4 Juillet de l'année 1684. où Louis le Grand reçut leurs foumiffions, & leur donna la paix.

Cette Hiftoire fit un plaifir extrême à la compagnie, qui donna de grandes louanges à Uranie, de la maniere dont elle l'avoit compté. Comme elle l'avoit conduite à l'heure du fouper, on fut fe mettre à table, & dans le cours du repas, on reprit plufieurs endroits de cette avanture; on y célébra beaucoup le caractere de d'Hauterive, la fermeté d'Ifabelle, & la fage conduite du Comte de Salmony, & tous enfemble convinrent que lorfque la reconnoiffance & l'amour étoient partagez entre deux objets differens, l'amour l'emportoit toujours.

Uranie retint encore cette nuit Hortence & Melante, & cette charmante Societé, pour rendre la journée ſuivante plus longue, ſe ſépara cette ſoirée plûtôt qu'à l'ordinaire, & fut donner au repos les momens qu'elle avoit livrez à l'eſprit pendant le jour.



QUINZIE'ME JOURNE'E.

URANIE ne fut pas plûtôt levée, qu'elle passa dans l'appartement de Julie où le reste de la Compagnie se rendit peu de tems après. Lorsque la conversation fut reglée, & que chacun se fût assez entretenu de ce qui les regardoit particulierement, Camille prenant la parole, j'ai rêvé toute la nuit, dit-elle, à la barbarie des Algeriens; le sort du malheureux Pere le Vacher est mille fois revenu à ma pensée: Voilà de terribles gens, & je trouve que Louis le Grand ne pouvoit leur imposer de trop severes conditions pour les punir.

Ils le furent, comme vous l'avez entendu, répondit Uranie, par-ce qu'ils avoient de plus précieux, &

leur obstination leur couta cher. C'est cet acharnement, dit alors Thelamon, à ne se pas rendre justice soi-même, qui cause souvent tous les malheurs où l'on se voit exposé. Rien n'est plus singulier que le motif qui brouilla les Républiques de Pise & de Genes, qui leur fit faire des pertes considerables, & causa enfin la ruine de celle de Pise.

Il s'agissoit de nommer un Evêque de Corse; toutes deux prétendoient en avoir le droit. Les Pisans soutenoient que Muzacte, Roy des Sarazins, ayant pris cette Isle sur les Genois, & que l'ayant conquise aux Sarasins, non-seulement elle leur appartenoit, mais encore toutes les prérogatives dont la République de Genes avoit perdu les droits, pour ne l'avoir pas sçu défendre contre les Barbares; & les Genois disoient que l'Isle étoit à

eux depuis plusieurs siécles ; que l'invasion des infideles ne leur ôtoit aucune de leurs prérogatives, & que c'étoit une usurpation de la part de la Seigneurie de Pise.

Sur cette contestation ces deux Peuples armerent sur mer & sur terre ; plusieurs batailles furent données sur l'un & sur l'autre élément, avec des succès heureux pour les Genois ; & après que cette guerre eut duré plus de 25 ans, deux batailles, l'une navale, & l'autre sur terre, déciderent en dernier ressort d'une si longue querelle : Les Genois y furent victorieux ; & les Pisans se voyant sans ressource, demanderent la paix, qui leur fut accordée aux plus dures conditions, étant obligez d'abandonner aux Genois l'Isle de Corse & tous les droits qu'ils prétendoient y avoir, & de souscrire à tout ce qu'ils voulurent leur impo-

ſer, comme on le voit dans le Traité conclu entre ces deux Républiques en 1130.

Mais ce qui mortifia le plus les Piſans, fut l'article qui les condamnoit à démolir toutes les maiſons de la Ville de Piſe, juſqu'au premier étage, afin, diſoient les Genois, que l'abbaiſſement de leurs Palais fit celui de leur orgueil, & leur apprît ce qu'ils devoient à leurs Vainqueurs & à leurs Maîtres. Le Senat & les Grands de Piſe furent au déſeſpoir de cette mortification, & le peuple furieux de la dureté des Genois, voulut pluſieurs fois mettre le feu dans la Ville; mais les Grands furent les premiers à donner l'exemple, & tous ſes beaux Palais de marbre & ſes magnifiques Maiſons furent réduits à un étage, & la haine que cela a inſpiré aux Piſans dure encote.

Voilà, continua Thelamon, ce

qu'il en coûte pour vouloir s'obſtiner contre la raiſon : ſi la République de Piſe en eût ſuivi les loix, elle n'auroit point tant perdu de batailles, n'auroit pas coûté la vie à tant d'hommes de part & d'autre, & ces Maiſons & ces Palains n'auroient pas ſouffert une diminution ſi honteuſe à leurs habitans. Voilà de funeſtes évenemens, s'écria Julie, & je ne crois pas qu'on les puiſſe entendre ſans frémir.

L'hiſtoire en rapporte un, interrompit Alphonſe, qui ne vous ſera pas moins d'horreur, qui arriva ſous l'Empire d'Honorius. Stilicon, grand homme de guerre, mais le plus ambitieux & le plus ruſé, ayant fait marcher l'armée Imperiale contre Radaguaiſe Roi des Goths, qui ravageoit toute l'Italie, le joignit dans la Toſcane, & ne voulant pas hazarder une

bataille, d'où dépendoit le ſalut de l'Empire, il temporiſa, en harcelant les Goths & leur coupant les vivres, & ſe conduiſit ſi bien, qu'il les acula & les renferma dans le Détroit de Fezole, dans la Toſcane. L'armée de Radaguaiſe étoit forte de deux cens mille hommes de guerre, avec quantité de femmes, d'enfans, & de chariots de bagage : Ce Prince au déſeſponr de l'état où le réduiſoit Stilicon, cherchant à s'en tirer, tenta pluſieurs combats où il fut toujours battu. Toutes les ruſes de guerre furent employées par ce Roi batbare pour s'ouvrir un paſſage ; mais il trouvoit par tout le prévoyant Stilicon.

Cependant l'armée des Goths ne vivoit plus que de racines, ayant tué tous leurs chevaux & leurs bêtes de voiture ; les chaleurs deſſecherent le petit ruiſſeau qui paſſe dans ce valon, & qui leur fourniſ-

soit de l'eau, en sorte que n'ayant plus ni eau, ni alimens, ils tomboient dans des défaillances qui étoient bien-tôt suivies de la mort, ceux qui restoient n'ayant pas la force de les enterrer. L'air infecté par ces cadavres acheva de faire périr le reste déja accablé de faim & de misere, sans que Stilicon en voulût recevoir aucun, ni les secourir de vivres, quoiqu'ils lui eussent fait toutes sortes de soumissions, ayant la cruauté de laisser mourir leur Roi, les Princes, les Generaux, les femmes & les enfans, qui tous subirent le même sort : ainsi périt cette puissante armée avec laquelle Radaguaise s'étoit promis la conquête de l'Empire.

Voilà une étrange cruauté, dit Florinde, & je ne sçais si Stilicon n'eût pas acquis autant de gloire en marquant plus d'humanité ; car enfin il se montra en cette occa-

ſion plus barbare que ceux à qui on en donnoit le nom. La guerre donne de grands privileges, répondit Alphonſe, & l'on ne ſçauroit blâmer un General, qui met en pratique toutes les ruſes dont il ſe peut ſervir pour détruire ſon ennemi ; il eſt même eſſentiel pour les mettre en uſage avec ſuccès, que ceux qui commandent les armées, s'attachent à connoître le genie, le caractere, & même le temperament de celui à qui ils doivent avoir affaire ; cette étude eſt abſolument néceſſaire à un General pour la réuſſite de ſes deſſeins ; car ſçachant ce que ſon ennemi eſt capable de faire ou d'entreprendre, il ſçait auſſi le prévoir, le devancer, rompre ſes meſures, & lui donner le change à propos.

De tous les temps, ajoûta Thelamon, les fineſſes & les ruſes ont été pratiquées à la guerre par les

plus grands Capitaines, & par les Nations les plus puiſſantes: Mais ſans aller chercher dans l'antiquité, nous en avons vû de notre temps de trop ſingulieres & de trop glorieuſes pour n'être pas des exemples ſuffiſans. Monſieur de Turenne avec une poignée de monde, puiſqu'il n'avoit que quatorze mille hommes, ne détruiſit-il pas l'armée Imperiale forte de ſoixante mille hommes qui s'étoit ſaiſie de l'Alſace? les Allemands le croyoient dans la Champagne dans le temps qu'il les attaqua au pied des montagnes de cette Province.

Les ruſes de Monſieur le Maréchal de Luxembourg à Fleurus & à Luze, lui firent remporter deux grandes victoires ſur l'armée des Alliez commandée par le Prince de Valdeck. A Steinkerque, le Prince d'Orange & le Duc de Baviere ſe ſervirent d'une ruſe qui leur

auroit indubitablement réuſſi, ſi l'étoile du Maréchal de Luxembourg n'eût été ſuperieure à la leur: en effet, les Alliez le ſurprirent avant qu'il eût rangé ſon armée en bataille; ils avoient déja taillé en pieces la Brigade de Bourbon & pris ſix pieces de canon, qu'ils avoient tourné contre nous; mais ce jour étant marqué pour couvrir de gloire le Prince de Conty, ayeul de celui d'aujourd'hui, & le Maréchal de Luxembourg, ils firent des choſes ſurnaturelles, rétablirent le combat, & remporterent ſur les Princes d'Orange & de Baviere une victoire des plus ſignalées. Le Maréchal de Luxembourg ruſa à ſon tour, dit Arſame, & quoique le Prince d'Orange fût difficile à ſurprendre, l'étendue de ſon genie lui faiſant tout prévoir, il ne laiſſa pas d'y parvenir. Ce vaillant General n'ayant pû trouver l'occa-

ſion d'attaquer l'armée des ennemis qui étoit campée trop avantageuſement pour l'inſulter, marcha du côté de Liege, ordonna quinze mille pionniers & des faſcines, fit ſortir de nos places du canon, des batteries, quantité de biſcuit & de pain de munition, & commanda de faire un amas prodigieux de vivres : tous ces apprêts ayant été rapportés au Prince d'Orange, il ne douta point que le Maréchal n'eût deſſein d'aſſieger Liege. Dans cette idée il décampa pour ſuivre l'armée de France, paſſa la Gette, & s'engagea dans les plaines de Nerwinde; le Maréchal n'en fut pas plûtôt informé, qu'il fit faire volte-face à ſon armée, marcha à tire-d'aîle au-devant de celle des Alliés, & arriva preſque à ſa vûë, avant que le Prince d'Orange en fût averti.

La nuit commençoit à paroître ;

mais ce Prince ſans s'étonner, donna tous les ordres néceſſaires pour éviter la confuſion dans la ſurpriſe extrême que l'arrivée de notre armée cauſa à la ſienne qui l'avoit crue bien loin de là ; il couvrit ſon armée d'un grand retranchement où il fit travailler toute la nuit, fit fortifier Nerwinde, & heriſſer d'artillerie tous ces travaux ; cependant malgré toutes ces précautions le Maréchal força ſes retranchemens, & la victoire ne balançant plus, elle fut des plus complettes, l'armée des Alliés ayant été entierement détruite ou diſperſée.

Entre les heureuſes ruſes de guerre, reprit Orophane, il ne faut pas omettre la ſurpriſe du Camp de Denain par Monſieur le Maréchal de Villars ; ce Camp emporté l'épée à la main, les troupes qui l'occupoient détruites, leur Général Hollandois fait priſonnier ; la pri-

ſe des proviſions de guerre & de bouche deſtinées pour l'armée du Prince Eugene, qui aſſiegeoit Landrecy ; la levée de ce même Siége, la réduction des trois places conſidérables, qui avoient coûté trois campagnes aux Alliés, qui furent les fruits de la victoire de ce Heros, & la paix qui ſuivit cette grande action, qui acheva de le couronner de gloire. Auſſi, dit Uranie, en reçut-il de ſon auguſte Maître & de toute la patrie, les honneurs & les louanges qui étoient dûs à ſa valeur & à ſa prudence.

Je trouve, interrompit Florinde, qu'il n'y a rien en tout cela qui ne ſoit permis, & qui ne puiſſe donner occaſion à un Général de faire de grandes choſes ; mais ce que je ne puis ſouffrir, dans les querelles des Souverains, c'eſt la maniere de ſe déclarer la guerre. J'ai vû quelques manifeſtes des tems paſ-

ſez, ou leurs déclarations ſont remplies d'expreſſions offenſantes, de termes injurieux, & par l'aigreur qui s'y fait remarquer, on diroit que c'eſt moins pour ſoutenir leurs droits & ceux de leurs ſujets, qu'ils ſe font la guerre, que pour ſatisfaire leur haine perſonnelle.

Cependant ils devroient ſonger que ce qui eſt dans un tems un motif de guerre, en devient un de paix dans une autre occaſion; que leurs écrits reſtent à la poſterité, qu'ils doivent ſe reſpecter réciproquement, & que ſouvent ces invectives retombent plûtôt ſur ceux qui les diſent, que ſur ceux qui en ſont les objets. Je ſçai qu'il eſt néceſſaire qu'un Souverain inſtruiſe ſes ſujets & ſon ennemi des raiſons qu'il a de lui faire la guerre; mais je voudrois qu'il ne fît voir que la juſtice de ſa cauſe, ſans y mêler des traits piquans.

Il me ſemble que les Rois dans toutes leurs actions, doivent agir differemment des autres hommes; c'eſt-à-dire, avec plus de nobleſſe & de grandeur; & que juſques dans leurs querelles, ils doivent éviter les foibleſſes du vulgaire. Votre réflexion, belle Florinde, dit alors Thelamon, eſt d'autant plus juſte, que nous liſons dans toutes les Hiſtoires, que les Heros dont les noms nous ſont ſi reſpectables, acqueroient autant d'honneur par la maniere dont ils faiſoient la guerre, que par l'éclat de leurs victoires. Dans les guerres des Perſes & des Grecs, dans celle du Peloponeſe, celle de Darius & d'Alexandre, de Ceſar & de Pompée, quels égards, que de conſiderations, combien de marques d'eſtime & même de bienveillance n'y voit-on pas briller ?

Il eſt beau d'entendre là-deſſus

un fameux Hiſtorien, en parlant de Démetrius & de Ptolomée, tous deux ſucceſſeurs d'Alexandre; le ſeul déſir de la gloire, dit-il, les enflamoit, & ils ſe faiſoient la guerre avec plus d'honneur, que l'on n'exerce aujourd'hui les droits de l'amitié dans la plus intime ſocieté.

C'eſt ainſi que devroient agir tous les Princes, & je crois que c'eſt pour eux que cette belle leçon d'un Ancien a été faite, qu'il faut traiter avec ſes amis comme pouvant devenir ennemis, & avec ſes ennemis comme pouvant devenir amis.

La politique, ajouta Arſame, demande cette conduite entre les Souverains; leur gloire & leur interêt, veulent qu'ils ne s'en écartent jamais. Arſame ſe préparoit à continuer, lorſque l'on vint avertir que l'on avoit ſervi. On fut ſe mettre à table; & quoique la converſation

n'y roulât pas sur des matieres aussi sérieuses, elle n'en fut ni moins vive, ni moins spirituelle.

Le dîné fini, la compagnie prit le chemin de la Bibliotheque; à peine y étoit-elle entrée, qu'elle vit arriver Celimene accompagnée de deux Dames dont la beauté ne pouvoit trouver d'égale que dans la charmante societé d'Uranie. Cette aimable femme fut au devant d'elles, & Celimene prenant la parole : Nous ne sommes arrivées que de ce matin, lui dit-elle, & jalouses du bonheur d'Hortence & de Melante, j'ai voulu le venir partager avec les personnes que je vous amene. Vous connoissant comme je fais, je ne doute point que leur presence ne vous fasse plaisir; d'autant plus, dit aussi-tôt Hortence qui s'étoit avancée avec Uranie, que l'on a déja ici une forte inclination pour Silviane & Arelise.

Ces mots ayant inſtruit Uranie, elle s'empreſſa de leur marquer la joye qu'elle avoit de les voir.

Pour moi, répondit Areliſe, je ne puis croire que nous ayons l'avantage dont Hortence vient de nous flatter, & nos noms ne ſont pas aſſez conſiderables pour être connus dans un lieu qui poſſede ce qu'il y a de plus aimable dans le monde. Vous me permettrez de vous dire, belle Areliſe, repartit Uranie, qu'il y a plus de modeſtie que de verité dans votre diſcours, & s'il eſt vrai qu'il y ait quelque agrément dans cette ſocieté, elle en perdroit une bonne partie, ſi nous ne cherchions pas à connoître toutes les perſonnes capables de les augmenter, & je puis vous aſſurer que vous y êtes très-ardemment déſirée. Areliſe, dit alors Silviane en riant, pouvoit parler de cette ſorte à ſon égard, la ſolitude,

l'amour de la lecture, & une sagesse quelquefois trop austere lui faisant préferer son cabinet aux plus brillantes compagnies: mais moi dont l'humeur & les vivacitez sont connues de tous ceux que je vois, je ne trouve pas impossible que dans le nombre, il n'y en ait eu qui ayent instruit Uranie que je suis d'un caractere assez extraordinaire pour exciter sa curiosité.

Nous en jugerons, reprit Uranie en souriant, & voici des personnes, continua-t-elle en leur présentant ses amies, qui m'aideront à vous prouver le plaisir que je ressens de vous avoir chez moi: Alors elles furent saluées de toute la compagnie, & les civilitez ordinaires étant terminées, & chacun ayant pris place: Vous voyez ici, dit Camille avec enjouement, une assemblée qui n'offre d'abord à l'esprit rien que de grave & de sérieux, étant

tous maris & femmes ; mais lorſque vous ſçaurez que nos époux ſont toujours nos amans, & que nous faiſons gloire d'être leurs maîtreſſes, vous effacerez de votre idée ce que le premier coup d'œil vous y a fait voir.

C'eſt aſſez finement nous apprendre, répondit Silviane ſur le même ton, que nous n'avons point ici de conquêtes à faire.

Il eſt vrai, ajouta Florinde, que nous devons nous trouver heureuſes de ce que ceux que nous aimons nous ſont attachez par des liens indiſſolubles, puiſque ſans cela nous aurions ſujet de craindre qu'ils ne nous échapaſſent à la vûe de tant de charmes.

Vous ne voyez pas, interrompit Orophane, que les complimens que vous vous faites, nous jettent dans l'embarras; il n'y en a pas un de nous qui ne rende juſtice à la beau-

té de Silviane & d'Arelise, & qui ne voulût même la faire éclater par ses galanteries ; mais le caractere d'époux ne leur permettroit pas de les entendre, & celui d'amans de nos femmes nous défend de leur dire tout ce que nous pensons. Pour vous tirer d'inquietude, reprit Célimene, je puis vous déclarer sans indiscrétion, qu'Arelise & Silviane vont être comme vous engagées sous les loix de l'hymen ; que l'amour en a formé les nœuds, & que selon toutes les apparences leurs maris ainsi que vous ne cesseront point d'être leurs amans.

Je vous avoue, ajouta Melante, que cette declaration ne laisse pas d'être soulageante ; & quoique cette belle compagnie soit exempte d'envie & de jalousie, je suis persuadé qu'elle en agira avec plus de confiance & de liberté. En achevant de parler ainsi, il lança un regard

ſur Eraſme qui fit rougir Florinde en ſe ſouvenant du dialogue de l'amour propre ; mais s'étant remiſe aſſez promptement ; j'entends, lui dit-elle, à qui s'adreſſe ce diſcours, & je ne veux pas vous ceder la gloire de publier mes foibleſſes ; c'eſt de moi ſeule que la belle Silviane doit apprendre qu'elle m'a cauſé quelque inquiétude pendant l'eſpace d'un moment.

Uranie qui vit que Silviane ſouhaitoit l'explication de ce diſcours, lui avoua l'avanture d'Eraſme, & de quelle façon il avoit recueilli l'entretien qu'elle avoit eu avec Areliſe ſur l'amour propre. Ces deux belles perſonnes jugeant bien que c'étoit de-là qu'elles étoient connues de la compagnie, ne démentirent point l'opinion qu'elles en avoient conçue, & firent paroître tant d'eſprit & de ſageſſe dans leur repartie, qu'Uranie & ſes

amies

amies prirent pour elles une veritable amitié. En verité, dit alors Arelise, s'il est vray qu'il est des jours plus heureux les uns que les autres, nous devons compter celui-ci pour un des plus fortunés de notre vie.

Cela est très-obligeant, répondit Uranie; mais ce bonheur est tout de notre côté: Ne croyez pas railler, interrompit Celimene, j'ai souvent observé qu'il est absolument des jours heureux & malheureux. De tout tems, dit Thelamon, & dans toutes les nations on a eu la même idée; & quoique la superstition & la foiblesse de l'esprit des peuples ayent été poussées trop loin là-dessus, on n'a pû s'empêcher de remarquer que dans le cours des années le quatorze des mois étoit un jour heureux pour la France: En effet, continua-t-il, le quatorze de Juin de l'année 411. Me-

roüé Roy de France, joint aux Romains & aux Goths, près de Châlon en Champagne, gagna ſur Attila Roy des Huns, la fameuſe bataille des Champs Catalanniens, où périrent cent quatre-vingt-mille de ces barbares.

Le 14 de May 1509. Louis XII. remporta la victoire ſur l'armée Vénitienne à la bataille d'Agnadel ou de Giaraddada, où les Vénitiens perdirent vingt mille hommes, & preſque tout leur pays de terre ferme, & les François n'en perdirent que cinq cent.

Le quatorze de May 1515. François Premier ſon ſucceſſeur gagna la bataille de Marignan ſur les Suiſſes qui s'étoient déclarez protecteurs de Maximilian Sforce Duc de Milan, & qui furent cruellement punis d'avoir rompu le traité d'alliance qu'ils avoient avec la France depuis ſi long-tems; quinze

mille Suiſſes y perdirent la vie, trois mille furent faits priſonniers, & la perte de toute leur artillerie, de leur bagage & le Duché de Milan furent le prix de cette grande victoire. François Premier n'avoit que vingt & un ans; il coucha tout armé ſur le champ de bataille, & paſſa la nuit ſur l'affut d'un canon; ſes Officiers ne purent qu'avec peine lui trouver un verre d'eau claire, tous les ruiſſeaux & les fontaines des environs étant teintes de ſang. Depuis la perte que firent les Suiſſes contre Jules-Ceſar, ils n'en comptent point de plus funeſte que celle de Marignan.

Le quatorze Avril 1544. le Comte d'Anghien Général de l'armée de France, gagna la bataille de Serizoles ſur l'armée Imperiale compoſée d'Eſpagnols & d'Allemans; quinze mille Imperiaux reſterent morts ſur le champ de bataille, deux

mille cinq cent vingt-cinq Allemands y furent faits prisonniers, & six cent trente Espagnols avec leur Général & un butin immense.

Le quatorze Janvier 1553. les François obligerent l'Empereur Charles-quint de lever le fameux Siege de Metz qu'il avoit attaqué avec une armée & une artillerie formidables.

Et le quatorze de Mars 1590. Henry le Grand gagna une bataille mémorable sur l'armée de la Ligue; ce coup assomma cet hydre redoutable à ne s'en jamais relever, & Henry victorieux soumit toutes les villes rebelles malgré les efforts des Espagnols & les restes mourans de la Ligue. Vous conviendrez, dit alors Celimene voyant que Thelamon avoit cessé de parler, que voilà d'assez glorieuses époques pour excuser la superstition, & que l'on a quelque peine à s'en défen-

dre après des jours ſi remarquables.

Mais, repondit Felicie, ſi les François les comptent heureux pour eux, ils doivent être regardez comme malheureux aux vaincus, & je ſerois curieuſe de ſçavoir, s'ils en ont eu la penſée. Il n'y a point de doute, dit Eraſme, que ceux qui ont fait des pertes ſi conſiderables ces jours-là, ne les mettent au rang des plus infortunez ; mais, continua-t-il, ce même nombre de quatorze n'a pas été heureux aux ſeuls Rois de France, il le fut auſſi à Guillaume le Conquerant Duc de Normandie, qui le quatorze Août 1066. remporta la victoire ſur Harald Roy d'Angleterre : Guillaume étoit aſſiſté des troupes de Guillaume VIII. Duc de Guyenne & Comte de Poitou, de Hugues de Ligurie Comte du Maine, de Guy Comte de Ponthieu, d'Euſtache ſecond Comte de Boulogne,

de Guillaume premier Comte de Nevers, de Baudoüin Comte de Flandre ſon beau-frere, & de celles du Comte de Bretagne; les deux armées étoient de près de cent mille hommes chacune; la bataille ſe donna dans les plaines d'Haſtings en Angleterre, & le prix de la victoire du Duc de Normandie fut la couronne de ce beau Royaume.

Cela influë toujours ſur la France, répondit Alphonſe, puiſque Guillaume étoit François, & que toute ſon armée en étoit compoſée. Après que ce Prince eût gagné cette fameuſe bataille où le Roy Harald perdit l'Empire avec la vie, ainſi que le Comte d'Yorck ſon frere, il marcha droit à Londres, ſans faire repoſer ſon armée. Cette Capitale qui a toujours donné le mouvement aux autres villes du Royaume dans toutes les révolutions qui y ſont arrivées, étoit dans un trou-

ble difficile à décrire.

On n'y fut pas plutôt instruit de l'approche du Conquerant, que le peuple courut en foule aux environs de la Tour de Londres, où les principaux Seigneurs étoient assemblez, en criant qu'il falloit se soumettre à Guillaume, puisqu'il étoit appellé à la Couronne par le testament du Roy Edoüard, & qu'en le reconnoissant de bonne volonté, il conserveroit leurs biens, leurs vies, & l'honneur de leurs femmes. Ces paroles furent si souvent repetées, & le tumulte devint si grand, que les Seigneurs ne balancerent plus à suivre cet avis, craignant d'y être forcez par la violence de cette multitude qui commençoit à leur manquer de respect.

D'ailleurs examinant l'étonnement, la douleur & la crainte des habitans, leurs gémissemens

& l'effroi des femmes de la Cour, joints au peu d'esperance qu'il y avoit de mettre sur pied une nouvelle armée, les Comtes Edüin & Morcand, deux freres habiles Generaux, n'ayant ramené à Londres que quatre mille hommes de près de cent mille qui avoient peri ou été faits prisonniers ou dispersez, ils conclurent que le meilleur parti étoit de se rendre de bonne grace.

Ainsi malgré la fermeté de Stigand Archevêque de Cantorbery, Primat du Royaume, qui vouloit tout employer pour éviter une domination étrangere, il fut résolu que tous les principaux Seigneurs qui se trouvoient à la Cour iroient en corps au devant du Vainqueur implorer sa clemence, & le reconnoître pour leur Roy, en conservant cependant toute leur affection pour Edgard qui étoit le seul Prince qui restoit des anciens Rois Bretons;

ils l'entraînerent même avec eux, & furent trouver Guillaume à Bercansted. Ce Prince fut agréablement surpris, lorsqu'il apprit qu'Edgard suivi de l'Archevêque d'Yorck, de l'Evêque de Durham, des Comtes Edüin & Morcand, du Maire de Londres, & de tout ce qu'il y avoit de plus qualifié dans cette Ville, venoit pour lui remettre l'autorité suprême.

Il les reçut avec bonté, & dès le lendemain son armée étant réunie, il marcha vers cette capitale, où il fit une entrée triomphante le vingt-deux Octobre 1066. quatorze jours après sa descente en Angleterre. C'étoit un spectacle bien superbe de voir ce Prince suivi d'une armée victorieuse de cent mille hommes, environné de la plus grande partie de la Noblesse de France, que le desir de la gloire avoit appellée auprès de lui, & de

celle de la Nation Angloise, qui le conduisirent au Palais des Rois d'Angleterre aux cris & aux applaudissemens d'un peuple innombrable, qui témoignoit autant de joye qu'il avoit marqué de haine quelques jours auparavant. Tout cela se fit sans tumulte, & sans que les vainqueurs abusassent de la liberté que leur donnoit la victoire.

Guillaume voyant que la fortune le favorisoit au-delà de ses esperances, craignant quelque revers de sa part, apporta toutes les précautions necessaires pour assurer sa conquête ; & dès le lendemain de son triomphe, il separa son armée en cinq corps differens, qu'il envoya pour s'emparer de toutes les Provinces du Royaume.

Ensuite ayant fixé son couronnement au 25 Decembre, jour de Noël, il en parla à l'Archevêque de Cantorbery Primat du Royau-

me, qui avoit droit de faire cette ceremonie : mais ce Conquerant couvert de gloire & dans la plus haute prosperité, fût d'une surprise extrême, lorsque ce Prélat lui répondit que les Saintes Huiles ne devoient s'administrer qu'à des Rois legitimes ; que pour lui il n'étoit qu'un Tyran & un usurpateur qui s'étoit emparé par la force & par la violence, d'une Monarchie sur laquelle il n'avoit aucun droit ; que s'il étoit vrai qu'il fût homme de bien, ainsi qu'il le vouloit paroître, il n'avoit qu'à faire assembler la Nation, y laisser les suffrages dans toute leur liberté, & que si les peuples l'élisoient pour Roy, il seroit le premier à le reconnoître, & qu'il répandroit sur lui l'onction sacrée pour lui donner le caractere de la Royauté.

La fermeté, ou plutôt la hardiesse de ce Prélat étonna Guillaume ;

mais ſans vouloir en témoigner du reſſentiment, & ne jugeant pas à propos de s'en rapporter aux peuples de ſon élection, prétendant ſon droit inconteſtable, il s'adreſſa à l'Archevêque d'Yorck, qui moins ſcrupuleux que celui de Cantorbery, en fit la ceremonie au jour marqué avec d'autant plus de joye, que cette action ſolemnelle lui rendoit le droit de Primatie que les Archevêques d'Yorck ont toujours diſputé à ceux de Cantorbery; & dans la ſuite des tems, lorſque cette queſtion a été agitée, les ſucceſſeurs de l'Archevêque d'Yorck ont ſçû ſe prévaloir du ſacre de Guillaume le Conquerant, ce qui a ſouvent troublé l'Egliſe d'Angleterre; & quelques accommodemens que l'on ait fait, on n'a jamais pû terminer ni réſoudre cette diſpute qui dure encore aujourd'hui: quoique l'Archevêque de Cantorbery

ſoit en poſſeſſion de la Primatie, ceux d'Yorc prétendent que les accords précaires que les Rois & la Nation ont faits, ne peuvent alterer leurs droits à cette dignité.

Ces ſortes de querelles, dit alors Arélise, ont ſouvent cauſé de grands déſordres dans la Religion, ſur-tout lorſque l'obſtination s'en mêle; les partis ſe forment, l'heresie vient à s'y gliſſer, la rébellion la ſuit, & l'autorité ſuprême étant mépriſée, on voit bientôt la ruine des peuples, & les fondemens des plus grandes Monarchies ébranlés. L'obſtination, répondit Thelamon, eſt la compagne inſéparable de l'hereſie; mais entre tous les exemples que je pourrois citer, celui-ci en eſt une preuve qui me paroît ſuffiſante.

En 1628. Monſieur le Prince de Condé pere de celui qui par ſes grandes actions a rempli nos Anna-

les de tant de faits héroïques, commandant l'armée du Roy contre les rebelles Calvinistes dans les Provinces méridionales de la France, assiegea la ville de Saint Sever; les approches étant faites, il la fit battre par son artillerie, & la bréche ayant été jugée pratiquable, il donna l'assaut où ses troupes furent repoussés avec vigueur; comme la garnison avoit beaucoup souffert, les habitans la recruterent de tous ceux qui furent en état de porter les armes.

Cependant les fréquentes attaques que le Prince de Condé leur faisoit donner, diminuoient considerablement les habitans & la garnison; il les fit sommer de se rendre en leur promettant bon quartier; mais ces obstinés aimerent mieux mettre le feu par toute la ville, & périr avec leur femmes & leurs enfans, que d'implorer la clemence

du Roy ; ce qui échappa à l'incendie se retira dans la Citadelle, & jugeant que leur petit nombre ne pouvoit plus résister, ils firent un trou à la muraille, & à la faveur de la nuit & des chemins creux, ils se sauverent dans les montagnes où ils périrent de faim & de misere.

A la pointe du jour Monsieur le Prince ayant été averti qu'on ne voyoit personne sur les breches ni sur les murailles, fit avancer ses troupes avec précaution, de crainte de quelque embûche ou de surprise ; mais on trouva la ville & la citadelle vuides, à la réserve de quelques-uns, qui avoient tâché de sauver de l'incendie des effets qu'ils esperoient emporter avec eux ; ils furent arrêtez & pendus sur le champ : ainsi périrent les Habitans de cette malheureuse ville, victimes de l'heresie & de la rébellion.

Il eſt vray, dit Silviane, que voilà un trait bien terrible de l'obſtination, & je trouve que l'on ne peut trop abhorrer des opinions qui conduiſent dans de pareils malheurs.

Vous voyez, belle Silviane, interrompit Celimene, une partie des amuſemens de cette charmante Societé; & tout ce que vous venez d'entendre vous doit convaincre de ce que je vous en ai dit: Mais, continua-t-elle, je crois qu'Uranie ne s'oppoſera pas au déſir que j'ai de ſatisfaire vos yeux, ainſi que votre eſprit, & qu'elle voudra bien vous faire voir tous les agrémens de ſa retraite.

Quoiqu'il n'y ait rien de remarquable, répondit Uranie, en ſe levant, il eſt juſte de contenter votre curioſité, d'autant plus que j'eſpère que Silviane & Areliſe trouveront ma maiſon aſſez commode,

pour

pour l'embellir quelquefois par leur présence.

A ces mots, toute la Compagnie s'étant levée, elle conduisit Arelise & Silviane dans les differens appartemens dont ce pavillon étoit composé; elles en admirerent l'ordre, le goût & la propreté; mais sur-tout elles se récrierent sur un Cabinet qu'Uranie s'étoit fait faire depuis peu, qui étoit rempli d'un grand nombre de choses curieuses; entr'autres, elle y avoit pratiqué un endroit où elle se divertissoit à voir travailler des vers à soye; la Compagnie prit quelque temps plaisir à les regarder. On voit bien, dit Célimene, qu'Uranie ne veut rien ignorer.

Cette occupation, répondit-elle, n'est pas des plus necessaire, puisque nous sommes sous un climat qui n'est pas assez chaud, pour la rendre aussi utile qu'elle l'est dans

les Provinces & les pays où le Soleil a le plus de force ; mais c'est un amusement que j'ai voulu me donner, sans autre dessein que d'admirer les effets de la Providence, qui a fait naître cet animal, pour le rendre la source du plus grand commerce qui se fasse dans l'Univers.

Son travail assidu, & ses differentes métamorphoses, qui toutes sont nécessaires à la multiplication de son espece, me paroissent mériter l'attention de tout le monde.

Il est vrai, dit Camille, & je passerois des jours entiers à cette contemplation sans m'ennuyer un moment : mais si nous admirons ces petits animaux, nous ne pouvons trop rendre graces à ceux qui ont découvert leur utilité & la maniere d'en tirer le profit, & je voudrois sçavoir à qui l'on en est redevable.

Il faut, dit Thelamon, que les

Chinois en ayent eu la connoiſſance des premiers, parce que ce furent deux Religieux de l'Ordre de S. Baſile, qui apporterent de la Chine dans la Grece des œufs de vers à ſoye, avec la façon de les faire éclore, de les nourrir de feuilles de meurier blanc, dont toute la Grece abonde, à tirer la ſoye des coques, à la travailler & la rendre propre, à la mettre en œuvre; de ſorte qu'en peu d'années, toute la Grece & l'Aſie Mineure furent couvertes de meuriers blancs, & les peuples amorcez par le gain immenſe qu'ils faiſoient, ſe donnerent entierement à ce commerce. Les Empereurs Grecs à qui le produit des ſoyes apportoit un revenu conſiderable, donnerent pluſieurs Edits, par leſquels ils défendoient ſous peine de la vie, de tranſporter des œufs de vers à ſoye, ni des plants de meuriers

hors de l'Empire : mais malgré leurs soins la nature y avoit pourvû ; toutes les côtes de la mer Mediteranée, depuis celle de Grece jusqu'au détroit de Gibraltar, en étoient couvertes, il y en avoit des forêts entieres, & sur-tout en Sicile. Les négocians d'Italie trouverent le moyen d'avoir de ces œufs précieux, malgré les défenses & les risques ; mais n'ayant pas l'art de les élever lorsqu'ils étoient éclos, ils périssoient faute de soin ou d'intelligence ; ce qui fit que la Grece fut seule long-temps en possession de ce trésor.

Mais enfin Roger, Roy de Sicile, ayant armé contre Manuel Comnene, fils de Jean Comnene Empereur de Constantinople, pour avoir contre le droit des gens mal traité ses Ambassadeurs, il fit ligue avec les Florentins, les Pisans & les Genois, & toutes ces puissan-

ces s'étant jointes au printemps de l'année 1150, elles partirent du Port de Messine, aborderent & firent descente dans l'ancienne Isle de Corcire, appellée présentement Corfou, l'attaquerent & la soumirent, & passant plus avant, ils prirent Thebes, Calchide & plusieurs autres places d'importante, où ils firent un butin immense; mais ce qu'il y eut de plus précieux pour eux, furent les manufactures de la soye, & l'art d'en élever les vers; ils enleverent tous les ouvriers tant hommes que femmes, tous leurs métiers avec les instrumens propres à cette facture, & tous les œufs des vers à soye qu'ils purent trouver, & transporterent ainsi ce riche trésor de la Grece en Italie, qui se communiqua bien-tôt dans toute l'étendue du Pays, de même qu'en Provence, en Languedoc & en Espa-

gne, où il s'eſt augmenté & perfectionné à un point, qu'il fait aujourd'hui le plus grand revenu de ces belles Provinces.

Il y a bien du plaiſir, dit alors Silviane, à marquer ici ſa curioſité ſur quelque ſujet que ce ſoit; elle eſt ſatisfaite d'une maniere ſi inſtructive & ſi peu commune, que l'on eſt en quelque façon bien aiſe de ne pas ſçavoir, pour être dans l'obligation d'apprendre.

Comme Célimene n'ignoroit pas que Thelamon craignoit autant les louanges, qu'il y en a qui les aiment, elle interrompit Silviane. Nous ne finirions point, dit-elle, ſi nous nous abandonnions aux réflexions que méritent les moindres choſes que l'on dit ici : & puiſque j'ai commencé à prendre la licence de regler les pas de la Compagnie, je ſuis d'avis que nous nous rendions ſur la terraſſe, où les char-

mes de la promenade ne feront qu'augmenter ceux de la conversation.

On ne répondit à Célimene qu'en suivant son intention ; & l'on se rendit sur la terrasse, où Silviane & Arelise eurent de nouveaux sujets d'admiration : elle fut assez long-temps l'objet principal de leur entretien ; & lorsqu'elles eurent témoigné par mille paroles obligeantes, combien cet aimable lieu leur plaisoit, & qu'elles eurent parcouru une partie des jardins, Uranie les ramena sur la terrasse où tout le monde s'étant assis :

Je ne m'étonne plus, dit Silviane, de l'empressement qu'Hortence & Melante avoient de venir ici, & je commence à craindre l'instant où je serai forcée de quitter un séjour si charmant.

Le motif qui vous obligera à nous abandonner, repliqua Céli-

mene, vous en consolera aisément. J'avoue, ajouta Arelise en rougissant, qu'il ne faut pas moins qu'un hymen ardemment désiré, pour nous arracher d'ici sans douleur.

Il faut y venir, dit Orophane, avec vos heureux Epoux, afin d'y jouir en liberté du plaisir de s'aimer, & de se le dire sans crainte d'être censurez.

C'est le comble de la satisfaction, reprit Silviane, & je crois que la seule inconstance des hommes a banni cet usage : Il commence à se rétablir, ajouta Erasme, & depuis que le divorce n'est plus fréquent, nous voyons des unoins plus douces & mieux assorties ; la difficulté de se séparer, & par conséquent la nécessité d'être toujours liez, fait faire de plus sérieuses réflexions sur le choix des deux partis, & les obligent à bien

vivre

vivre enſemble, lorſqu'ils ſont unis.

Je ne trouve pas cela, répondit Alphonſe, & nous voyons tous les jours des mariages auſquels on a long-temps réflechi, & qui n'en ſont pas plus heureux : car je ne fais point conſiſter le bonheur dans de ſimples égards, & des conſiderations que l'on ſe doit, même quand on ne ſeroit qu'amis ; je ne le mets que dans un amour & une conſtance réciproques, telle que j'oſe dire qu'elle eſt parmi nous, & lorſque ces deux points en ſont ſéparez, je crois que le divorce eſt plus à ſouhaiter qu'à blâmer.

Quoi qu'il en ſoit, dit Felicie, je trouve qu'on a bien fait d'en détruire l'uſage, puiſqu'il donnoit occaſion à tout ce que l'inconſtance & l'infidelité ont de plus affreux. De tous les divorces dont nous avons des exemples fameux, ajouta Orophane, je n'en ſçai point

qui me révoltent plus que ceux d'Etelred, Roy d'Angleterre; & si Felicie vouloit vous en rapporter l'Histoire, je suis persuadé que vous seriez de mon sentiment. Ah! ma chere Felicie, lui dit Uranie, donnez-nous le plaisir de vous entendre, & ne nous refusez pas une complaisance que j'ai eue tant de fois pour vous.

Je ne m'en ferai pas presser davantage, répondit cette aimable femme, & puisqu'il faut me conformer aux regles établies ici, & que je vois que nous en avons le temps, je vais vous satisfaire le mieux qu'il me sera possible.

Alors voyant qu'on lui prêtoit attention, après avoir un moment réfléchi sur ce qu'elle avoit à dire, elle commença ainsi.

HISTOIRE D'ETELRED ROY d'Angleterre.

L'Angleterre avoit été agitée par tant de guerres & de dissentions depuis la conquête des Saxons qui l'avoient divisée en sept Royaumes, qu'on peut dire que ce ne fut que sous le regne d'Adelstan, au commencement du dixiéme siécle qu'elle prit une forme nouvelle, & jouît d'une paix tranquille. Ce Roy brave & grand politique, la réunit en un seul Royaume, & par les soins qu'il prit d'y attirer les peuples des côtes des Gaules, & distribuant les terres à ses nouveaux sujets qui les mirent bien-tôt en valeur, il rétablit en peu d'années le commerce dans cet Etat, & le rendit riche & florissant.

La bonté du pays, & la com-

modité de ses Ports, jointes aux attentions de ce sage Monarque, firent prosperer l'Angleterre jusques au regne d'Etelred, l'un de ses successeurs, qui parvint à l'Empire vers l'année 1004. Ce Prince que le Ciel avoit doué de toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme aimable & former un grand Roy, eût été le plus heureux des Monarques, s'il eût pû vaincre son penchant à l'amour, ou si la constance eût été dans son cœur la compagne de cette passion.

Il avoit été élevé par un Prince de son sang nommé Egrads, dont les conseils sages & prudens avoient comme enchaîné tous les mouvemens de ce Prince; accoutumé à un tel guide, il ne se connoissoit pas lui-même, il croyoit ne penser que comme lui: toutes ses démarches conduites & éclairées par ce sage Gouverneur, lui faisoient ima-

giner qu'il ne pourroit jamais en faire d'autres, & que l'habitude d'obéir au bien suffisoit pour éviter le mal.

Semblable aux enfans, qui menés par la lisiere, marchent en sureté, & qui n'étant plus aidés ni soutenus, tombent au premier pas; Egrads même jugeant de l'avenir par le présent, se flatta que les heureuses dispositions d'Etelred ne changeroient jamais; sa soumission à suivre ses conseils, son esprit qu'il avoit orné des plus belles connoissances, la bonté de son cœur qui se faisoit remarquer dans toutes les occasions, & l'art de se faire aimer qu'il possedoit au souverain degré, l'aveuglerent, & l'empêcherent de prévoir les évenemens qui pouvoient ternir l'éclat de tant de rares qualités.

Etelred étoit dans l'âge où les charmes exterieurs se font le plus

admirer, lorſque les droits du ſang lui mirent la couronne ſur la tête, & ſes peuples lui virent prendre à vingt ans les rênes de l'Empire avec une joye d'autant plus grande, qu'il paroiſſoit en être auſſi digne par ſes vertus que par ſa naiſſance. Les premieres années de ſon regne ne démentirent point l'opinion de ſes ſujets. La juſtice, la douceur, & la ſage politique furent les compagnes de ſon autorité, & juſques dans le choix de ſes favoris, il fit remarquer ſon diſcernement & ſon amour pour la vertu. Entre ceux auſquels il avoit accordé ce titre, un Seigneur de ſa Cour appellé Cork étoit celui en qui il avoit le plus de confiance, & comme il la méritoit, on ne fut point ſurpris qu'il l'emportât ſur les autres.

Egrads pour qui le Roy conſervoit toujours une amitié ſincere,

& dont il ſuivoit les avis avec la même exactitude qu'il avoit fait voir avant que de régner, ne pouvoit aſſez louer la juſteſſe de ſon choix, & s'applaudiſſoit en ſecret d'avoir formé un Prince ſi digne des ſoins qu'il s'étoit donné. Juſques-là Etelred n'avoit montré aucun attachement particulier, quoique ſa Cour fût remplie de Dames & de Princeſſes d'une grande beauté; généralement galant, aimable, & cherchant à plaire, l'amour n'avoit encore eu qu'un foible empire ſur ſon cœur.

Mais l'inſtant fatal de la perte de ſa liberté ne tarda pas à venir, & la ville de Londres renfermoit un objet deſtiné à la lui ravir d'une façon ſinguliere. Un jour que ce Prince traverſoit la Ville à cheval avec ſa Cour, pour ſe rendre à une partie de plaiſir qu'il avoit faite, comme toutes les fenêtres des

maiſons étoient garnies de monde pour le voir paſſer, & qu'il regardoit avec plaiſir ces marques de la tendreſſe de ſon peuple, voulant en quelque ſorte répondre au deſir qu'il témoignoit de le contempler, il ralentit les pas de ſon cheval, & hauſſant la tête pour ſe montrer à ceux qui étoient trop élevés pour le voir facilement, il apperçut à la fenêtre d'une maiſon qui n'avoit nulle apparence une jeune perſonne de ſeize à dix-ſept ans d'une beauté ſi ſurprenante, qu'il en fut ébloui; il y attacha ſes regards, & marchant encore plus lentement, il ſe donnoit tout le tems d'avaler à longs traits le poiſon qui de ſes yeux s'épanchoit dans ſon cœur.

Cette fille que l'attention du Roy avoit fait rougir, n'en parut que plus belle, & cet effet de ſa modeſtie acheva d'embraſer Etelred;

& lorſque forcé d'avancer, il en fut éloigné d'une diſtance aſſez grande, il tourna pluſieurs fois la téte de ſon côté, & vit avec une joye dont il ne pénetroit pas encore la cauſe, qu'elle s'étoit avancée ſur la fenêtre, afin de le voir plus long-tems. Il ſortit enfin de la ville, & la campagne où il eſperoit trouver un divertiſſement capable de l'occuper, n'offrit à ſon ame que triſteſſe & qu'ennui; tout entier occupé de ce qu'il avoit vû, & des moyens de le revoir encore, il ne put goûter aucun plaiſir, & revint à Londres avec un empreſſement bien plus grand qu'il n'en étoit ſorti; ce ne fut pas ſans chercher des yeux la maiſon & la fenêtre qui avoit apporté tant de changement dans ſon cœur; la même multitude qui étoit à ſon départ ſe fit voir à ſon retour; il fut lentement, regarda par tout, &

croyant avoir retrouvé la demeure de ce charmant objet, il le chercha où il l'avoit vû la premiere fois; mais il ne parut point, & cette maison qui n'avoit rien de remarquable, la devint en ce moment, parce qu'elle étoit la seule où il n'y avoit personne aux fenêtres.

Etelred en sentit une douleur qu'il ne put cacher; son visage changea; une profonde tristesse s'y répandit; & Cork qui dans cet instant avoit les yeux sur lui, s'en étant apperçu, & étant assez près pour lui parler, lui demanda s'il se trouvoit mal; le Roy que ce discours sembla réveiller, le regardant avec des yeux où l'inquiétude étoit peinte.

Arrivons, Cork, lui dit-il, je ne vous cacherai rien; alors poussant son cheval, il obligea toute sa Cour d'en faire autant: ce peu de mots fit aisément connoître à Cork qu'il se passoit quelque chose d'étrange

dans l'esprit d'Etelred ; & comme à leur départ il avoit remarqué son attachement à regarder la jeune beauté dont il avoit été frappé, qu'il y avoit lui-même jetté les yeux, & que depuis ce moment il lui avoit paru dans une rêverie presque continuelle, il eut quelque soupçon de la verité. Cette idée le rassura, ne s'imaginant pas qu'il y eût un grand malheur de voir le Roy amoureux, d'autant plus qu'il étoit persuadé que rien n'étoit plus aisé à un Prince qui est le maître de se faire un sort agréable dans cette passion.

Ils ne furent pas plûtôt arrivez au Palais, qu'Etelred entra dans son Cabinet ; Cork l'y suivit, & le Roy s'étant assis, après avoir gardé le silence un peu de tems, leva les yeux sur Cork, & le regardant fixement : Puis-je compter sur vous, lui dit-il, & l'estime particuliere

que je vous ai toûjours témoignée vous a-t-elle assez attaché à moi pour me servir dans la plus importante occasion de ma vie ?

Sire, lui répondit ce favori en se mettant à genoux, c'est faire un outrage sensible à mon zele pour Votre Majesté que d'en pouvoir douter ; mes soins, mes peines, mon sang & ma vie sont à vous, disposez-en souverainement ; que faut-il faire ? que faut-il tenter ? parlez, & daignez me tirer de la cruelle inquietude que me donne l'état où je vous vois.

Hélas ! lui dit le Roy, il est si nouveau pour moi, que je ne suis pas surpris que vous vous en apperceviez ; n'étant pas accoutumé à sentir de pareils mouvemens, je ne le suis point à les cacher : j'aime, Cork, continua-t-il, mais j'aime avec une violence qui n'eut jamais d'égale, & pour comble d'infortu-

ne, j'ignore qui j'aime. Alors il lui raconta ce que je viens de vous dire, & lui ayant exageré le déſeſpoir où il étoit de n'avoir point revû ce dangereux objet : C'eſt donc à vous, mon cher Cork, ajouta-t'il, à le chercher, à le trouver, & à m'inſtruire ſi cette admirable perſonne eſt née dans mes Etats, ſi elle eſt habitante de Londres, enfin c'eſt à vous à me faciliter les moyens de la voir, & de lui déclarer mon amour, & de m'en faire aimer.

Cork très-ſatisfait que le trouble du Roy ne vînt que d'un amour naiſſant, n'oublia rien pour lui faire concevoir une douce eſperance : Votre Majeſté, lui dit-il, doit être aſſurée que je vais tout employer pour la ſatisfaire, & peut-être avant la fin du jour ſera-t-elle inſtruite de tout ce qu'elle veut ſçavoir; mais, Sire, tranquilliſez-vous, ſongez qu'il n'y a point d'homme

plus aimable qu'Etelred, & qui joint à des charmes inévitables un rang auquel toutes les beautez de la terre font gloire d'être soumises.

Le Roy ne répondit à ce discours que par un sourire qui fit voir à son favori, que l'amour propre disparoissoit bien vîte à l'aspect d'une grande passion, & que de quelques qualitez que l'on fût rempli, on ne s'en croyoit jamais assez pour plaire à ce que l'on aime ; mais la certitude de sçavoir bien-tôt son sort ayant remis le calme dans son cœur, il pressa son favori d'aller travailler dès ce moment à son bonheur, & lui recommanda le secret & la diligence. Cork lui promit l'un & l'autre, & sortit du Palais avec la ferme résolution de n'y rentrer que bien instruit du nom, de l'état & de la fortune de celle qu'il alloit chercher.

Etelred que cet entretien avoit

ſoulagé, rentra dans ſon appartement, & parut au milieu d'une nombreuſe Cour avec un air de contentement & de liberté qui ne pouvoit faire ſoupconner ce qu'il avoit dans l'ame, tandis que ſous cet extérieur trompeur & charmant, il cache ſon amour & ſon inquiétude. Cork faiſoit des perquiſitions ſi exactes qu'il apprit enfin que celle qui avoit donné tant d'amour au Roy, ſe nommoit Etelgive, qu'elle n'avoit point de mere; que ſon pere qui étoit un ſimple artiſan, l'avoit fait élever dans un Couvent juſques à quinze ans, ayant mis tout ce qu'il tiroit de ſon travail pour lui donner une bonne éducation; mais qu'étant trop pauvre pour continuer, il l'avoit retirée depuis deux ans; qu'elle vivoit dans une grande retraite, ne s'occupant qu'à des exercices de pieté & à conduire le ménage de

son pere avec une de ses parentes jeune & assez jolie, qui étant orpheline & très-sage aussi, vivoit avec elle dans une parfaite union.

Lorsque le favori se fut informé de toutes ces choses dans le quartier d'Etelgive, il crut que pour n'avoir rien à se reprocher, il falloit aller chez l'artisan, & juger par lui-même de tout ce qu'on lui avoit dit d'avantageux de cette belle fille; il y fut, & sous prétexte de lui commander quelque chose dont il avoit affaire, il l'entretint, le questionna sur sa famille, & sur le gain que son métier lui pouvoit produire; l'artisan qui le voyoit assez magnifiquement mis pour lui inspirer du respect, quoiqu'il fût sans suite, lui répondit d'abord avec la circonspection d'un homme qui craint d'ennuyer par le récit de sa misere. Cork qui s'apperçut

perçut de sa retenue, voulant l'obliger à parler : Je sçai, lui dit-il, que vous êtes un honnête homme, & que votre état est très-malheureux ; expliquez-vous avec moi sans déguisement ; on dit que vous avez une fille & une niece qui sont aimables & bien élevées, mais que votre situation vous empêche de les pouvoir établir ; si cela est ainsi, vous ne devez pas en perdre l'espoir : nous avons un Roi qui compatit au malheur de ses Sujets, & qui ne cherche qu'à les en tirer ; s'il sçavoit votre pauvreté, il vous en retireroit, & vous mettroit en état de bien marier votre fille.

Ah ! Seigneur, répondit le bonhomme, les Rois auroient trop d'affaires, s'ils entreprenoient de rendre tous leurs sujets heureux, & quelque charitable que soit le nôtre, par où pourrois-je esperer qu'il m'arrachât à ma misere, ne lui ayant

jamais rendu aucun ſervice, & n'étant que le plus petit des membres de l'Etat ? Je ſuis pauvre, continua-t-il, mais je ne ſuis point viſionnaire ; ma fille & ma niece ſont à la verité aſſez paſſables, cependant elles ſont ſages, & ne veulent voir perſonne.

Je voudrois pourtant bien les voir, répondit Cork, j'ai quelque pouvoir à la Cour, & je pourrois les placer auprès de quelques-unes des Dames dont la vertu ne feroit que cimenter la leur ; & pour vous prouver, dit-il en tirant une bourſe pleine d'or, que je veux vous rendre ſervice, prenez cette bourſe, & vous en ſervez pour vous aider, juſqu'à ce que j'aye pris les meſures néceſſaires pour les bien établir.

La demande & l'extrême generoſité de Cork ſurprirent également l'artiſan ; il balança long-temps ſur

ce qu'il devoit faire ; & le favori remarquant son embarras : Ne craignez rien, lui dit-il, je ne viens point pour séduire vos filles, je ne veux leur parler que devant vous, & c'est la seule compassion qui m'engage à vous faire du bien.

Ce discours rassura le vieillard ; & Cork avoit une phisionomie si sage & un maintien si reservé, qu'il ne put se défendre d'ajouter foi à ses paroles ; & après l'avoir remercié de son bienfait en embrassant presque ses genoux, il le conduisit à une petite chambre mal meublée où il vit Etelgive & sa compagne qui s'occupoient à broder. Des habits simples & négligez n'empêcherent pas les charmes d'Etelgive d'éclater aux yeux de Cork ; jamais rien de si beau ne s'étoit offert à ses regards ; une taille haute, fine & bien prise, un air sage & majestueux, des bras parfaits, des mains

de même, une gorge raviſſante, de grands yeux bleus, vifs, tendres, ſpirituels & modeſtes, un nez charmant; une bouche & des dents admirables, tout cela joint à une peau d'une blancheur éblouiſſante, étonnerent de telle ſorte le favori d'Etelred, qu'il en reſta preſque immobile. La charmante Etelgive qui s'étoit levée dès qu'il étoit entré, rougit extrémement en voyant l'effet que produiſoit ſa beauté.

Le viſage de Cork ne lui étoit pas inconnu, de ſecrettes raiſons avoient gravé dans ſa memoire tous ceux qui entouroient le Roi le jour de ſon départ; & comme il portoit encore le même habit, il lui fut facile de s'en rappeller l'idée; ainſi ſans ſçavoir préciſément qui il étoit, elle ne laiſſa pas de le regarder comme un homme attaché au Roi.

Si les attraits dont elle étoit pour-

vûe avoient causé la surprise de Cork, sa visite n'en donna pas une moins grande à cette belle fille; sa vertu s'en alarma, & regardant son pere, elle se préparoit à lui demander ce qui le conduisoit dans cette chambre, lorsque Cork ayant repris ses sens éperdus par tant de charmes, & ne pouvant la traiter comme la fille d'un artisan, prit la parole, & s'approchant d'elle avec le même respect qu'il eût rendu à la Reine: Madame, lui dit-il, pardonnez une audacieuse curiosité; la franchise dont je fais profession ne me permet pas de vous dissimuler que j'ai voulu voir si tout ce qu'on m'a rapporté de vous étoit vrai; ce que j'en vois est si fort au-dessus du portrait qu'on m'en a fait, que je n'ai pû vous en cacher mon étonnement & mon admiration; je vais en faire le rapport au Roi; & j'ose vous assurer

qu'il cherit trop la vertu pour ne la pas rendre plus heureuſe.

Seigneur, lui répondit Etelgive, avec une modeſte fierté, nous ſommes trop peu de choſe pour que le Roi & ceux qui ont l'honneur de l'approcher daignent s'abaiſſer juſqu'à nous ; juſqu'ici le Ciel ne nous a point abandonné, notre miſere ne nous effraye point, elle eſt peut-être néceſſaire à notre ſageſſe, une plus grande aiſance la fait ſouvent négliger ; & ſi j'oſois, continua-t-elle en rougiſſant, vous demander un prix de la complaiſance que mon pere a eu pour vous, ce ſeroit de ne rien dire au Roi de votre avanture, & de ne nous plus honorer de votre preſence.

J'aurai toujours, lui dit Cork, une entiere ſoumiſſion à vos volontez, mais je ne puis me diſpenſer d'inſtruire le Roi de ce que j'ai vû ; & ſi je ſuis forcé par ſes ordres

ſuprêmes à vous importuner encore, ce ſera avec un reſpect ſi profond, que j'eſpere que vous aurez moins de crainte & plus de confiance.

A ces mots, l'ayant ſaluée profondément, il ſe retira avec le pere, qui dans ſa boutique fit tous ſes efforts pour l'obliger à reprendre ſa bourſe; mais Cork le prit avec lui ſur un ton d'autorité, qui le contraignit à la garder. Cependant l'amoureux Etelred l'attendoit avec une impatience extrême, & jamais journée ne lui avoit paru plus longue; la nuit commençoit à paroître, lorſqu'il vit enfin arriver ſon favori, ſur le viſage duquel il apperçut une ſatisfaction qui lui fut de bon augure.

Auſſi-tôt qu'il le put entretenir en particulier, ſans marquer d'affectation, il l'appella dans ſon cabinet, & lui ayant demandé avec

empressement ce qu'il avoit découvert, Cork qui étoit véritablement dans l'admiration, ne ménagea nulle de ces expressions pour bien peindre Etelgive, & rendit un compte exact au Roi de leur entrevûe, de ce qu'ils s'étoient dit, & de ce qu'il avoit fait.

Pendant son discours Etelred paroissoit transporté d'amour & de joye ; & la médiocrité de la fortune & de la naissance d'Etelgive lui donnant une esperance presque certaine, il ne fit attention à la réponse modeste qu'elle avoit faite à Cork, que pour admirer son esprit ; ensuite ayant consulté avec lui comment il feroit pour la voir, ils convinrent qu'il étoit impossible que cela se pût faire dans la maison de ces pauvres gens, & qu'il falloit les en retirer, & les établir dans un lieu moins frequenté que la Ville, afin que les pas du Roi

pussent

puissent être cachez à toute la Cour.

Etelred que l'amour rendoit ingenieux, se souvint alors qu'à quelque distance d'une forêt où il prenoit tous les jours le divertissement de la chasse, il y avoit une maison de campagne, dont le logement & les jardins lui avoient paru agréables & commodes, s'y étant rafraîchi plusieurs fois; il ordonna à Cork d'en donner tout ce que l'on en demanderoit, de la meubler, telle qu'il falloit qu'elle le fût pour la maîtresse d'un Roy, & sous d'autres prétextes lui fit délivrer une somme considérable, pour ne rien épargner dans ce projet.

Cela demandoit du tems, mais Etelred aima mieux se priver encore quelques jours de la vûe d'Etelgive, que de se refuser le plaisir de la mettre dans un état digne de

l'amour qu'il avoit pour elle ; il ne voulut pas même que Cork la revît, que lorſque tout ſeroit prêt pour la conduire à cette maiſon. Ce favori zelé ne le fit pas beaucoup languir ; en moins de huit jours elle fut meublée & remplie de tout ce qui eſt néceſſaire à la commodité & aux agrémens de la vie. Le Roy en allant à la chaſſe s'y rendoit ſeul avec Cork, & ordonnoit lui-même l'arrangement qu'il vouloit qui y fût ; cette occupation diſſipoit en quelque façon l'ennui d'attendre, & comme cela n'avoit de rapport qu'à ſon amour, il y mettoit tout ſon plaiſir.

Tandis qu'il ſe donnoit ces tendres ſoins, la belle Etelgive n'étoit pas ſans inquietude ; la préſence de Cork avoit ranimé dans ſon cœur des ſentimens, que ſa raiſon & ſa vertu avoient combattus avec fermeté. Il y avoit déja du tems que

pour ſatisfaire une curioſité qui eſt naturelle à tous les peuples, ſon pere lui avoit fait voir le Roy; & comme c'étoit dans un de ces jours ſolemnels où les Monarques ne relevent jamais avec plus d'éclat la Majeſté Royale, qu'en s'abaiſſant avec bonté juſqu'à leurs ſujets, elle le vit accompagné de tous ſes charmes; ſon jeune cœur en fut frappé, & l'idée d'Etelred s'y imprima de telle ſorte, qu'elle n'avoit que lui devant les yeux, qu'elle ne parloit que de lui: & ne pouvoit penſer qu'à lui: elle étoit ſi jeune alors, qu'elle ne fit d'abord nulle attention au plaiſir qu'elle reſſentoit à répeter ſans ceſſe ce qu'elle lui avoit vû faire ou entendu dire; mais Edite ſa parente, qui étoit un peu plus âgée qu'elle, lui en fit tant de fois la guerre, que réfléchiſſant ſur ce qui la faiſoit agir, elle connut avec douleur, qu'un

penchant trop tendre l'entraînoit malgré elle.

Ensuite elle s'indigna contre elle-même, de l'excès de l'orgueil qui la portoit à lever les yeux sur son Roy, & le rabaissant par les plus humiliantes réflexions, elle chercha dans ce qu'elle étoit, un secours contre ce qu'elle ne pouvoit être.

Mais après ce sévere examen, elle se retrouvoit toujours un cœur au-dessus de sa naissance, & une forte tendresse pour Etelred : dans les differentes agitations que lui causoit une passion si disproportionnée, elle ne put se refuser la consolation d'en faire confidence à Edite, en la priant de lui aider à la faire triompher de sa foiblesse. Je ne te l'aurois jamais avouée, lui disoit-elle, si tu étois à portée de voir des personnes plus élevées que nous, & quoique je sçache ton

amitié pour moi & ta diſcretion, je ne m'expoſerois pas à l'horreur de t'en voir manquer, en publiant ma folie à ceux qui pourroient la rapporter au Roi : mais auſſi ſolitaire que moi, ſans appui, ſans amis, & m'aimant comme tu fais, je me flatte que tu auras pitié de l'état où je ſuis, & que par tes raiſons & ta ſageſſe tu feras revenir la mienne.

C'eſt ainſi que la trop tendre Etelgive s'entretenoit ſouvent avec ſa couſine, qui véritablement épouvantée du déſordre de ſon ame, n'épargnoit rien pour en détruire la cauſe. Elles croyoient l'une & l'autre y être parvenues ; déja elles ne parloient plus du Roi ; déja Etelgive s'accoutumoit à ne plus prononcer ſon nom, lorſqu'il vint à paſſer, comme je l'ai dit : le bruit des chevaux, les acclamations du peuple, & le tumulte qu'elle en-

tendit la fit courir à sa fenêtre ; quelle fut sa surprise, quand elle vit Etelred, mille fois plus aimable que la premiere fois ? elle n'osa refermer la fenêtre, ou plûtôt elle n'en eut pas la force, & les yeux de ce Monarque qui s'attacherent sur elle en ce moment, lui firent oublier toutes ses résolutions.

Elle y resta, & le suivit de l'esprit & du cœur, aussi loin que sa vûe put s'étendre, & vit qu'il s'étoit tourné plusieurs fois pour la regarder encore ; il s'éloigna, & la triste Etelgive ne vit plus qu'une nuit sombre, en perdant l'objet qui la charmoit ; elle se retira de la fenêtre avec des yeux noyez de pleurs : Edite, s'écria-t-elle, ma chere Edite, que vais-je devenir ?

Cette aimable fille, dont le caractere étoit rempli de douceur, ne voulut pas d'abord combattre sa passion avec chaleur : Ma chere

Etelgive, lui dit-elle, eſperez du temps & de votre vertu une guériſon ſi néceſſaire à votre repos, & pour l'avancer, ſongez inceſſamment que cet Etelred ſi beau, ſi bien fait, eſt un des plus grands Rois du monde, que nous ſommes les moindres de ſes ſujettes, & qu'il n'eſt deſtiné qu'à des Princeſſes.

Je ne le ſçai que trop, répondit-elle, & ma tendreſſe n'eſt accompagnée ni d'eſperance ni de déſirs; & quand ce Roi qui m'eſt ſi cher, viendroit à m'aimer autant que je ſens que je l'aime, il n'en ſeroit jamais plus heureux, & toute ſa grandeur, ſon pouvoir & mon amour ne peuvent me faire oublier le ſoin de ma gloire. Je n'en veux point être aimée, & je veux ceſſer de l'aimer; je n'aurai pas de peine à empêcher le premier, mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à l'autre. N'im-

porte, ma chere Edite, continua-t-elle, commençons à n'en plus parler, & si je ne puis vaincre ma passion, du moins ne la nourrissons pas : je vais éviter avec soin les occasions de revoir ce Prince ; il rentrera dans Londres ; mais je te proteste que je ne serai point du nombre de ceux qui s'empresseront à lui en marquer leur joye.

Cette résolution fut executée exactement, & lorsqu'elle entendit dire que le Roi revenoit, elle se retira dans l'endroit le plus écarté de la maison pour n'être point tentée de le voir, & c'est ce qui fit que ce Monarque la chercha en vain ; cet effort sur elle-même lui fit croire qu'avec le temps elle pourroit remporter une victoire entiere ; elle étoit dans cette esperance, lorsque Cork s'offrit à ses regards.

Une vûe si inopinée la surprit,

ſes diſcours dont elle ſentit toute la force, la troublerent, l'attachement du Roi à la regarder revint à ſa mémoire, & elle ne douta nullement qu'un deſſein prémedité n'eût cauſé cette viſite. Cependant maîtreſſe de tous ſes mouvemens, elle répondit à Cork avec une ſageſſe & une prudence admirables ; il ne fut pas plûtôt ſorti, que ſon pere vint lui faire part de la generoſité de ce Seigneur.

Etelgive qui fut encore affermie, parla dans ſa penſée, remontra reſpectueuſement à ſon pere le tort qu'il avoit eu d'accepter cette ſomme : Les préſens des hommes de la Cour, lui dit-elle, portent avec eux un poiſon qui détruit l'honneur & la réputation de ceux qui les reçoivent, quand ils ont des filles, dont la miſere ne peut être réparée que par la perte de leur gloire : Que ne dira-t-on point,

lorsque l'on sçaura que vous avez reçû de l'argent d'un Seigneur de la Cour, & que vous lui avez permis de nous voir? j'ignore son nom & son rang; mais je l'ai reconnu pour un de ceux qui étoient le plus près du Roi à son départ pour la campagne, & cela me fait aisément juger, qu'il faut qu'il en soit consideré. De pareilles visites nous deshonorent, parce qu'elles ne peuvent avoir que des motifs honteux pour nous, étant d'un état trop bas pour que l'on nous puisse rechercher par des voyes légitimes.

Cette pensée arracha des larmes à la belle Etelgive; mais l'artisan qui n'entendoit pas toutes ces délicatesses, les condamna, & lui dit: Qu'il ne trouvoit pas qu'il fût nécessaire de rester dans une affreuse misere par la seule crainte de donner matiere aux discours; qu'il n'y

avoit que les Grands qui fussent en pouvoir de soulager les petits ; que les gens qui y trouveroient à redire, n'en parleroient que par envie ; qu'il n'étoit pas hors d'exemple qu'on eût vû des personnes de qualité assez charitables pour enrichir des filles malheureuses sans en vouloir à leur honneur ; que ce Seigneur ne lui avoit rien dit qui pût lui donner lieu de penser qu'il eût un pareil dessein, & qu'enfin il étoit résolu de ménager sa protection, & profiter de ses bontez.

Etelgive qui vit que c'étoit un mal sans remede, ne répliqua point ; mais lorsqu'elle fut seule avec Edite, elle lui fit voir tous les sujets de crainte qui la tourmentoient. Edite pensoit comme elle, & ne doutoit point que sa beauté n'eût attiré ce Seigneur pour lui-même,

ou par l'ordre du Roi. Ce Prince, lui dit-elle, vous a regardée avec tant d'attention, que je ne puis m'ôter de l'idée qu'il cherche à vous connoître plus particulierement : car enfin, continua-t-elle en souriant, celui qui nous a rendu visite, m'a paru rempli d'admiration en vous voyant ; mais je ne lui ai rien remarqué d'un homme amoureux, & son affectation à dire qu'il feroit rapport au Roi de ce qu'il voyoit, me fait croire qu'il n'est venu que par son commandement.

Hé ! c'est ce qui m'alarme, répondit Etelgive, quelle est la pensée du Roi? Que prétend-il ? Que de honte pour moi j'entrevois dans sa curiosité! le croirois-tu, ma chere Edite? l'horreur que cette idée me donne, diminue ma tendresse. Etelred ne peut aimer une fille comme moi & l'estimer ; son amour qui combleroit de gloire une personne

d'une naiſſance égale à la ſienne, eſt un outrage pour moi ; je me rends juſtice, je ne porte point mes vûës au-delà de ce que je dois être; mais malgré la baſſeſſe de mon état, mes ſentimens ſont ſi fort au-deſſus de ma condition, que je n'enviſage qu'avec mépris des grandeurs que je ne puis partager légitimement ; Etelred étant Roy, ne peut être mon époux, mais jamais Etelgive ne ſera maîtreſſe.

Ce fut dans de pareils entretiens que cette vertueuſe fille paſſa les huit jours qu'elle fut ſans revoir Cork, & elle commençoit à ſe flatter que ſon avanture n'auroit point d'autre ſuite, lorſque le matin du neuviéme elle vit entrer dans ſa chambre Cork & ſon pere : Ma fille, lui dit l'artiſan, un ordre du Roy nous enleve de notre maiſon ; ce Seigneur en eſt chargé, ce jour eſt marqué pour notre départ, pré-

parez-vous à obéir.

La ſurpriſe d'Etelgive fut ſi grande, qu'elle ne put répondre. Cork s'en apperçut: Madame, lui dit-il, raſſurez-vous, l'ordre du Roy n'a rien qui vous doive alarmer, & ce n'eſt que pour vous faire un ſort heureux, que vous allez changer de demeure; Sa Majeſté ne veut pas qu'il ſoit dit qu'une perſonne auſſi parfaite que vous, ſe puiſſe plaindre de ſa fortune au milieu de ſes Etats; la retraite qu'il vous a deſtinée eſt à vous, il m'a choiſi pour vous y conduire; votre pere vous y ſuivra, ainſi que l'aïmable Edite, & déſormais vous n'aurez point d'autre ſoin que de conſerver des jours que le Roy veut rendre à jamais fortunés.

Seigneur, lui répondit Etelgive qui s'étoit remiſe de ſon trouble, j'avoue qu'il m'eſt difficile de revenir de mon étonnement; nous avons

ſi peu merité ces marques de la bonté du Roy, & nous ſommes de ſi petits objets, qu'il ne faut pas moins que l'air de probité qui accompagne vos paroles pour y pouvoir ajouter foy; cependant je vois bien qu'il faut obéir, & je ſuis prête, Seigneur, à ſuivre mon pere par tout où vous voudrez le mener.

Cork qui l'examinoit avec une attention extrême, vit bien qu'elle pénetroit le motif de toute cette avanture; mais il connut en même tems qu'elle en avoit plus de douleur que de joye; & la vertu étoit ſi bien imprimée ſur ſon viſage, qu'il ne douta point que cette conquête ne coûtât de la peine au Roy; il en eſtima davantage Etelgive, & prit dès-lors la réſolution de l'aider de ſes conſeils, & d'être ſon ami: cependant il marqua l'heure de ſon départ aux approches de la nuit, & leur donna

rendez-vous dans un autre quartier de la ville, afin que cela ne fît aucun éclat dans le leur. Ensuite ayant pris l'artisan en particulier, il lui donna encore une bourse pleine d'or, en lui recommandant de s'en servir pour terminer tout ce qui pourroit l'inquieter, & de ne laisser à la ville aucune affaire où sa présence pût être néceſſaire, l'intention du Roy étant qu'il ne fît jamais aucun métier. Le commandement étoit trop doux pour s'y opposer, & le vieillard promit d'accomplir en tout les volontés du Prince, & dès le moment que Cork l'eût quitté, il mit ordre à ses affaires: comme elles n'étoient pas considerables, elles furent bientôt rangées.

Pour la belle Etelgive, elle étoit dans une situation très-difficile à décrire; tant de pensées différentes s'offroient à son esprit, qu'elle

fut

fut toute cette journée sans se connoître elle-même ; Edite fit en vain tous ses efforts pour rétablir le calme dans son cœur.

Tout ce qu'elle put lui dire ne fit qu'augmenter son trouble & son inquiétude, & le moment du départ arriva sans qu'elle eût donné aucune marque de tranquillité. Son pere qui avoit plus d'impatience qu'elle de se voir dans un autre état, la vint prendre avec Edite, & tous trois s'étant rendus où Coik avoit dit, ils y trouverent un Char dans lequel des personnes affidées à ce favori les firent monter. Il n'y étoit pas, son absence intrigua Etelgive, elle demanda son nom, & s'informa où il étoit ; on lui répondit qu'elle le trouveroit où on alloit la mener : personne n'entra avec eux dans le Char ; deux hommes à cheval furent leur seule suite. Ils partirent, & dans l'espa-

ce du chemin Etelgive témoigna à son pere la crainte où elle étoit qu'on ne la conduisît au Roy, & que l'on ne prétendît lui faire quelque violence. Ce bonhomme la rassura, & lui dit qu'il sçavoit où on la menoit, & qu'il ne la quitteroit point : en effet il étoit instruit de tout le mystere, avec défense d'en rien apprendre à sa fille.

Cette belle personne se rassura un peu sur sa parole ; & comme Edite n'avoit pas les mêmes sujets de crainte, & que cette avanture avoit des circonstances trop interessantes pour n'y pas faire attention, elle dit mille choses plaisantes à Etelgive, en la conjurant de ne la pas oublier dans le rang où elle prévoyoit qu'elle alloit monter. Quoique la raillerie sur ce sujet ne s'accordât pas avec les pensées de cette charmante fille, une secrette résolution qu'elle avoit prise sans

en rien communiquer, la rendit moins sévere, & elle répondit à toutes les attaques d'Edite sur le même ton qu'elle les lui faisoit. Enfin ils arriverent à la nuit close à cette maison, & le premier objet qui frappa la vûe d'Etelgive à la clarté de plusieurs flambeaux, fut Cork qui s'avançoit pour lui donner la main : Seigneur, lui dit-elle en la lui présentant avec grace, si vous voulez que je reçoive sans inquiétude l'honneur que vous me faites, assurez-moi que vous êtes seul ici. Cork comprit à l'instant tout ce que renfermoit ce peu de paroles, & la conduisant à l'appartement qu'on vouloit qu'elle occupât : Madame, lui répondit-il, vous y êtes seule maîtresse, je n'y suis que pour vous y recevoir ; personne n'a suivi mes pas, & celui qui brûle d'y être n'y paroîtra jamais aux heures où il pourroit vous donner de la

crainte. Seigneur, lui dit-elle alors avec fermeté, daignez donc me proteger auprès de lui ; je ſçai le reſpect que je lui dois, qui que ce ſoit ne peut m'en inſtruire ; mais j'ai beſoin qu'on lui apprenne que tout Roy qu'il eſt, il en doit à l'innocence.

Admirable Etelgive, répondit Cork, le Roy vous adore, vous ne le verrez que demain, c'eſt à lui ſeul à vous déclarer ſes intentions ; mais ce que je puis vous dire ſans aller au-delà de ce qu'il m'a preſcrit, c'eſt que vous avez plus de pouvoir ſur lui que lui-même, & que vous n'avez beſoin que de vous pour vous faire reſpecter.

Alors ayant fait approcher ſon pere & Edite; Cette maiſon, leur dit-il, & tout ce qu'elle renferme, appartient à Etelgive ; elle y trouvera pour elle & pour vous tout ce qu'elle peut déſirer ; les femmes qu'el-

le y verra font deftinées pour la fervir, & du refte, elle reglera les chofes comme elle jugera à propos.

A ces mots il prit congé d'eux, & les laiffa en liberté de faire réflexion fur le changement de leur fortune. Il ne fut pas plûtôt parti, qu'Edite pria Etelgive de vouloir vifiter les appartemens, elle y confentit; & plufieurs domeftiques s'étant préfentez, ils prirent des flambeaux, & les conduifirent par toute la maifon; elle n'étoit pas grande, mais extrêmement commode & meublée d'une galanterie & d'une mgnificence extrême.

Etelgive trouva dans fon appartement une toilette fuperbe : une des femmes qui la dévoient fervir, là fit entrer dans une garderobe où elle vit nombre d'habits & d'étoffes d'une richeffe qui auroit flatté la vanité de toute autre qu'elle; mais elle n'envifagea ces biens que com-

me des piéges qu'on tendoit à sa vertu.

Edite, quoique très-sage, ne faisoit pas de semblables attentions, & le plaisir de connoître l'aisance pour la premiere fois de sa vie, lui donna une joye qui se répandoit dans toutes ses actions ; & lorsque sa curiosité fut satisfaite, & qu'Etelgive eût fait retirer ses gens : En verité, lui dit-elle, il faut convenir qu'il est bien doux d'être Roy, pour faire les choses de cette magnificence, pour soulager les malheureux, rendre le pauvre riche ; & relever l'éclat de la sagesse & de la beauté.

Si tous ces dons, répondit Etelgive, n'avoient que de pareils motifs, que nous serions heureuses ! mais, ma chere Edite, l'amour en est le seul principe, & cet objet en efface tout le mérite. Edite qui la vit un peu plus d'humeur de par-

ler, lui demanda pourquoi elle avoit gardé un si profond silence depuis que Cork les avoit quittées à Londres jusques à leur départ; elle lui avoua que la crainte que toutes les précautions que l'on prenoit ne fussent pour la livrer au Roy, lui avoit jetté un trouble dans l'esprit dont elle n'avoit pas été maîtresse, & que le silence qu'elle avoit observé n'avoit été que pour s'affermir dans la résolution qu'elle avoit prise de tout hazarder pour se sauver à la faveur de la nuit, & de s'aller jetter dans une maison religieuse, si elle eût vû le Roy dans les intentions de lui faire quelque outrage.

Il ne s'y prend pas de façon, lui répondit Edite, à nous le faire croire capable de cette indignité; il est aisé de voir qu'il ne cherche à vous gagner que par ses bienfaits, & vous devez considerer qu'il iroit peut-être de la vie de votre pere,

ſi vous diſparoiſſiez ; on l'accuſeroit d'avoir facilité votre fuite, & j'ai oui dire que l'amour changé en fureur, étoit mille fois plus à craindre que la haine.

C'eſt ce qui me retient, dit Etelgive, & ſi je puis parvenir à donner au Roy plus d'eſtime que d'amour, vous pouvez bien croire, que je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour empêcher la fortune de ma famille, quand je la pourrai procurer ſans hazarder ma gloire ; mais auſſi ſoyez perſuadée que je ſçaurai la refuſer & la dédaigner, s'il doit m'en coûter pour l'acquerir une réputation que j'eſtime au-deſſus de tous les Empires du monde.

Elle finiſſoit ces mots, lorſqu'on vint l'avertir que l'on avoit ſervi : ce repas étoit ſi different de ceux auſquels ils étoient accoutumez, qu'une autre qu'Etelgive en eût paru

paru embarrassée; mais elle étoit née avec une ame si fort au-dessus de la grandeur même, qu'il sembloit qu'elle eût été élevée & nourrie dans toute cette opulence.

Tandis qu'à chaque pas qu'elle fait, elle trouve des preuves de l'attention du Roy, ce Monarque auprès duquel Cork étoit de retour, s'entretenoit avec lui de tout ce qui s'étoit passé à l'arrivée d'Etelgive; cet adroit confident l'instruisit exactement des moindres circonstances, & n'oublia rien de ce qui pouvoit le convaincre, que cette fille avoit autant d'esprit que de beauté. Etelred dont l'amour paroissoit augmenter à mesure qu'il voyoit approcher l'instant de le déclarer, passa la nuit dans une impatience qui ne lui permit pas de goûter un moment de repos; s'il eût sçû les pensées d'Etelgive, il auroit été moins agité,

& ce tems destiné au sommeil, qui ne fut employé du Roy qu'à chercher des termes qni pussent exprimer son amour, le fut par Etelgive à prendre un empire assez puissant sur le sien, pour le pouvoir cacher.

Le jour parut, & lorsqu'Etelred eut rempli les devoirs ausquels engage la dignité suprême, il ne songea plus qu'à se livrer à ceux qu'exigeoit son amour; & le moment de la chasse étant venu, il partit avec une joye qui répandoit de nouveaux charmes sur toutes ses actions. Quand il crut avoir donné assez de tems à ce divertissement, pour que sa Cour ne s'apperçût de rien, il s'écarta avec le seul Cork, & se rendit à un endroit de la forêt dans lequel il y avoit une porte du parc de la maison d'Etelgive; ce qui en augmentoit encore la beauté.

Le pere de cette incomparable fille que Cork avoit averti de l'heure de l'arrivée du Roy, se promenoit avec elle & Edite dans l'allée qui aboutissoit à cette porte ; il l'avoit ouverte, & voyant de loin ces deux Cavaliers, il ne douta point que ce ne fût le Roy & son confident ; il ne se trompoit pas, & ce Prince les voyant s'approcher, se hâta de descendre de cheval pour prevenir Etelgive qui s'avançoit à grands pas au devant de lui : Cette belle personne qui vouloit faire triompher sa vertu sans marquer de mépris pour les bontés de son Souverain, s'étoit laissée parer d'une partie de ses presens ; elle avoit un si grand éclat dans ce nouvel ajustement, qu'il étoit difficile de le pouvoir soutenir au premier abord : Etelred en fut éblouie ; & quoique son amour fût extrême, il prit un tel accroissement à cette

vûe qu'il en fut transporté, & la belle Etelgive qui voulut se jetter à ses pieds, le vit plûtôt aux siens qu'elle n'eût le tems de l'en empêcher.

Il ne voulut jamais souffrir qu'elle ni Edite s'humiliassent de la sorte, & le pere d'Etelgive fut le seul dont il reçut les respects qui lui étoient dûs; il le releva avec bonté, & ayant donné la main à Etelgive, & la séparant du reste de la compagnie qui les suivoit de loin par respect: Vous voyez un Prince, belle Etelgive, lui dit-il, de qui le sort dépend entierement de vous; je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous apprenne que je vous adore, tout ce qui vous est de arrivéa dû vous instruire mon amour; mais ces premieres marques de ma passion ne l'expriment encore que foiblement, & je ne trouve même aucun terme qui puisse

vous en découvrir la violence; vous êtes la ſeule qui m'ayez inſpiré des ſentimens ſi vifs, mais auſſi vous êtes la ſeule dont les charmes ſoient dignes d'être adorez.

Sire, répondit Etelgive, voyant qu'il attendoit ſa réponſe, je ſerois indigne du jour qui m'éclaire, ſi je n'étois pas ſenſible aux bontés de Votre Majeſté; tant de bienfaits répandus ſur nous en ſi peu de tems, trouveront toujours en moi la plus vive reconnoiſſance & le plus profond reſpect; mais, Sire, continua-t-elle, en faiſant un effort pour ſe jetter à ſes genoux; ce qu'il ne voulut pas permettre; pardonnez à l'innocente Etelgive, ſi elle oſe préferer ſa gloire à tous les dons de Votre Majeſté; l'amour dont elle veut m'aſſurer y met une tache éternelle; la ſageſſe eſt l'unique bien que j'ai reçu du Ciel; c'eſt en elle que conſiſte ma naiſſance, mon

ambition, & tout l'éclat de ma fortune ; c'eſt elle, Sire, qui m'apprend à m'élever même au deſſus des Rois ; & ſi quelqu'autre Monarque que l'auguſte Etelred de qui j'ai l'honneur d'être ſujette, m'avoit parlé d'amour, un ſouverain mépris ſeroit ſa récompenſe.

Je n'enviſage qu'avec la derniere douleur l'idée que le changement de mon état va donner de moi; bien loin d'en tirer vanité, je n'y vois que des ſujets de honte & d'humiliation ; moins le Ciel m'a fait naître, & plus je vais être en bute aux traits piquans de la médiſance. N'eſperez pas, Sire, que j'y donne une plus ample matiere ; n'attendez d'Etelgive que les ſoumiſſions, les reſpects & l'obéiſſance que tous les ſujets doivent à leur Roy; rien de plus doux ne ſe prépare pour Votre Majeſté dans ſa pourſuite ; telle Etelgive paroît à vos yeux aujour-

d'hui, & telle elle vous paroîtra à l'avenir; & si Votre Majesté a formé d'autres desirs, j'ose la supplier de retirer tous ses dons, & de me laisser mon innocence. Etelred étoit si surpris d'entendre parler de la sorte une fille comme Etelgive, & de la majesté qui accompagnoit ses paroles, qu'il ne fut pas en son pouvoir de l'interrompre; la pudeur qu'il voyoit répandue sur son visage, ne lui donnoit pas lieu de douter de la verité de ses sentimens, & cette austere sagesse à laquelle il ne s'attendoit pas, fit naître dans son cœur une estime aussi grande que son amour: il fut quelque tems à la regarder sans lui répondre; mais enfin rompant le silence, admirable Etelgive, lui dit-il, un amour aussi violent que le mien ne prend pas toûjours la raison pour guide, & j'avoue que dans toutes les perfections qui m'ont charmé en

vous, j'en avois éloigné celle qui pouvoit être contraire à mon bonheur, & qui cependant releve les autres avec tant d'éclat; que bien loin qu'elle me détourne de mes desseins, elle ne fait que m'y fortifier; oüi, c'est cette même sagesse à laquelle vous voulez sacrifier mes bienfaits qui va vous en combler pour jamais, & me montrant aussi jaloux de votre gloire que de la mienne, je n'attaquerai votre cœur que par les soins, les attentions & le respect que vous pourriez attendre d'un de mes sujets; je n'exige de vous que de les recevoir, non pas comme de votre Roy, mais comme d'un homme aussi fortement amoureux de votre vertu que de votre beauté.

Laissez-moi la douceur de me satisfaire en vous rendant heureuse, vous voir, vous aimer, vous le dire sans cesse, & vous donner à cha-

que inſtant des preuves de mon amour ; c'eſt tout le prix que j'en veux attendre.

Ah ! Sire, répondit Etelgive, qui ſe faiſoit une cruelle contrainte, pour ne pas faire voir combien elle étoit touchée de tant d'amour, vous mettriez mon ſort au-deſſus d'une mortelle, ſi vous aviez de pareils ſentimens ; mais enfin, continua-t-elle, ce n'eſt pas à moi à combattre les volontés de mon Roy ; vous êtes le maître, Sire, & j'eſpere que le tems qui vous fera connoître mon ame toute entiere, vous guerira d'une paſſion dont la ſuite doit être ſi peu ſatisfaiſante pour Votre Majeſté. Si je puis vous en inſpirer, lui dit-il, je ſerai trop heureux. A ces mots s'étant trouvez à la porte d'un ſalon qui donnoit dans cettte allée, ils y entrerent avec Cork, Edite & le pere d'Etelgive, qui les avoient tou-

jours ſuivis ; une colation magnifique y étoit préparée. Etelred parut charmé de cette attention, & voulut que cette petite famille ſe mît à table avec Cork & lui.

Ces ſortes de parties ſont le plaiſir des Rois ; c'eſt-là que débarraſſez de la grandeur qui les accompagne ſans ceſſe, ils ſe montrent à découvert, & que libres & ſans contrainte, ils font connoître que pour être revêtus de l'autorité ſuprême, ils n'en ſont pas moins hommes & moins ſenſibles aux douceurs d'une vie aiſée & tranquille. Ce moment eut tant de charmes pour Etelred, qu'il le fit durer autant qu'il lui fut poſſible.

La charmante Etelgive, qui malgré l'attention extrême qu'elle avoit à ne rien dire qui pût découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, faiſoit remarquer dans toutes ſes ac-

tions des graces si particulieres, & un esprit si éclairé, que le Roy ne s'en sépara qu'avec peine; mais enfin craignant qu'on ne le cherchât, & que l'on ne découvrît sa retraite, il prit congé d'elle en la conjurant de lui permettre qu'il vînt souvent l'assurer de son amour. Elle répondit à cette demande avec sa modestie ordinaire; & sans vouloir donner son consentement à ses visites, elle lui fit entendre qu'il lui seroit inutile de s'y opposer, puisqu'il étoit le maître. Ce Prince fit mille amitiés à Edite, la trouvant très-aimable; & s'étant apperçu de l'attachement qu'Etelgive avoit pour elle, il la pria galamment de prendre ses interêts auprès d'elle, & de l'entretenir souvent de lui. Edite reçut cette confiance avec respect, y répondit avec esprit, & l'assura de son zele & de sa soumission. Il fut reconduit de la même

maniere dont il avoit été reçu, & remonta à cheval si rempli d'amour & d'admiration, qu'il ne cessa pas de parler à Cork des charmes d'Etelgive, jusqu'à ce qu'il eût rejoint la chasse.

On commençoit à s'inquieter de son absence, & l'on se préparoit à le chercher lorsqu'il arriva : sa présence remit le calme dans les esprits ; & comme on vit que son dessein n'étoit pas de dire d'où il venoit, les Courtisans contraignirent leur curiosité, & respecterent un mystere où on ne vouloit pas les faire entrer, & le Roy reprit le chemin de Londres dans la ferme résolution de revoir Etelgive dès le lendemain.

Cette belle fille ne fut pas plûtôt seule avec Edite, qu'elle lui redit toute la conversation du Roy, & l'effort extrême qu'elle s'étoit fait pour lui cacher la situation de son

cœur ; qu'il eſt aimable, lui diſoit-elle, & qu'il eſt digne d'être aimé ! pourquoi faut-il qu'il ſoit Roy, ou pourquoi faut-il que je ne ſois rien ?

Quelle eſt cette fatalité de la deſtinée d'unir ſi parfaitement deux cœurs qui ne ſont pas faits l'un pour l'autre ? & quel ſera le fruit de tant de ſoins & de tant d'amour ?

Mais, lui répondit Edite, puiſqu'il n'en demande point d'autre que de vous aimer, & de vous le dire, pourquoi ne vous en pas faire un égal plaiſir ? Pourrez-vous toûjours vivre dans cette contrainte ? & croyez-vous que l'aveu de votre tendreſſe le rendît plus témeraire ?

Sans doute, s'écria-t-elle: s'il venoit à ſçavoir qu'il eſt aimé, il ſe flatteroit bientôt de triompher de ma foibleſſe ; & ſe croiroit en devoir d'y parvenir. Non, Edite, jamais cet aveu ne ſortira de ma bou-

che, & m'en dût-il coûter la vie, je ſçaurai me conduire ſi bien, qu'il ne pourra pénetrer dans le fond de mon ame : & qu'eſperez-vous de cette rigueur, lui dit Edite ? le forcer, répondit Etelgive, à rentrer en lui-même, à ſe détacher de moi, & à porter ailleurs des vœux que je ne puis ni ne dois recevoir.

Edite qui commençoit à trouver ſa ſituation agréable, ne goûtoit pas tout-à-fait ce raiſonnement; mais connoiſſant la ſéverité d'Etelgive, elle n'oſa le combattre, & ſe contenta de lui témoigner la compaſſion que lui donnoit la vie gênante qu'elle alloit mener. Pour le Roy, toute ſon inquietude étoit de pouvoir dérober aux yeux de ſa Cour, & ſur-tout à Egrads, l'amour dont il étoit embraſé ; cette paſſion qui prenoit un puiſſant empire ſur lui, lui rendit la préſence de ce Prince moins agréable, ſes

ſages conſeils commencerent à être plus craints que ſuivis ; & quoiqu'Etelred le conſiderât toujours, il appréhendoit ſa ſéverité ſur ſon attachement pour Etelgive, s'il venoit à en avoir la connoiſſance.

Cette crainte le fit agir avec circonſpection ; & quoique les parties de chaſſe fuſſent fréquentes, & qu'il vît cette belle fille preſque tous les jours, il prit de ſi grandes précautions, que l'on fut longtemps ſans s'appercevoir de cette intrigue ; cependant il ne goûtoit qu'un plaiſir imparfait, & quoi qu'il eût dit à Etelgive, l'eſpoir de s'en faire aimer l'avoit flatté de celui de ſa poſſeſſion, & il s'imaginoit que quelque vertu dont on pût être armé, on ne réſiſtoit pas facilement à un amant qui ſçait plaire ; mais bien loin de pouvoir parvenir à cet heureux moment, il vit avec une douleur extrême qu'il

n'avoit ſeulement pas fait le moindre progrès ſur ſon cœur.

Toûjours ſage, réſervée, modeſte & reſpectueuſe, Etelgive ne paroiſſoit que reconnoiſſante; les ſoins aſſidus, les ſuperbes préſens, les diſcours paſſionnés, les pleurs, le déſeſpoir même, tout fut mis en uſage par l'amoureux Etelred, ſans qu'il s'en pût croire un moment plus heureux. Cette réſiſtance n'eut pas l'effet qu'Etelgive s'en étoit promis; bien loin d'éteindre ſon amour, elle en ranima l'ardeur. D'abord un peu de jalouſie s'empara de ſon cœur; il crut qu'une telle indifference ne pouvoit partir que de quelque attachement ſecret pour un autre; il voulut s'en expliquer, & s'imagina même, que c'étoit un moyen ſûr pour ſçavoir les véritables ſentimens d'Etelgive.

Dans cette penſée, un jour qu'il avoit employé tout ce que l'amour peut

peut inſpirer de plus tendre pour la toucher, & qu'il vit qu'elle ne l'écoutoit qu'avec peine : C'en eſt trop, lui dit-il, & je vois à préſent tout l'excès de mon malheur ; Etelgive, continua t-il, en la regardant avec des yeux où la colere s'uniſſoit avec la tendreſſe, vous aimez, mais ce n'eſt pas Etelred : cette accuſation imprévûe ſurprit tellement Etelgive, qu'elle fut prête à ſe déclarer ; elle pâlit, elle rougit, quelques larmes coulerent de ſes beaux yeux, & les levant au Ciel avec une action toute modeſte : Grand Dieu ! s'écria-t-elle, n'étoit-ce pas aſſez que de mettre ma vertu à cette cruelle épreuve, ſans me faire ſoupçonner d'une ſemblable indignité ? Elle ſe teut, & le tendre Etelred qui avoit remarqué tous les mouvemens de ſon viſage, fut ſi touché de l'état où il l'avoit miſe, qu'il ſe jetta à ſes pieds pour

lui en demander pardon.

Ma chere Etelgive, lui dit-il, n'imputez un ſoupçon qui vous offenſe, qu'à la violence de mon amour ; il n'outrage cependant point cette ſageſſe qui me déſeſpere ; ne pouvez-vous pas avoir aimé avant que de me connoître ? ne puis-je pas vous avoir arrachée à un rival plus heureux que moi ? car enfin, continua-t-il, à quoi puis-je attribuer votre cruelle indifference, & ſuis-je ſi fort à mépriſer, ſi ce n'eſt un attachement plus puiſſant que vous-même, qui m'empêche de me faire aimer ?

Sire, lui répondit Etelgive, qui s'étoit remiſe pendant qu'il parloit, & le forçant de ſe relever, vous ne m'avez arrachée qu'à moi-même ; mon cœur n'a jamais reſſenti pour perſonne les feux dont vous m'accuſez, & je n'ai point vû d'homme aſſez téméraire pour

m'entretenir des ſiens. Le Ciel qui me réſervoit ſans doute le funeſte avantage d'allumer les vôtres, m'a fait l'ame aſſez haute pour mépriſer une conquête moins illuſtre : la ſageſſe dont je ſuis les loix, eſt l'unique obſtacle qui s'oppoſe à ce que vous appellez votre bonheur ; je ne puis la ſuivre & vous aimer : mon état rend votre amour & ma vertu incompatibles ; mais enfin, Sire, continua-t-elle, en embraſſant ſes genoux malgré lui, terminés ma peine & la vôtre ; je ne vous demande point de retirer vos bienfaits, j'en ai beſoin, je vous conjure ſeulement de ne m'en favoriſer que pour faciliter ma retraite dans un Couvent ; achevez par cette derniere marque de vos bontez, de perſuader à la malheureuſe Etelvige, que vous l'aimiez avec ſincérité.

Moi, s'écria le Roy tout éper-

du, que je me sépare de vous! que je vive sans vous! Ah! cruelle Etelgive, songez-vous bien à ce que vous me demandez? & se peut-il que ma vie vous soit si fort indifferente, pour que vous en avanciez la fin avec cette tranquillité? Sire, lui dit-elle, les yeux baignez de pleurs, je donnerois la mienne avec joye pour assurer la vôtre; mais je ne lui sacrifierai jamais ma gloire.

Hé bien, répondit le Roy, qu'ai-je éxigé de vous, qui y soit contraire? ai-je agi en Tiran? la violence de mon amour en a-t-elle mis dans mes actions? par quels emportemens ou par quelle injustice ai-je mérité que vous souhaitiez m'abandonner, me fuir, & m'obliger à vous perdre pour jamais? Il voulut continuer, mais il vit changer Etelgive d'une maniere à lui faire craindre quelque accident; il courut à elle en appellant Edite,

qui entretenoit Cork à l'autre bout de la Chambre.

Ils s'approcherent, & trouverent Etelgive ſans connoiſſance ; le déſeſpoir du Roy éclata, par des tranſports que ſon amour ſeul pouvoit faire excuſer ; cependant on s'employa ſi bien à la faire revenir, qu'elle reprit ſes ſens, mais ce ne fut qu'avec un violent friſſon, qu'une fiévre ardente ſuivit de près : on la mit au lit, l'amoureux Roy d'Angleterre ne vouloit point la quitter ; il s'accuſoit de ce mal inopiné par l'injuſte ſoupçon qu'il avoit fait paroître ; il étoit à genoux à ſa ruelle, qui expioit ſa faute par les paroles les plus paſſionnées. La trop tendre Etelvige, qui n'étoit en cet état que par le combat qu'elle s'étoit fait, pour ne pas découvrir le ſecret de ſon cœur, en ſentoit redoubler ſon mal.

Mais ne pouvant plus ſe con-

traindre jusqu'au point de cacher à ce Prince combien elle étoit sensible à ce qu'il faisoit pour elle, & voulant l'obliger à partir : Sire, lui dit-elle, je suis pénetrée de vos bontez ; que votre Majesté ne s'allarme point, je lui promets d'avoir soin d'une vie qui lui sera toujours soumise. Etelred qui comprit que sa présence pouvoit la gêner, & pressé par Cork de retourner à Londres, se rendit à leurs raisons, & la quitta dans une inquiétude qu'il ne put si bien déguiser, qu'il n'en parût quelques marques aux yeux des Courtisans ; le Prince Egrads même s'en apperçut, & voulut en pénetrer le sujet ; il mit toute son attention à observer les démarches de ce Monarque.

La maladie d'Etelgive l'éclaircit bientôt de ce qu'il vouloit sçavoir ; Cork y alloit le matin, le Roy, & lui s'y rendoient l'après-

midy, & pendant trois jours qu'elle fut aſſez mal, pour faire craindre pour ſa vie, les allées & les venues du Roy & de ſon favori, firent enfin découvrir leur cauſe.

Toute la Cour le ſçut preſque en même temps; mais comme perſonne ne s'imaginoit que cette paſſion fût au-delà des bornes qu'ont toujours celles des Rois pour leurs inférieures, chacun en témoigna de la joye, & le bruit de la beauté & de la ſageſſe d'Etelgive s'étant répandu, il n'y eut ni Dames ni Seigneurs qui ne vouluſſent faire leur cour à Etelred, en donnant des louanges à ſa Maîtreſſe.

Mais tandis qu'elle faiſoit l'objet de l'entretien de la Cour, & que le Roy la voyoit avec moins de contrainte, il ſe paſſoit d'étranges choſes dans l'eſprit de l'un & de l'autre.

Cette belle fille avoit été ſi dan-

gereusement malade, qu'Etelred qui croyoit veritablement avoir donné lieu à son mal, par la contrainte qu'il s'imaginoit qu'elle s'étoit faite, pour conserver le respect qui lui étoit dû, lui fit voir un amour si parfait & si désintereßé dans le cours de sa maladie, que le troisiéme jour étant considérablement empirée, elle se résolut de lui déclarer ses sentimens avant que de mourir, comme une récompense qu'elle ne pouvoit refuser aux genereux témoignages qu'elle avoit reçûs de sa passion.

Jusques-là elle avoit gardé un empire si absolu sur sa tendresse, que le Roy désesperant de la vaincre jamais, de la façon dont il s'en étoit flatté dans les commencemens, forma le dessein de se rendre heureux à quelque prix que ce fût : mais Etelgive se trouva si mal lorsqu'il arriva auprès d'elle, qu'elle

ne

ne put effectuer ſon projet, ni le Roy l'entretenir du ſien ; & ce jour qu'ils avoient deſtiné l'un & l'autre ſans le ſçavoir à faire leur commun bonheur, ne fut employé qu'en larmes, en regrets & en déſeſpoir, & ce ne fut que très-avant dans la nuit, qu'un heureux changement remit le calme dans cette maiſon ; depuis ce moment Etelgive revint à vûe d'œil, & avec ſes forces reprit la réſolution de conſerver ſon ſecret, & la joye d'Etelred ne fit qu'affermir la ſienne, mais il ne la voulut communiquer à perſonne, & attendit ſon parfait rétabliſſement pour la faire éclater.

Cependant il permit à pluſieurs Seigneurs de l'aller voir, & tous en revinrent ſi charmés, que les Dames furent les premieres à le prier de la faire venir à la Cour. Il n'eut pas de peine à y conſentir,

puiſque cela le mettoit en état de la voir à toutes les heures du jour, & qu'il n'en trouvoit point d'heureuſes, que celles qu'il paſſoit auprès d'elle ; mais il eut un terrible combat à rendre, pour lui faire approuver cette démarche ; elle lui en étala toutes les conſéquences, l'interêt de ſa gloire, les diſcours auſquels elle alloit être expoſée, & n'épargna rien pour ſe diſpenſer de cet éclat.

Ne croyez pas, lui dit le Roy, que je veuille vous attirer à la Cour, pour vous engager par les exemples & les plaiſirs à m'être plus favorable ; ce que l'ardeur de mon amour n'a pû obtenir dans un lieu champêtre & ſolitaire, je dois encore moins m'en flatter au milieu du tumulte & du bruit ; vous y vivrez auſſi retirée que vous le jugerez à propos : Edite & les femmes qui ſont avec vous, vous ſui-

vront : refuserez-vous toûjours toutes sortes de satisfactions à mon amour ? J'ai même de fortes raisons pour que vous y paroissiez, & que vos charmes y soient admirez, vous le sçaurez bientôt, & je suis assuré que vous approuverez ma conduite.

Ce Prince s'exprimoit avec tant de grace, il demandoit ce qu'il pouvoit ordonner, avec un respect si tendre, qu'Etelgive qui se faisoit déja assez de violence d'ailleurs, ne crut pas devoir s'opposer davantage à ses volontés, & l'ayant assuré de son obéissance, il la quitta charmé de sa complaisance. Il lui fit préparer à Londres un Palais magnifique, & lorsqu'il fut en état, Cork fut encore chargé de l'y conduire; il s'acquitta de cet emploi aussi dignement que la premiere fois; & la belle Etelgive, son pere, & Edite revinrent à Londres dans

une ſituation bien differente de celle où ils étoient lorſqu'ils l'avoient abandonnée. Cette charmante fille parut à la Cour peu de jours après ſon arrivée ; ſa beauté, ſa douceur, ſa modeſtie y furent admirées ; & lorſque l'on eût découvert les qualités de ſon ame, ſa bonté & ſa génerosité lui attirerent les cœurs de tout le monde ; & ſans s'écarter jamais des regles de l'exacte bienſéance, elle eut l'art de ſe faire autant d'amis que d'admirateurs : l'envie & la jalouſie la reſpecterent ; tant il eſt vrai que la ſolide vertu ſçait triompher dans les tems & les lieux les plus dangereux.

Etelred étoit tranſporté de joye, en voyant l'objet de ſon amour faire tout l'ornement de la Cour. Cette paſſion devint enfin ſi violente, & la ſageſſe d'Etelgive lui parut ſi inébranlable, qu'il ne vou-

lût plus retarder le projet qu'il avoit formé dans sa maladie. Comme il avoit eu tout le temps d'y réflechir, il avoit eu celui de s'y affermir ; ainsi, sentant que rien ne pouvoit être capable de le détourner de son entreprise, il se rendit un jour dans le Palais d'Etelgive, & l'ayant priée d'entrer dans son cabinet avec Edite, où il vouloit l'entretenir d'une affaire importante, elle quitta assez promptement un grand nombre de Dames à qui le Roi avoit fait accueil, & suivit ce Prince, inquiette de ce qu'il avoit à lui dire. Lorsqu'ils furent entrez dans le cabinet, Etelred l'ayant fait asseoir, & s'étant placé vis-à-vis d'elle, après avoir quelque temps contemplé cette surprenante beauté qui éblouissoit, dès qu'on étoit un moment sans la voir.

Etelgivè, lui dit-il, votre vertu l'emporte enfin sur tout ce que je

m'étois promis de plus doux dans ma paſſion ; je vois même que vous n'en recevez les marques qu'avec peine, & que le ſeul reſpect conduit toutes vos actions : mais, ſage Etelgive, je vous aurois ſouhaité plus tendre & moins reſpectueuſe : cependant puiſque cela ne ſe peut, & que c'eſt trop longtemps attaquer votre vertu, je veux du moins vous en donner une récompenſe qui vous prouvera mon eſtime, & la confiance que vous deviez avoir en moi : Je vous donne un époux, belle Etelgive, continua-t-il, d'une naiſſance illuſtre, d'un rang élevé, & qui n'eſt pas indigne d'être aimé ; par-là j'aſſure votre fortune, je rends hommage à votre ſageſſe, & je me procure une tranquillité dont je ne puis jouir ſans cet hymen. Ces paroles dont Etelgive ne comprenoit pas le ſens, la frapperent avec tant

de violence, que n'étant pas maîtresse de son premier mouvement: Quoi, Sire, s'écria-t-elle! vous ne m'aimez donc plus?

Elle n'eut pas plûtôt prononcé ces mots, que son visage se couvrit d'une rougeur qui fit connoître au Roi qu'elle se repentoit d'en avoir tant dit; & ce Monarque qui vit bien que son esprit ne s'étoit pas porté où il vouloit en venir, & à qui ce discours avoit donné la plus douce esperance, sentit une joye mêlée d'étonnement qui lui fit croire un instant qu'il avoit mal entendu: Belle Etelgive, lui répondit-il, avec autant de crainte que d'amour, seroit-il vrai que la perte du cœur d'Etelred vous pût être sensible?

Sire, lui dit cette belle fille, j'ai trop parlé; mais enfin, continua-t-elle, c'est trop long-temps contraindre des sentimens qui ne peu-

vent plus me faire rougir, puiſque vous avez vaincu les vôtres; une pareille victoire m'aſſure de votre vertu, & la mienne ne court plus de riſque en vous avouant que l'audacieuſe Etelgive a levé les yeux ſur ſon Roi, avant même qu'il eût daigné jetter les ſiens ſur elle: Oui, Sire, continua-t-elle, j'ai aimé & j'aime encore Votre Majeſté avec la plus pure ardeur dont une fille qui chérit la ſageſſe, peut être capable; je dois cet aveu à tout ce que vous avez fait pour moi, ainſi qu'à ce que vous voulez faire; mon cœur a reçû vos ſoins avec autant de tendreſſe que de reſpect; la vertu dont je ne m'écarterai jamais, me l'avoit fait renfermer dans mon ame; & c'eſt cette contrainte que je m'étois impoſée qui m'a penſé coûter la vie: voir ſans ceſſe à ſes pieds le plus aimable & le plus grand Prince

du monde ; l'aimer, le plaindre, partager ſon amour, & ne pouvoir le lui dire, eſt un tourment, Sire, qui a bien ſçû me punir de ma témerité ; vous ne le ſçauriez pas même encore ſans le deſſein que vous venez de me découvrir ; le refus d'un époux, tel que vous venez de me dépeindre, auroit donné à Votre Majeſté des idées de moi plus déſavantageuſes que l'aveu d'une paſſion à laquelle j'ai mis des bornes ſi étroites.

Ne ſoyez donc pas ſurpris, Sire, ſi je ne puis accepter un établiſſement de cette nature ; vous pouvez aiſément juger qu'une perſonne dont le cœur eſt rempli de l'auguſte Etelred, ne peut ſe donner à un autre ; & cette même ſageſſe qui m'a défendue contre les attaques de votre amour & la violence du mien, me défend de prendre un époux dont je ne pourrois

rendre la destinée que très-malheureuse.

Changez, Sire, ces marques de bonté en celles que j'ai déja demandées à Votre Majesté, souffrez que je me retire, & que le temps, l'absence & ma vertu triomphent entierement des sentimens de mon cœur; je vous en ai fait l'aveu comme une récompense que je dois à la vôtre, donnez à present à la mienne celle que vous lui devez, & que vous ne pouvez lui refuser sans injustice. Oui, s'écria le Roi en se jettant à ses pieds, oui, je vous la donnerai, cette récompense que vous méritez si bien: mais, adorable Etelgive, ce n'est point une sombre retraite qui en sera l'objet, c'est un Trône, c'est un Roi, c'est Etelred enfin qui peuvent seul récompenser dignement l'aveu que je viens d'entendre: détrompez-vous, chere Etelgive, conti-

nua-t-il en lui prenant les mains, & les baiſant avec ardeur, je vous adore toujours, je n'ai point d'autre époux à vous offrir que moi ; ma réſolution en eſt priſe dès long-temps, je ne vous ai fait venir à la Cour que pour l'accoutumer à vous rendre les honneurs auſquels je vous ai deſtinée ; je venois vous en informer, & par ce ſacrifice vous forcer à m'aimer, lorſqu'une erreur favorable vous a fait rompre un ſilence obſtiné.

Etelgive, ma chere Etelgive, que je ſuis heureux, vous m'aimez, & je vais vous mettre en état de me le dire ſans ceſſe, ſans contrainte, ſans honte, & ſans que rien puiſſe jamais troubler des momens ſi doux: Edite, dit-il, en ſe tournant vers elle, voilà ma Reine, voilà la vôtre, partagez avec moi le plaiſir de lui rendre vos premiers hommages.

Il tint tous ces discours, & fit toutes ces actions avec tant de vehemence, & ses transports marquoient si bien l'étendue de sa joye & de son amour, qu'Etelgive ne put trouver de long-temps celui de lui répondre ; enfin prenant le parti de l'interrompre : C'en est trop, Sire, lui dit-elle, & s'il étoit possible d'aimer plus vivement que je fais, j'y livrerois mon ame toute entiere pour payer un si parfait amour ; mais tandis que vous vous empressez à me combler de gloire, souffrez que je prenne soin de la vôtre, elle ne m'est pas moins chere que la mienne.

Je vous aime, Sire, je vous l'ai dit, & je vous le dirai jusqu'au dernier moment de ma vie ; je n'ai plus rien à craindre d'un Prince assez genereux pour ne vouloir triompher de moi qu'en me donnant sa foi ; j'atteste le Ciel, con-

tinua-t-elle, que j'en ferois mon bonheur le plus doux, s'il m'avoit fait naître plus digne de vous, ou s'il vous avoit donné un rang moins élevé ; jamais mes yeux ne se sont élevés jusqu'au Trône, ils n'ont vû qu'Etelred, je n'ai pensé qu'à lui, je n'ai rien aimé que lui. Ah! Sire, si sans faire de tort aux rares qualités qui vous rendent si digne de regner, j'avois pû vous séparer de la dignité suprême, que le sort d'E...lgive eût été fortuné!

Mais, Sire, vous êtes Roy, vous êtes né pour l'être, & des titres si glorieux exigent de Votre Majesté une perpetuelle attention sur ses moindres actions ; vous vous devez une alliance aussi grande que vous même, c'est à des Princesses d'occuper l'auguste place que vous m'offrez ; votre amour & votre pouvoir vous ferment les yeux sur un choix dont la bassesse vous se-

roit inceſſamment reprochée ; pour moi à qui l'impuiſſance & la naiſſance obſcure donnent un eſprit moins prévenu, malgré l'excès de ma tendreſſe, je n'entrevois qu'avec effroi les malheurs où cet hymen peut vous plonger.

J'ignore ceux qui peuvent arriver ſelon la politique de l'Etat; élevée dans la ſimplicité & dans l'innocence, mes vûes ne s'étendent pas ſi loin ; mais je vois tous ceux que le bon ſens & la raiſon offrent à mes regards: cette Cour qui s'empreſſe aujourd'hui à louer en moi l'objet de votre amour qui m'honore, me flatte & me cherit, ne ſe livre à ces ſentimens que parce qu'elle ne me regarde que comme une maîtreſſe dont la faveur peut ceſſer auſſi promptement qu'elle a commencé.

Un titre plus relevé attireroit leur haine & leur mépris, & tel

qui loue à present votre choix, sera le premier à le blâmer; vos sujets sçavent qu'ils sont nés pour obéir; mais ils sçavent aussi qu'il faut des Princes pour leur commander; que ne diroient-ils pas, si vous leur donniez pour Reine la fille d'un simple artisan, pauvre, dénuée de tout, & qui ne tire d'elle-même que l'avantage d'un peu de sagesse dont l'éclat est un foible ornement pour les Courtisans.

Pardonnez, Sire, si j'ose retracer à vos yeux le peu que je suis; il vous est moins honteux de vous l'entendre dire de ma bouche, qu'il ne m'est humiliant d'être forcée à vous le representer; mais je ne dois rien épargner pour empêcher que mon Roy que j'aime au-dessus de la clarté du jour, & pour lequel je donnerois ma vie, fasse une faute qui terniroit la sienne à jamais. Tandis qu'Etelgive parloit, le Roy

la regardoit avec une admiration qui tenoit de l'extaſe ; il avoit les bras croiſés ſur ſon eſtomach, & les yeux tellement attachés à la contempler, qu'ils ſembloient en avoir perdu tout autre mouvement.

Lorſqu'elle eut fini ſon diſcours: Madame, lui dit-il, ſans ſortir de cette poſture, votre ame m'a toûjours paru ſi belle & ſi deſintereſſée, que je n'ai point douté des objections que vous me feriez ; je m'y ſuis preparé, & vous devez être bien aſſurée qu'un Prince qui ne ſe croyoit ſimplement qu'eſtimé de vous, & qui cependant venoit vous offrir l'Empire, ne changera pas de deſſein en apprenant qu'il eſt aimé autant qu'il l'a deſiré ; moins vous croyez être digne du Trône, & plus vous vous en approchez.

Mon amour demande votre poſſeſſion, votre ſageſſe me la défend, l'un & l'autre vous donnent ma

Couronne

Couronne & ma foy; ne vous opposez plus à une résolution que rien ne peut ébranler, & songez que la mort seule peut me séparer d'Etelgive.

L'air grave & tranquille dont Etelred prononça ces paroles, lui fit bien connoître que la verité les lui dictoit; cependant cette belle fille qui ne vouloit avoir rien à se reprocher, fit encore ses efforts pour le dissuader de son dessein, & poussa même la chose au point de lui promettre qu'elle ne lui parleroit plus de se retirer de la Cour, & que quelque pensée que l'on pût avoir de sa conduite, elle ne l'abandonneroit jamais, & lui donneroit toutes les marques qu'il pourroit souhaiter de sa tendresse, lorsqu'elles n'attaqueroient pas directement sa gloire, & elle employa toute son éloquence à lui faire sentir les charmes d'une passion qui n'avoit que

la vertu pour objet; mais comme la pudeur qui regnoit sur toute sa personne, démentoit ses discours, & que le Roy voyoit bien qu'elle ne parloit ainsi que pour l'obliger à se retracter, il fut ferme dans sa résolution, & la pria si sérieusement d'y consentir, qu'elle fut contrainte de ne lui plus laisser voir qu'amour, joye & reconnoissance; sentimens que son cœur ressentoit trop vivement pour qu'elle ne les exprimât pas avec la force & les agrémens qui suivent toujours la verité.

Etelred enchanté de son bonheur, lui fit repeter cent fois le commencement & les progrez de la tendresse qu'elle avoit prise pour lui; & lorsque par l'effet de sa modestie, il s'appercevoit qu'elle lui déroboit quelque trait qui pouvoit le trop flatter; il se le faisoit dire par Edite: enfin plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été, il la

quitta pour aller travailler à leur commune ſatisfaction. La charmante Etelgive ne fut pas plûtôt ſeule avec ſa chere Edite, que réfléchiſſant ſur tout ce qui lui étoit arrivé, & de quelle façon la Providence ſembloit avoir conduit cette ſurprenante avanture, elle s'humilia devant le Roi des Rois & le Maître des Maîtres, en ſe remettant entierement à lui de ſa deſtinée : comme véritablement elle n'avoit jamais eu aucunes penſées d'ambition, & que le Trône avoit toujours été auſſi éloigné de ſon eſprit, qu'il l'étoit de ſa naiſſance, elle n'y porta point encore ſes regards, & le ſeul plaiſir d'être femme d'Etelred, de s'y voir attachée par des liens ſacrez & legitimes, fit toute ſon attention ; cet hymen qui ſatisfaiſoit à la fois ſon amour & ſa vertu, lui parut le comble de la félicité ; cependant auſſi prudente

que ſage, elle ne voulut pas faire éclater ſa gloire, que le Roy lui-même ne l'eût déclarée, & renfermant ſa joye dans le fond de ſon ame, elle défendit à Edite de rien dire du deſſein de ce Prince à qui que ce fût, pas même à ſon pere, afin que s'il arrivoit quelque changement, le Roy toujours maître de ſon projet, eût moins de peine à le voir manquer.

Tandis qu'elle prenoit des précautions ſi ſenſées, ce Monarque n'étoit pas ſans embarras ; il étoit rentré dans ſon Palais avec un air de contentement qui n'échappa pas aux yeux des Courtiſans. Cork qui avoit pour lui le plus ſincere attachement, fut le premier à s'en appercevoir ; & comme ſa viſite chez Etelgive avoit été longue & ſecrette, il interpreta la ſatisfaction du Roy d'une maniere qui ne fut pas d'abord avantageuſe à cette

belle fille ; mais il ne resta que bien peu dans cette erreur: Etelred étant passé dans son cabinet, le fit appeller, & le regardant avec des yeux brillans de joye; Cork, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes.

Sire, lui répondit ce favori, je n'ai jamais douté que la perséverance & le rare mérite de votre Majesté ne fussent à la fin recompensez ; mais j'avoue que la vertu d'Etelgive me faisoit craindre une plus longue résistance, & je suis charmé.

Arrêtez, Cork, lui dit le Roy qui vit bien ce qu'il pensoit, ne faites aucun jugement téméraire ; Etelgive est toujours une des plus vertueuses filles de la terre, je n'ai point triomphé d'elle, c'est elle qui triomphe de moi ; en un mot, ajouta-t-il, j'en suis aimé, & je l'épouse.

Toute l'adroite politique de courtisan ne put garantir Cork des effets de la surprise ; son étonnement l'emporta dans ce moment sur la dissimulation : il recula quelques pas, & resta immobile en regardant le Roi attentivement, comme voulant chercher dans ses yeux la vérité de ses paroles ; mais ce Monarque ne voulant pas qu'il en doutât, ni attendre qu'il lui répondît, lui rapporta mot-à-mot ce qui venoit de se passer entre Etelgive & lui, & finit en lui ordonnant d'aller lui en marquer sa joye.

Cork qui s'étoit remis pendant ce discours, ne put s'empêcher d'admirer la sagesse & la moderation de cette fille ; mais l'interêt du Roy à qui toute autre considération devoit ceder, lui faisant envisager ce mariage comme une tache à sa gloire, voulut prendre la libérté de lui représenter le tort

qu'il s'alloit faire ; mais le Roy l'interrompant, Cork, lui dit-il, avec un air de fierté qui le fit trembler ; ne ſoyez ſenſible qu'à l'honneur que je vous fais d'être le premier d'entre mes ſujets à qui j'aye découvert mon deſſein, & ne me prouvez votre zelé qu'en m'obéiſſant : Ce favori qui n'avoit pas encore entendu parler Etelred d'un pareil ton, vit bien que le meilleur parti étoit de ſe taire, il ne répliqua plus, & s'en fut chez Etelgive dont la haute ſageſſe, la modeſtie & le déſintereſſement le mirent du parti du Roy, & lui firent trouver, que ſi ſon choix pouvoit n'être pas approuvé, du moins il étoit digne de l'être.

Cependant Etelrede voulant prendre ſes meſures auprès des Princes de ſon ſang & des Grands du Royaume, envoya dire au Prince Egrads de ſe rendre près de lui ; il

ne douta point que sa résolution ne lui déplût, & qu'il ne la combattit avec force; mais comme il étoit Chef du Conseil, & qu'il ne pouvoit rien faire sans le lui communiquer, il se prépara à soutenir ses reproches en Roy qui connoissoit l'étendue de son autorité: il vint, & l'amoureux Monarque après lui avoit fait les plus tendres amitiez, mon cher Egrads, lui dit-il, comme ma conduite vous a peut-être surpris depuis quelque temps, je veux la justifier, & par une ample confession de mes plus secrettes pensées, vous marquer mon estime & ma confiance; je me flatte que vous y répondrez, & que vous regardant comme le meilleur de mes amis, vous m'en donnerez toutes les preuves que je désire.

Un préambule si flatteur ne portant point l'esprit d'Egrads à ce qu'il alloit entendre, ne trouva

dans

dans son cœur que cette sensibilité qu'il est si naurel d'avoir pour ceux qu'on a élevez, & sur-tout lorsqu'ils sont aussi aimables que l'étoit ce Monarque; il y répondit avec tendresse, & lui dit, qu'étant le maître, ce qu'il faisoit n'avoit besoin d'aucune justification, & que s'il vouloit lui rendre compte de ses actions, il l'écouteroit bien plus par obéïssance que par aucun droit qu'il crût avoir de lui en demander raison.

Cette réponse ayant donné au Roy quelque esperance, il lui fit une histoire exacte de ses amours avec Etelgive, depuis leur commencement jusques à ce moment; & après lui avoir exageré la beauté de son caractere, la grandeur de son ame, sa vertu & la noblesse de ses sentimens, il finit en lui déclarant la résolution qu'il avoit prise de l'épouser, & que comme il étoit l'a-

me du Conseil, il avoit compté sur lui pour faire approuver son choix.

Egrads qui jusques-là l'avoit écouté patiemment, perdit alors toute retenue, & s'écria d'une voix qui marquoit l'agitation de son ame: Sur moi! Sire, lui dit-il, sur moi! pour faire approuver une semblable alliance? Quoy donc, continua-t-il avec impetuosité, le descendant de tant de Rois, l'auguste Etelred veut asseoir sur son Trône la fille d'un vil artisan? Songez-vous, Sire, à la bassesse d'un tel choix? Que diront vos peuples? Que dira cette Noblesse qui vous environne, lorsque les uns & les autres vous verront ravaler à ce point la Majesté Royale? Quels malheurs allez-vous attirer sur votre tête?

Avez-vous perdu la mémoire des exemples que vous fournit l'histoire des Princes, qui comme vous

ont voulu ſe livrer à leurs paſſions? Combien en verrez-vous, qui victimes de leurs folles amours, ont perdu leur réputation, l'Empire & la vie? Vous avez à craindre encore plus qu'eux la jalouſie de vos voiſins, qui ne voyent qu'avec peine cet Etat floriſſant. L'ambition des Princes de votre ſang, qui seront charmez que vous faſſiez une pareille faute, pour exciter le murmure des peuples, occaſionner des ſéditions, où votre Monarchie n'eſt malheureuſement que trop ſujette, va accabler à la fois l'Empire & Votre Majeſté.

Ah! Sire, ouvrez les yeux, ſéparez un moment l'homme d'avec le Roy; comme Roy, regardez quelle Reine vous voulez nous donner, quelle famille vous voulez confondre avec la vôtre? Vous en rougiriez, ſi vous y faiſiez un inſtant d'attention; rentrez en vous-

même, songez que c'est une Princesse à qui votre Couronne & votre foy sont dûes. Eloignez Etelgive, envoyez au Roy de Dannemark de qui vous avez tout à craindre, demandez-lui sa fille, & lui donnez la place que vous destinez à celle du plus petit de vos sujets.

Egrads se tut, & le Roy qui lui avoit laissé jetter tout son feu, le regardant sans s'émouvoir: Vous ne me dites rien, lui répondit-il froidement, qu'Etelgive ne m'ait dit elle-même: & vous pouvez juger que vous ne parviendrez pas à ce qu'elle n'a pû faire; j'ai pardonné à son désinteressement le mépris qu'elle m'a fait voir pour elle, je pardonne à votre zele celui que vous en venez de faire; comme homme, je veux me satisfaire, & comme Roy, je veux être obéi. Je ne prétends point pour des malheurs imaginaires, me priver

d'un bonheur réel; ſi mes voiſins ou mes ſujets cherchent à troubler la paix de l'Etat, j'ai aſſez de courage pour triompher des uns, & aſſez de puiſſance pour faire trembler les autres; je ne vous ai point déclaré mon deſſein pour demander votre avis, mais pour le faire approuver, & quoique j'euſſe été bien aiſe de vous y voir ſouſcrire, je ne m'inquiette point de vous y trouver contraire.

Et peut-être que ſans votre ſecours je ſçaurai faire entendre à mes ſujets la ſoumiſſion qu'ils doivent à mes volontez. A ces mots il ſortit de ſon cabinet, & le laiſſa dans une ſi grande douleur qu'il ſe retira dans ſon appartement, ſans vouloir parler à perſonne du reſte du jour.

Etelred cependant ne fit voir ſur ſon viſage aucune marque d'alteration, & la plûpart de ceux qui

composoient le Conseil, s'étant trouvez à son coucher, il les gracieusa, leur dit mille choses flatteuses; & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer les cœurs, il leur ordonna de s'assembler dès le lendemain matin, pour une affaire importante qu'il avoit à leur communiquer.

Ce Monarque dont la résolution étoit inébranlable, passa la nuit avec la seule inquiétude que lui donnoit l'impatience de posseder Etelgive: le Prince Egrads n'eut pas de si douces pensées, son grand âge qui lui fermoit les yeux sur la beauté de cette fille, l'empêchoit de concevoir que le cœur pût s'y laisser surprendre, de maniere à s'oublier au point de tout hazarder pour elle; sa sagesse & les rares qualitez de son ame lui paroissoient de frivoles ornemens sur un Trône dont il croyoit que la

naiſſance ſeule pouvoit rendre digne; il s'imaginoit même qu'il y avoit eu plus d'adreſſe que de vertu dans le procedé d'Etelgive, & qu'elle n'avoit été ſi reſervée que pour amener le Roy au but qu'elle s'étoit propoſée.

Et la foibleſſe d'Etelred lui paroiſſoit d'autant plus condamnable, qu'il étoit perſuadé que l'ambition étoit le principe de toutes les actions de cette favorite; & ſa propre fierté ſe mêlant à l'interêt de l'Etat, il frémiſſoit en ſe repreſentant qu'il ſeroit obligé de traiter en Reine une fille qui ne pouvoit même prétendre à tenir quelque rang auprès de celles qui étoient nées pour l'être. Cette idée l'occupa toute la nuit, & il ſe leva dans le ferme deſſein de ne rien épargner pour empêcher celui du Roy.

Pour Etelgive, ſon innocence & la pureté de ſes intentions luidon-

nerent un ſommeil tranquille : contente de ce qu'Etelred avoit rendu juſtice à ſa vertu, en jugeant qu'il ne pouvoit rien obtenir d'elle que par des voyes légitimes, elle ne s'inquiétoit ni de rang, ni d'Empire, & ne prenoit que les réſolutions qui lui étoient inſpirées par la ſageſſe & la prudence.

Enfin le moment étant arrivé, où tant de differens ſentimens devoient éclater, le Roy ſe rendit dans la chambre du Conſeil, où il ne manquoit que le Prince Egrads pour rendre l'aſſemblée complette. Etelred en eut une ſecrette joye, croyant trouver dans le cœur des autres, des diſpoſitions plus favorables, qu'il ne lui en avoit montré ; & lorſqu'il vit que l'on étoit dans l'attente de ce qu'il avoit à dire, il prit la parole, & commençant ſon diſcours par leur vanter les douceurs de la paix, dont ſes

Etats jouiſſoient, les ſoins qu'il avoit apporté à la maintenir depuis qu'il tenoit les rênes de l'Empire, la conduite qu'il avoit tenue avec ſes Alliez & ſes ſujets, l'intention où il étoit de donner toujours à ces derniers de nouvelles marques de ſa tendreſſe pour eux; il continua en diſant, qu'après avoir tant travaillé pour le bonheur de ſon peuple, dans un âge que tous les hommes conſacrent aux plaiſirs, il ſe flattoit qu'ils ne trouveroient point étrange qu'il ſongeât à ſa ſatisfaction particuliere; que ſon cœur ne pouvant ſe prêter aux mariages contractez par la politique, il s'étoit choiſi lui-même une femme à qui la beauté, l'eſprit & la ſageſſe tenoient lieu de naiſſance.

Qu'il croyoit même donner à ſon peuple une preuve éclatante de ſon amour pour lui, en prenant une de ſes ſujettes pour compagne,

& qu'il croyoit que l'admirable Etelgive qui s'étoit attiré tous les cœurs en arrivant à sa Cour, ne trouveroit pas moins de facilité à s'en attirer les respects. A peine eut-il prononcé ce nom, qu'un murmure confus s'éleva dans l'assemblée, & l'empêcha de poursuivre.

Chacun baissa les yeux, la tristesse parut sur tous les visages : un morne silence succeda à l'impétuosité des premiers mouvemens ; & tous generalement cherchoient dans leur esprit de quelle maniere ils s'opposeroient à une alliance si disproportionnée, lorsque le Ptince Egrads parut.

Sa présence surprit & fâcha le Roy, mais elle rassura le Conseil, qui se doutant bien qu'il en seroit soutenu, le vit arriver avec joye.

La consternation qui regnoit dans cette assemblée, étoit trop re-

marquable pour qu'il ne s'en apperçût pas, & quoiqu'il en pénetrât le ſujet, il ne laiſſa pas de le demander avec empreſſement. Un des Conſeillers l'en inſtruiſit en demandant pardon au Roy, s'il avoüoit au nom de tout le Conſeil l'extrême douleur où ils étoient de ne pouvoir approuver ſon deſſein, mais que l'interêt de ſa gloire & celui de l'Etat ne leur permettoit pas d'y conſentir.

Egrads qui aimoit véritablement ce Monarque, & qui craignoit pour lui les malheurs dont ce mariage ſembloit le menacer, empoya tout ce que l'éloquence pouvoit avoir de perſuaſif, pour lui faire concevoir les dangereuſes conſéquences d'un pareil hymenée; & ménageant mieux ſes termes qu'il n'avoit fait la veille, & s'exprimant avec plus de circonſpection, il mit en uſage les faits

& les exemples les plus convenables à le détourner de ſon entrepriſe ; il y joignit les prieres & les larmes, & le preſſa ſi vivement de s'en déporter, que ce Monarque en fut ému. Mais ſon amour étant trop fort pour ceder la victoire, il ſe contenta de rompre le Conſeil ſans aller aux opinions, en diſant qu'il feroit ſes réflexions, & les lui communiqueroit.

Le Prince Egrads qui crut l'avoir ébranlé, s'applaudiſſoit déja de ſa fermeté, lorſqu'il fut étrangement ſurpris, quand il apprit que ce Monarque n'étoit pas plutôt ſorti du Conſeil, qu'étant rentré dans ſon appartement où une Cour nombreuſe l'attendoit, il avoit déclaré ſon mariage avec Etelgive, & qu'il étoit enfermé avec l'Evêque de Durham, qu'il avoit envoyé chercher. En effet, Etelred perſuadé par tout ce qu'il venoit de

voir & d'entendre, qu'il ne devoit pas esperer de parvenir à ce qu'il désiroit par la douceur, s'étoit à l'instant résolu de faire agir son autorité, & de franchir tous les obstacles: ainsi ayant fait appeller l'Evêque de Durham, il lui ordonna de se préparer à faire la cérémonie de son mariage avec Etelgive, & Cork fut chargé du soin de la rendre aussi pompeuse qu'elle pourroit être.

Cette nouvelle mit Egrads dans un désespoir si grand, que comme il étoit naturellement violent, n'écoutant que l'ardeur de son zele, il courut au Palais d'Etelgive, pour lui reprocher l'artifice dont il croyoit qu'elle s'étoit servie pour séduire le cœur d'Etelred. Elle étoit seule avec Edite quand il entra; le rang qu'il tenoit à la Cour, son âge vénerable, & l'estime dont elle sçavoit que le Roy l'honoroit, le lui

firent recevoir avec tout le respect qui lui étoit dû.

Mais ce Prince dont l'esprit étoit prévenu contr'elle par les idées les plus désavantageuses, sans examiner la douceur & la modestie qui accompagnoient les civilités qu'elle lui faisoit, n'ouvrit la bouche que pour éclater contre son ambition prétendue, & se servant des expressions les plus piquantes sur la bassesse de sa naissance, il lui tint les discours les plus outrageans, qu'un homme emporté, sans raison, & outré de désespoir, peut inventer. Une pareille conversation jetta cette belle fille dans un étonnement qui lui laissa tout le tems de parler; mais comme ce qui ne partoit pas directement du Roy, ne la troubloit que foiblement, elle se remit assez promptement; & voyant que n'ayanr plus rien à dire, il gardoit le silence.

Seigneur, lui répondit-elle avec douceur, un autre qu'Etelgive, dans la ſituation où je ſuis, n'auroit peut-être pas écouté ſi tranquillement des injures ſi peu méritées ; mais moi à qui la gloire du Roy eſt pour le moins auſſi chere qu'à vous, & qui reſpecte dans le Prince Egrads, le ſang de mes Souverains, & le zele qui le force à m'outrager, je ne répondrai à ſes accuſations, qu'en lui découvrant les ſecrets replis de mon ame, & j'eſpere que ſon innocence lui donnera des clartés ſur ma conduite, qui le contraindront à l'eſtimer plûtôt qu'à la blâmer.

Le ton charmant de cette voix, & la douce majeſté qui regnoit ſur toute la perſonne d'Etelgive, tandis qu'elle parloit, commençoient à produire leur effet ordinaire ; déja ce Prince la regardoit avec des yeux moins courroucés, & déja ſe

repentoit-il de son emportement ; lorsqu'elle continua ainsi : J'aime le Roy, Seigneur, je ne m'en défends point, mais cette tendresse n'a jamais eu d'autre objet qu'elle-même, & l'ambition que vous me reprochez en a toujours été si fort éloignée, que je n'ai pas même cherché à m'en faire aimer, & depuis un an qu'il a daigné jetter les yeux sur moi, l'indifference & le respect ont été le seul prix de ses soins ; j'avoue que ce n'a pas été sans me faire violence, & qu'il a fallu tout le pouvoir de la vertu, pour me forcer au silence ; & bien loin que cette conduite eût pour objet les motifs que vous lui imputez, je n'en esperois que la guérison d'une passion, dans laquelle je n'envisageois que honte & qu'infamie.

Si mes pensées eussent été au Trône, il ne m'auroit pas été né-

cessaire

ceſſaire de cacher avec tant de ſoin les tendres ſentimens de mon cœur; au contraire, je n'avois qu'à les faire éclater, & nourriſſant l'amour du Roy, par tout ce que le mien m'inſpiroit en ſa faveur, en lui en refuſant toujours le prix, je l'aurois conduit bien plus facilement à ce qu'il veut faire aujourd'hui contre mon propre ſentiment.

Cependant ce n'eſt que d'hier que par un ſtratagême auquel je n'étois pas préparée, il a ſçu m'arracher mon ſecret; mais je n'ai pas plutôt appris le ſien, que j'ai tout tenté pour le diſſuader de l'honneur qu'il me veut faire; je n'ignore point qui je ſuis, je ſçai quelles doivent être les Reines qui vous ſont dûes; & comme je trouve encore plus de gloire à refuſer un Trône qu'à l'occuper, je n'ai rien épargné pour n'y pas monter.

Voilà, Seigneur, mes ſentimens; l'ambition, l'artifice ſont des monſtres qui me ſont inconnus, l'innocence guide mes pas, la vérité dicte mes paroles; élevée ſans aucune connoiſſance de la Cour, j'en ignore les pratiques & les intrigues; je n'ai pu refuſer mon cœur au mérite d'Etelred, mais je n'ai jamais aſpiré à devenir l'épouſe de mon Roy; j'ai fait ſur lui tous mes efforts pour l'obliger à me laiſſer quitter la Cour, je n'ai pû rien gagner; je ne puis nier que je ne ſois ſenſible à ces glorieuſes marques de ſon eſtime; elles me ſont d'autant plus cheres, que je ne m'y attendois pas.

Après cela, Seigneur, voyez ſi vous pouvez imaginer quelque moyen pour le faire changer; j'y donnerai les mains, & vous me verrez ſacrifier avec joye mon amour, mon bonheur & ma vie à la

gloire de l'Etat & du Roy;mais n'esperez pas que par mes discours je cherche encore à le dissuader; mes yeux trop pleins de ma tendresse démentiroient mes paroles, & ce seroit lui montrer un acharnement qu'il prendroit bien moins pour grandeur d'ame, que pour un mépris outrageant. Etelgive cessa de parler, & le Prince Egrads la regardant avec toutes les marques d'un homme hors de lui-même : Madame, lui-dit-il, par quels termes, par quelles actions, enfin par quels services puis-je reparer le crime que je viens de commettre? hé! comment pourrez-vous me le pardonner? Ah! s'il étoit en mon pouvoir de vous assujettir les cœurs, & de concilier toutes les voix en votre faveur, avec quel empressement vous m'y verriez courir! mais, Madame, on ne me croiroit pas & j'ai tant de peine moi-même à me

persuader ce que je vois, qu'il ne seroit pas surprenant qu'on ne pût ajouter foi à mes paroles.

Le temps seul peut instruire l'Etat de tout ce que vous valez : fasse le Ciel, continua-t-il, que cette haute vertu ne se démente jamais, & contraigne l'Angleterre à lui rendre les hommages qui lui sont dûs ; je ne m'étonne plus des sentimens du Roy, il n'est plus même en mon pouvoir de les blâmer; & je ne vois que trop, que vous connoissant parfaitement, on lui donneroit la mort en cherchant à vous en séparer ; malheur qui seroit bien plus grand que tous ceux que mon zele m'a fait prévoir.

Non, Madame, il n'y faut plus songer ; & puisque par une fatalité dont je ne puis m'empêcher de murmurer, il ne m'est pas possible de changer les esprits, je vous jure de ne les point aigrir, & que

je verrai le moment de votre bonheur avec autant de joye, qu'il m'a donné de crainte & de douleur; votre ſurprenante beauté, votre eſprit & ſur-tout votre ſageſſe vous en rendent ſi digne, que je me reprocherai éternellement ce qu'un zele indiſcret m'a contraint de faire.

Etelgive parut bien plus embarraſſée des louanges & des reſpects d'Egrads qu'elle ne l'avoit été de ſon emportement; elle y répondit avec modeſtie, en le priant avec des graces toutes charmantes de l'aſſiſter de ſes conſeils, & de regler ſa conduite dans tout ce qui s'alloit paſſer, & elle acheva de le gagner ſi parfaitement, que ce n'étoit plus le même homme.

Cependant le Roy qui brûloit de revoir Etelgive, ſe rendit chez elle auſſi-tôt qu'il eut donné les ordres néceſſaires pour la ceremonie de ſon mariage; il y entra com-

me le Prince Egrads en sortoit; cette vûe le surprit, & s'arrêtant devant lui, & le regardant fixement, quel sujet, lui dit-il, vous a conduit ici ?

Sire, lui répondit Egrads, j'y suis entré avec des sentimens bien differens de ceux avec lesquels j'en sors, & se retira à l'instant. Le Roy ne sçachant que penser de cette visite & de ce discours, entra dans le cabinet d'Etelgive avec quelque inquiétude; mais la tranquillité où il la trouva, & la joye qui parut sur son visage en la voyant, le rassura; il lui demanda ce qui avoit amené le Prince Egrads chez elle, & ce qu'il lui avoit dit.

Cette prudente fille qui sentoit le tort qu'elle feroit à ce Prince si elle découvroit la verité, la cacha avec soin, & répondit au Roy qu'il ne l'avoit entretenue que des bontez de sa Majesté pour elle; & pa-

roiſſoit n'être venu que pour les lui apprendre. Etelred s'imagina alors qu'il avoit pris ce prétexte pour examiner Etelgive, & que l'admiration qu'elle lui avoit cauſé, étoit le changement dont il venoit de lui parler ; il lui en ſçut bon gré, & ſe propoſa de lui en marquer ſa reconnoiſſance.

Mais rompant cet entretien pour ne s'occuper que de ſon amour, il inſtruiſit Etelgive de tout ce qu'il avoit fait, & lui fit voir tant d'amour & d'empreſſement à ſe lier à elle pour jamais, que cette belle fille ne put ſe diſpenſer d'y répondre auſſi tendrement qu'il le pouvoit déſirer, & quelques jours après il l'épouſa publiquement dans la Chapelle du Palais, où l'Evêque de Durham en fit la cérémonie. Ce Monarque qui vouloit que tout ſe reſſentît de ſa joye, donna à cette occaſion des fêtes qui attirerent à

sa Cour toute la Noblesse du Royaume, & tant qu'elles durerent, on ne s'apperçut pas qu'il y eût des mécontentemens secrets.

Mais lorsqu'elles furent finies, chacun se retira, la Cour devint déserte, les Dames n'y parurent plus, & il ne resta auprès du Roy & de la Reine que les personnes qui y étoient indispensablement attachées par leurs charges ou leurs emplois, & un très-petit nombre de gens sensez auquel le mérite d'Etelgive étoit parfaitement connu, entre lesquels étoient le Prince Egrads & Cork qui étoit toujours dans la faveur du Roy.

Le bonheur dont Etelred jouissoit le consola de la fierté de ses sujets, & toujours plus charmé que jamais de la belle Etelgive, il faisoit consister son unique felicité à la voir, à l'aimer & à recevoir les tendres preuves de son amour.

Pour

Pour cette Princeſſe, elle ne fit paroître aucun chagrin de l'eſpece de mépris que lui marquoient les courtiſans ; contente de poſſeder le cœur du Roi, elle dédaignoit ſi fort le Trône, que le titre de Reine, que les peuples lui refuſoient, ne lui donna jamais la moindre inquiétude ; & bien loin d'en avoir du reſſentiment, elle ne s'occupoit qu'à répandre ſur eux les graces du Roi : le peu de perſonnes que ſa vertu avoit attachées à elle, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſa patience, ſa douceur & ſa bonté ; le Prince Egrads en étoit idolâtre, & agiſſoit puiſſamment pour la faire reconnoître.

Le Ciel même, pour prouver qu'il avoit beni cet hymen, la fit accoucher d'un Prince que le Roi nomma Edmond ; cette naiſſance fit recommencer les fêtes ; & l'on s'accoutumoit déja à donner quel-

ques marques de bienveillance à la Reine, lorſque la joye fut interrompue par les nouvelles de la révolte des Comtes d'Iermerland & de Koerfort, qui prétendant être deſcendus du Roi Alfred, un des ſept Rois qui regnoient en Angleterte lorſqu'Adelſtan en fit la conquête, croyant avoir trouvé l'occaſion favorable pour envahir la couronne par l'indiſpoſition où le mariage d'Etelred avoit mis une partie dela Nation Angloiſe, avoient fait prendre les armes aux Provinces du Nord, & ſoutenus de quelques troupes que Suënon Roi de Dannemark leur avoit envoyées, & des ſecours que Micolme Roi d'Ecoſſe leur promettoit, ſe flattoient de détrôner Etelred.

Cela ſurprit & affligea la Cour; mais le Roi qui étoit brave & d'un courage vraiment Royal, n'en fut point étonné, & donna des ordres

ſi précis pour lever des troupes, afin de groſſir ſon armée, qu'il ſe vit bien-tôt en état d'aller réprimer l'audace des rebelles, & lorſque tout fut prêt, il ne ſongea plus qu'à partir : Etelgive ſentit la plus vive douleur à cette ſéparation ; elle n'avoit point encore eſſuyé les craintes des perils de la guerre pour ce qu'elle aimoit ; ces premieres atteintes en furent plus cruelles, & connoiſſant qu'elle étoit le prétexte de la rébellion, elle en fut plus alarmée qu'une autre ; cependant la gloire & l'interêt du Roi lui étant plus chers que ſa propre ſatisfaction, elle ne lui fit voir qu'une inquietude tendre & paſſionnée, ſains y mêler aucunes marques de foibleſſe : Etelred qui l'adoroit toujours, la conjura de ſe conſerver, & d'être perſuadée que toute la terre ſoulevée contre lui n'étoit pas capable d'ébranler un

moment ſon amour & ſa conſtance.

Et comme cette belle & vertueuſe Princeſſe avoit donné quelques marques d'une ſeconde groſſeſſe, Etelred la recommanda aux ſoins du Prince Egrads que ſon grand âge diſpenſoit des fatigues de la guerre.

Et le Roi partit de Londres à la tête de ſon armée, & arriva au Nord d'Angleterre, où il trouva les rebelles qui s'étoient retranchez auprès de Lincoln qu'ils avoient deſſein d'attaquer.

Ils furent extrêmement ſurpris de la diligence & de la beauté de l'armée du Roi, qui vint ſe camper le plus près qu'il put de leur camp, & prit toutes les meſures néceſſaires pour les attaquer avantageuſement; mais comme il prévoyoit que dans une bataille il y auroit bien du ſang répandu, il fit propoſer aux chefs des révoltés des

accommodemens raiſonnables, leur repreſentant leur foibleſſe & ſa ſuperiorité, que la victoire ne pouvoit être que funeſte pour tout le Royaume de quelque côté qu'elle ſe déclarât, & que les regardant toûjours comme ſes ſujets malgré leur rébellion, il ne vouloit rien épargner pour les conſerver; mais les rebelles animés par les Ecoſſois, de tout tems ennemis des Anglois, refuſerent les offres d'Etelred, & ſe préparerent à ſe bien défendre.

Leur opiniâtreté leur coûta cher; le Roy dès le lendemain matin fit attaquer leurs retranchemens qui furent forcez; les rebelles cependant tinrent ferme dans leur camp; mais ils y furent bientôt rompus & mis en fuite par la valeur d'Etelred; les Chefs y périrent, & le Roy ſe voyant le maître de leur camp, voulant épargner le ſang de ſes ſujets, défendit qu'on pourſuivît

les fuyards ; il mit en liberté tous les prisonniers qu'il avoit fait, leur fit prêter un nouveau serment de fidelité, & fit publier une amnistie génerale pour le reste ; mais il donna leur camp au pillage de son armée, ensuite de quoi il revint à Londres couvert de gloire. Etelgive qui avoit passé le tems de son absence aux pieds des Autels, le reçut avec une joye aussi parfaite que son amour ; Etelred la revit comme un homme qui ne commence que d'aimer, & jamais union ne parut plus tendre ni plus belle.

Les fêtes & les jeux que firent la Ville & la Cour pour l'heureux retour du Roy, furent encore augmentez quelques mois après son arrivée par la naissance d'un second Prince à qui Etelgive donna le jour, qui fut nommé Edüin ; cette fécondité, la constance d'Etelred, la pieté, la patience & la

haute vertu de la Reine, déterminerent enfin les peuples à la reconnoître. Le Prince Egrads qui l'avoit examinée avec une attention prodigieuſe, n'ayant trouvé en elle rien que de grand, de ſolide & d'admirable, fut le premier à perſuader les Grands de rendre juſtice à cette Princeſſe; il avoit été ſi pénetré de la prudence qu'elle avoit euë de cacher ſon emportement au Roy, qu'il en gardoit au fond de ſon cœur la plus vive reconoiſſance; ainſi lorſqu'il vit les eſprits dans ces favorables diſpoſitions, il n'épargna rien pour les y maintenir. Déja les Dames excitées par leurs maris, s'empreſſoient de faire leur Cour à la Reine, & déja les Seigneurs lui rendoient leurs hommages, lorſque le Prince Egrads preſſé de lui rendre un ſervice aſſez grand pour effacer de ſa mémoire leur premier entretien, vint un jour dans

le deſſein de lui annoncer les intentions des Anglois. Il ſemble que le hazard étoit de concert avec ce Prince, pour la lui faire trouver ſeule toutes les fois qu'il avoit des choſes importantes à lui dire.

Mais que ſa ſituation étoit différente, lorſqu'Egrads entra! elle avoit un mouchoir ſur les yeux, le coude appuyé ſur une table, & dans toute ſon attitude on ne remarquoit qu'une perſonne abandonnée à la plus vive douleur; Edite étoit à ſes genoux le viſage tout baigné de larmes, & l'une & l'autre paroiſſoient avoir oublié toute la nature, pour ne ſonger qu'à répandre des pleurs.

Un ſpectacle ſi extraordinaire ſurprit Egrads, ſon cœur en fut ému; mais ne pouvant réſiſter au deſir d'en apprendre la cauſe: Que vois-je, Madame, lui dit-il, en s'approchant de la Reine? Quel étrange malheur peut troubler la felicité

de Votre Majeſté ? A peine eut-il ouvert la bouche, que cette Princeſſe ôtant le mouchoir qui lui cachoit le viſage, & le regardant avec des yeux où le déſeſpoir étoit peint : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, que vos conſeils me ſont néceſſaires dans l'état où je ſuis !

Vous pouvez juger, Madame, lui dit ce Prince, par l'attachement que je vous ai fait voir, qu'il n'y a rien dont je ne ſois capable pour vous en tirer ; mais j'avoue que ne puis en pénétrer la cauſe ; vous touchez au moment d'une gloire immortelle ; après avoir triomphé du cœur d'Etelred, vous triomphez encore de ſes ſujets ; charmés de votre vertu, ils lui rendent enfin juſtice ; ils vont vous reconnoître pour leur Reine, & le premier Conſeil general ne s'ouvrira que pour faire l'éloge de l'incomparable Etelgive, & pour ſup-

plier le Roy de la couronner ; & lorſque rempli de la plus vive joye je viens pour vous en inſtruire, je vous trouve en pleurs & le déſeſpoir dans le cœur ; que peut-il déſormais manquer à votre bonheur, le Roy qui vous adore ?

Non, Seigneur interrompit-elle avec précipitation, le Roy n'aime plus Etelgive ; depuis un mois les froideurs & l'indifference ont pris la place des tendres ſoins & de l'empreſſement ; voilà, Seigneur, continua-t-elle, en fondant en larmes, le ſujet de la douleur où vous me voyez ; les honneurs que vous avez la bonté de m'annoncer ne touchent point mon ame ; ſi je pouvois y paroître ſenſible, ce ne ſeroit que dans l'eſpoir qu'Etelred en auroit de la joye ; mais ſon fatal changement ne me fait que trop voir qu'il ne m'en trouve plus digne ; & ſans ſon cœur, ſon amour

& ſon eſtime, je n'ai plus beſoin que de la mort.

Cette belle Princeſſe prononça ces paroles avec une vivacité qui fit bien connoître à Egrads qu'elles partoient du fond de ſon cœur ; mais comme il ne s'étoit point apperçu d'aucun changement dans le Roy, & qu'il ne comprenoit pas qu'après un amour ſi violent, on pût être infidele, d'autant plus qu'il avoit deux gages de cette paſſion qui devoient la cimenter, & qu'Etelgive étoit plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été, n'ayant que vingt-deux ans, il crut ſa douleur mal fondée, & que la crainte de ce qui pouvoit arriver un jour, lui faiſoit prendre pour une réalité, ce qui n'avoit alors aucune ombre d'apparence.

Dans cette penſée il traita les ſiennes de foibleſſes, & la conjura de ne ſe pas alarmer ſi facilement,

lui représentant que ses soupçons étoient injurieux à la gloire même d'Etelred; que l'ayant épousée malgré toutes les raisons d'Etat qui devoient l'en empêcher, malgré l'opposition de ses sujets, & même malgré tout ce qu'elle lui avoit dit, il y alloit de son honneur de soutenir une démarche si hardie, & qu'il s'attireroit une renommée indigne d'un grand Monarque, s'il étoit capable d'une pareille inconstance dans un tems où ses peuples étoient prêts à lui témoigner que son choix leur étoit agréable; que si toutes ces raisons n'étoient pas assez puissantes pour la rassurer, qu'elle devoit songer qu'elle avoit deux fils dont la naissance suffisoit pour retenir Etelred, & que sa beauté plus parfaite que jamais, la pouvoit persuader de la fidelité de ce Prince.

Enfin Egrads n'épargna rien pour

remettre le calme dans le cœur de la trifte Etelgive, & il la quitta en lui promettant qu'il reviendroit bien-tôt pour lui donner de nouvelles preuves de l'amour du Roi.

Cette vertueufe Princeffe n'en fut pas plus tranquille; elle avoit des preffentimens qu'elle ne pouvoit vaincre, & la conduite qu'Etelred tenoit avec elle depuis quelque temps, l'emportoit fur tout ce qu'on lui faifoit efperer. En effet, ce Prince n'avoit plus pour elle cette paffion vive, ardente & pleine d'attention qui faifoit fon bonheur; un attachement fecret pour une femme de fa Cour commençoit à le dégoûter d'une poffeffion qu'il avoit défirée avec tant de chaleur; il ne voyoit plus Etelgive qu'à regret, & fe repentoit d'avoit formé des nœuds qu'il ne pouvoit rompre; il avoit caché fes nouveaux fentimens avec un foin extrême, afin que

l'on n'attribuât pas la disgrace d'Etelgive à son inconstance, mais aux raisons d'état qu'il vouloit faire croire lui avoir ouvert les yeux.

Mais cette Princesse l'aimoit d'une trop forte tendresse pour se tromper sur cet article ; elle s'étoit apperçûe qu'il aimoit ailleurs, & le seul espoir de le faire revenir à elle, l'avoit empêchée d'en instruire Egrads, conservant encore ce respect pour le Roi de ne vouloir pas publier ce qu'il tenoit si secret ; cependant Egrads qui ne se pouvoit persuader un pareil changement, fut à l'appartement de ce Monarque dans l'intention de penetrer la verité.

Il étoit avec Cork dans son cabinet au moment qu'il entra, & le Roi ne l'eut pas plûtôt apperçû, que se tournant de son côté avec les marques d'un violent courroux : Que direz-vous, Egrads, lui dit-il,

d'un ſujet aſſez témeraire pour refuſer de m'obéir : Prince, continua-t-il, j'ai fait de ſerieuſes réflexions ſur le rang qu'Etelgive tient ici, je vois que ſa préſence y bleſſe tous les yeux ; & puiſque j'ai fait une faute en l'épouſant que je ne puis réparer, je veux du moins donner à ma Cour une eſpece de ſatisfaction en la faiſant retirer ; je charge Cork d'aller lui porter mes ordres, & il oſe s'en défendre.

Quoi, Sire, interrompit Egrads, vous voulez chaſſer la Reine de votre Palais ? vous voulez plonger le poignard dans le cœur d'une Princeſſe qui vous adore ; d'une femme à qui l'Etat eſt redevable de deux Princes qu'ils regardent comme les ſoutiens de l'Empire, & d'une femme enfin pour laquelle vos Sujets ont pris une eſtime ſi parfaite, qu'ils vous ſupplient tous par ma voix d'affermir la couronne ſur ſa tête !

ils ſont prêts, Sire, à la reconnoî-tre d'un conſentement unanime, & ſa vertu a fait une telle impreſſion ſur les cœurs, qu'ils ne verront point votre changement ſans une extrême douleur.

Etelred fut aſſez ſurpris d'entendre Egrads parler de la ſorte; mais il n'étoit plus en état d'écouter la raiſon; la ſageſſe n'étoit plus la conductrice de ſes actions, le vice avoit pris la place de la vertu, l'inconſtance commençoit à lui faire goûter ces dangereux plaiſirs, & s'il eût oſé, le Prince Egrads auroit ſenti en ce moment les effets de ſa colere; il ſe contraignit cependant, & faiſant retomber toute ſa fureur ſur Cork, qui ne voulut jamais ſe charger de cet ordre cruel, il le bannit de ſa preſence & de la Cour, & ſans vouloir écouter Egrads, il fit appeller un de ſes favoris à qui il ordonna d'aller inſtruire

instruire Etelgive de ses volontez.

Le Prince Egrads qui prévoyoit le trouble que cet évenement alloit produire, se retira l'ame accablée d'une douleur mortelle, sans pouvoir se résoudre à paroître devant la Reine avant qu'elle fût informée de son malheur; toute la Cour en fut instruite, ce fut une consternation generale; & cette Princesse qui deux ans auparavant n'avoit pas trouvé une voix pour elle, n'en eut pas une en ce moment qui ne s'élevât pour la plaindre, chanter ses louanges & blâmer le changement du Roy. Ce Monarque fut insensible à toutes les remontrances que les plus grands de sa Cour se hazarderent de lui faire, & malgré ce qu'on put lui dire, la malheureuse Etelgive reçut l'ordre fatal d'abandonner le lit & le Palais du Roi pour se retirer dans celui qu'il lui avoit donné avant que de l'épouser,

Toutes les Dames s'étoient renduës près d'elle pour l'aider à soutenir ce coup avec fermeté, la consoler & l'assurer de la part qu'elles y prenoient ; mais lorsque celui qui avoit l'ordre se fût acquitté de sa commission, elle ne leur donna pas le temps d'employer leurs soins en vains raisonnemens ; cette Princesse saisie d'un changement si prompt & si peu mérité, tomba évanouie entre leurs bras ; tous les remedes furent mis en usage pour la faire revenir, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'après deux heures de tourmens on lui fit reprendre ses sens.

Mais la mort étoit si bien peinte sur son visage, qu'elle n'en donna pas pour cela plus d'espoir pour sa vie ; aussi-tôt qu'elle put ouvrir la bouche, elle demanda à voir le Roy, & pria avec tant d'instance qu'on l'obligeât à se rendre près

d'elle, que chacun s'empressa à lui obéïr : une partie des Dames coururent en larmes trouver ce Monarque, & le supplierent de donner cette derniere consolation à une Princesse prête d'expirer ; mais le cruel Etelred ne voulut jamais y consentir, & tout rempli de sa nouvelle passion, il refusa de la voir avec une dureré inconcevable ; on fut contraint d'en instruire la Reine, qui voyant qu'il n'y avoit plus de retour, envoya chercher Egrads : il vint, mais dans un état qui augmenta encore les pleurs de tous ceux qui étoient autour d'Etelgive. Elle avoit fait venir ses enfans, & aussi-tôt qu'elle vit ce Prince, dont la douleur paroissoit excessive, Seigneur, lui dit-elle, d'une voix mourante, si le coup que le Roy vient de me porter pouvoit recevoir quelque consolation, il seroit bien adouci par les marques que je reçois de

vos bontez & celles de toute la Cour; je vous proteste, ajouta-t-elle, en tournant ses regards sur ceux & celles qui l'environnoient, que je n'ai jamais désiré que votre estime & votre amitié, & que je n'ai ambitionné auprès de vous que le rang de votre premiere amie & de votre Protectrice; ce n'est point la témerité de mes pensées que le Ciel punit en ce jour, c'est le trop tendre amour que j'ai eu pour le Roy dont il est sans doute outragé; ma mort va bien-tôt expier ma faute: Seigneur, continua-t-elle, en s'adressant à Egrads, je vous recommande mes fils, leur sort ne sera pas sans doute plus heureux que celui de leur mere; mais si vous les prenez sous votre protection, j'ose esperer qu'avec le secours de la vertu que vous leur inspirerez, ils surmonteront les obstacles qu'ils pourront trouver dans le cœur de

leur pere ; puissiez-vous, dit-elle, en les embrassant, chers gages d'une ardeur trop tendre & trop mal recompensée ; puissiez-vous rassembler pour vous dans l'ame d'Etelred tout l'amour qu'il m'avoit juté ; puissiez-vous conserver pour lui les sentimens de respect & de tendresse dont je ne suis jamais sortie, & puissiez-vous le contraindre un jour à regretter la malheureuse Etelgive ; je vous les remets, Signeur, continua-t-elle, ces Princes infortunez ; c'est à vos soins que je les confie, ne les abandonnez pas ; à ces mots elle les embrassa encore, & voyant que personne ne pouvoit lui repondre à force de repandre des pleurs, les sanglots coupant la voix de toute cette assemblée, elle voulut mettre fin à un spectacle si touchant ; & ayant ordonné son départ, elle entra dans le char qui la devoit conduire à son Palais ; elle

étoit ſoutenue par le Prince Egrads & l'inconſolable Edite qui fondoit en larmes; toutes les Dames voulurent embraſſer ſes genoux & lui baiſer les mains, mais elle ne le permit pas, & les ayant embraſſées l'une après l'autre avec bonté; gardez pour mes enfans, leur dit-elle, l'amour que vous me témoignez, c'eſt la ſeule choſe que j'exige de votre zele. Cette Princeſſe étoit ſi belle dans ſa douleur, des graces ſi touchantes étoient répandues dans toutes ſes actions, que ceux qui l'accompagnoient ſe ſentoient arracher l'ame en ſe ſéparant; ce fut un cri general en la voyant partir; elle en fut elle-même ſi touchée, qu'elle fut obligée de couvrir ſon viſage pour cacher l'abondance de ſes pleurs: elle étoit ſeule dans ſon char avec Edite; mais toutes les femmes qui étoient attachées à elle par leurs charges, ne la voulurent

point quitter, & se rendirent promptement à son Palais, pour la recevoir.

Le Prince Egrads qui n'avoit pû proferer une seule parole, s'y rendit aussi dans la même intention, & pour chercher avec elle quelques moyens de faire revenir le Roy de son égarement; ainsi en arrivant chez elle, elle se trouva au milieu d'une petite Cour qui n'avoit l'air de la disgrace, que par la profonde tristesse qui y regnoit; elle parut très-sensible à leur attention, & sur-tout à celle du Prince; mais elle se trouva si mal qu'elle fut contrainte de se mettre au lit.

Le Prince Egrads faisant enfin un effort sur sa douleur, passa à sa ruelle, & s'approchant d'elle pour n'être pas entendu; Madame, lui dit-il, je ne chercherai point à vous consoler, je vous connois trop bien pour ne pas croire qu'il seroit

inutile de l'entreprendre ; mais rappellez ce courage & cette vertu qui vous rendent l'admiration de l'Angleterre ; songez que c'est dans uu pareil revers qu'il vous est plus important de les faire éclater, que lorsque vous êtes parvenue au rang dont ils vous ont rendue si digne.

Attendez du temps & de votre patience, un changement plus avantageux ; vous avez acquis le cœur des peuples, ils vous rameneront celui du Roy ; vivez pour le faire rougir par votre constance & votre sagesse, de son injuste infidelité ; & quoique je voye bien que je n'ai plus aucun p uvoir sur lui, soyez assurée que je parlerai aussi hardiment pour vous rétablir, que je l'ai fait jadis pour empêcher votre hymenée ; ce sera sans doute avec plus de succès, puisque la beauté & les rares qualitez de votre Majesté qui s'opposoient

alors

alors à mes raiſons, ſont aujourd'hui d'accord avec elles; je ne vous demande que du temps, & de vivre pour jouir du fruit de mes ſoins, & d'une gloire que rien ne pourra plus troubler.

Seigneur, lui répondit Etelgive, ma réſignation aux decrets immortels vous doit perſuader que je ne ferai rien pour avancer ma mort; mais le trait a porté trop avant dans mon cœur; c'eſt à celui d'Etelred que ma vie eſt attachée; la privation de l'un ne peut aller ſans l'autre; je ne puis vous promettre de vivre, cela ne dépend pas de moi; mais je vous promets d'avoir jusqu'à mon dernier moment une vive reconnoiſſance de tout ce que vous faites pour moi. Je ne refuſe point vos offres genereuſes, & j'avouë que je mourrois avec moins de regret, ſi j'emportois au tombeau la ſatisfaction d'être encore aimée du Roy.

Alors ayant fait connoître qu'elle ſouhaitoit un moment de ſolitude, il ſe retira en l'aſſurant qu'il viendroit tous les jours lui rendre compte de ce qu'il auroit fait ; cependant Etelred que la préſence de cette belle Princeſſe commençoit à gêner, ſe ſentit extrêmement ſoulagé de l'avoir bannie de ſa vûë, & s'abandonnant entierement à ſa nouvelle paſſion, il ne donna plus lieu de douter que ſon inconſtance étoit la ſeule cauſe du malheur de la Reine ; mais comme l'objet qui l'enflammoit n'avoit ni ſes vertus, ni ſa pieté, il l'entraîna en peu de temps dans des déportemens ſi peu convenables à la Majeſté Royale, que l'on en murmuroit hautement.

Etelgive qui menoit une vie languiſſante & ſolitaire, gemiſſoit en ſecret du déreglement de ce Monarque. Le Prince Egrads qui vit ſes nouvelles amours ſuivies de plu-

ſieurs autres, & que le plaiſir de changer ſembloit faire ſa felicité, en auguroit un heureux retour pour cette Princeſſe, ſe perſuadant que tant qu'il ne prendroit que de volages attachemens, il ne ſeroit pas ſi difficile de prendre ſon temps pour le ramener; il flattoit ſouvent Etelgive de cet eſpoir, & quoiqu'elle n'attendît que la mort, elle ne pouvoit s'empêcher de s'y livrer quelquefois, lorſqu'elle vit mettre le comble à ſon infortune d'une maniere à n'en plus douter.

Le commerce qu'il y a eu de tous les temps entre la Ville de Londres & celle de Roüen, & les habitudes que les Seigneurs de la Cour d'Angleterre avoient avec celle de Normandie qui étoit des plus galantes, firent parvenir juſques à Etelred le bruit de l'extrême beauté de la Princeſſe Emme ſœur de Richard II. Duc de Normandie.

Ce volage Prince commença d'en être épris sur les récits qu'on lui en fit, & un portrait qu'il en voulut avoir acheva de l'enflammer : ce fut alors qu'il détesta plus que jamais l'engagement qu'il avoit formé avec Etelgive, & comme sa fecondité avoit mis un obstacle invincible à une rupture entiere, il en fit voir un désespoir si violent, que ses enfans même lui en devinrent insupportables.

Il chassa toutes ses maîtresses avec mépris & ignominie, bannit tous les plaisirs de sa Cour, & se livrant sans reserve au chagrin qui le rongeoit, il passoit des jours entiers dans son cabinet à contempler le portrait de la Princesse de Normandie. Quelque soin qu'on apportât à cacher à Etelgive un amour si surprenant, elle en fut informée, & trouvant la perte de toutes ses esperances dans la grandeur de la

naiſſance & de la beauté de ce nouvel objet, elle n'en put ſoutenir l'éclat ; une fievre ardente la ſaiſit, & tout l'art des Medecins ne put la rappeller à la vie : elle reçut l'arrêt de ſa mort avec une conſtance & une fermeté admirables, & tandis qu'elle ne voyoit que pleurs & déſeſpoir parmi ceux qui l'environnoient, elle étoit tranquille & cherchoit à les conſoler en leur exagerant de combien de peines la mort alloit la délivrer.

Quelqnes heures avant que de mourir, elle écrivit au Roy une aſſez longue lettre qu'elle cacheta & remit au Prince Egrads pour la rendre à ce Monarque, enſuite elle diſtribua tout ce qu'elle poſſedoit entre Edite & les perſonnes qui ne l'avoient point quittée. Comme Etelred ne lui avoit rien ôté de ce qu'il lui avoit donné indépendamment des fonds aſſignez pour ſon

entretien, elle s'en trouva assez pour récompenser magnifiquement sa maison ; & donnant ses derniers momens à l'immortalité, elle expira dans les sentimens d'une pieté exemplaire âgée de vingt-trois ans, plus belle que jamais, & regrettée universellement.

La triste Edite profitant de ses bienfaits, ne lui eût pas plutôt rendu les derniers devoirs, qu'elle se retira dans un Couvent où elle prit le voile quelque temps après. Pour le Prince Egrads, pénetré de la plus vive douleur, il ne songea qu'à s'acquitter de la commission que lui avoit donnée cette vertueuse Princesse, & les yeux baignez de pleurs il fut rendre sa lettre au Roy. Ce Monarque à qui la nouvelle de la mort de la Reine avoit déja été annoncée, reçut Egrads avec une froideur & une insensibilité dont il fut épouvanté.

Il lui presenta la lettre d'Etelgive, il la prit, & sans l'ouvrir ni même y jetter un regard, il la mit négligemment dans un coffre de vermeil qui étoit à côté de lui, où il avoit accoutumé de renfermer les plus précieux de ses bijoux, & sans dire un seul mot de cette Princesse, il entretint Egrads de mille choses indifferentes. Ce Prince trouva tant de dureté dans ce procedé, qu'il le quitta le plutôt qu'il put, & le laissa en liberté de faire éclater la secrette satisfaction de son cœur.

Il laissa cependant écouler quelques jours ; mais comme toutes ses passions étoient vehementes, il ne tarda pas à rendre ses intentions publiques, & ayant déclaré qu'il vouloit épouser la Princesse de Normandie, il nomma pour son Ambassadeur à la Cour de Richard, le Comte de Kent qui étoit le plus riche & le plus puissant Seigneur

de l'Angleterre, Capitaine General des Armées du Royaume.

Il arriva à Rouen avec un équipage ſuperbe, & ſuivi de trois cens Gentilhommes qui l'avoient accompagné; il y fut reçu avec tous les honneurs poſſibles, & dès ſa premiere audience, la demande qu'il fit de la Princeſſe lui fut accordée, & cet Ambaſſadeur chargé des pouvoirs de ſon Maître, emmena à Londres la Princeſſe Emme. Cette alliance étoit ſi glorieuſe, & la beauté de la Princeſſe étoit ſi parfaite, que les peuples en témoignerent une joye ſincere, d'autant plus qu'ils eſperoient que cela retireroit Etelred de tous ſes déreglemens. Il lui fit une entrée ſomptueuſe, elle fut occompagnée de la nobleſſe de Normandie & de Bretagne, & jamais la Cour d'Angleterre n'avoit été ſi belle & ſi magnifique: le Roy épouſa cette Prin-

ceſſe dans la fameuſe Egliſe de Weimeſter, où le même Evêque de Durham qui avoit donné la premiere benediction nuptiale au mariage du Roy & d'Etelgive, en fit la cérémonie : les réjouiſſances durerent un mois entier, & le Monarque paroiſſoit ſi fort amoureux & ſi content, que l'on crut que cette belle Reine fixeroit enfin ſon volage cœur.

Elle n'ignoroit pas la funeſte avanture d'Etelgive, & le récit de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi vive ſur le cœur de cette Princeſſe, qui, comme elle, étoit elle-même un miracle de ſageſſe & de beauté, qu'elle en conſervoit une tendre mémoire; elle prit ſes enfans en affection, voulant leur ſervir de mere, & ſur-tout le Prince Edmond qui étoit l'aîné, s'en fit aimer parfaitement.

La premiere année de ſon ma-

riage, elle donna un Prince à l'Angleterre que le Roy fit nommer Alfred, & que l'on regarda comme présomptif héritier de la Couronne, attendu que le mariage d'Etelgive n'ayant pas été revêtu des formalitez requises par les Loix du Royaume, mettoit un défaut à la naissance de ses enfans : la seconde année la Reine accoucha encore d'un fils que Robert frere de Richard, Comte d'Hieme, tint sur les Fonds, & qu'il nomma Edoüard.

L'Angleterre jouissoit alors d'une paix profonde, plus de factions, plus de partis, les peuples étoient contens, & les Grands vivoient en bonne intelligence. La Reine qui possedoit toutes les vertus nécessaires à une grande Princesse, faisoit les délices de la Cour & de la Ville : la tendresse qu'elle témoignoit aux enfans d'Etelgive, lui avoit gagné tous les cœurs ; le Prince Ed-

mond qui étoit sa vivante image, en rappelloit souvent la mémoire, & le mérite de cette Princesse infortunée rendoit son souvenir si cher, que l'on vit avec une joye extrême les bontez que la Reine marquoit à ses deux fils, ne voulant pas qu'il y eût aucune différence entre les siens & eux, les traitant également, & leur donnant les mêmes soins : enfin tout sembloit conspirer au bonheur d'Etelred & à la felicité de ses peuples, quand l'inconstance & la legereté de ce Prince vinrent encore troubler cette belle harmonie.

Il lui prit un dégoût pour la Reine si extraordinaire, qu'il vint au point de ne pouvoir plus la voir ni la souffrir; cette aversion devint si visible, que tout le monde s'en apperçut : la Reine qui étoit bonne & d'une douceur charmante avec ses inferieurs, mais fiere avec ses

égaux, se plaignit à lui de son changement, lui en demanda la cause, & le conjura de ne la point porter par ses mépris à des extrêmitez qui lui seroient désavantageuses; mais Etelred loin de répondre à ses justes plaintes, & de se justifier, la quittoit avec un air de dédain & d'indifference qu'elle ne put supporter; elle s'en expliqua hautement, & en écrivit au Duc de Normandie, qui entrant dans les interêts de sa sœur, envoya des Ambassadeurs à Etelred pour le faire rentrer en lui-même.

Mais ils lui parlerent avec tant de hauteur, qu'au lieu de l'adoucir, ils ne firent que l'aigrir davantage contre la Reine, à laquelle il fit le même traitement qu'à Etelgive, la chassant de son lit & de son Palais qu'il remplit de maîtresses & de plaisirs désordonnez, affectant de parler avec mépris de la Reine

& du Duc de Normandie : les choſes parvinrent à un tel degré de haine, que la Cour ſe partagea en deux partis, l'un pour le Roy, & l'autre pour la Reine, & tout étoit dans une confuſion terrible.

Dans ce trouble, deux Seigneurs Danois établis en Angleterre, auſquels le Roy avoit pardonné pour avoir été de la rébellion du Comte d'Iermerland, furent accuſez d'entretenir des correſpondances ſuſpectes a l'Etat avec Suënon Roy de Dannemarck; Etelred les fit arrêter, leur procès leur fut fait, & ayant été trouvez coupables, ils furent condamnez à perdre la tête, & leurs biens confiſquez au profit du Roy; cette Sentence fut exécutée à la rigueur, & ils eurent la tête tranchée publiquement à Londres. Un de ces Seigneurs étoit proche parent du Roy de Dannemarck, & les gens ſenſez blâmoient Etel-

red d'avoir été si vîte dans cette affaire dont les conséquences pouvoient être dangereuses.

En effet la nouvelle n'en fut pas plûtôt arrivée en Dannemarck, que Suënon jura de s'en venger sur le Roy d'Angleterre & ses sujets d'une maniere si cruelle, que l'Europe en frémiroit, & sans perdre de temps, ayant armé puissamment, rempli de l'ardeur de sa vengeance, & plus encore de son ambition, il fit descente en Angleterre avec une amée formidable au commencement du mois de May 1013. où il porta le fer & le feu, & soumit toutes les Provinces du Nord de ce Royaume.

Etelred rappellant son courage, se mit à la tête d'une nombreuse armée, fut audevant de son ennemi & lui livra bataille ; mais il fut défait, son camp forcé, & ses troupes furent mises en désor-

dre; & lui étant impossible de les rallier, il prit la fuite & se retira à Londres, où tout étoit en combustion. Dans cette extrémité, ne sçachant plus que devenir, il eut recours à la Reine, qui touchée de son malheur, oubliant l'outrage qu'il lui avoit fait, écrivit au Duc de Normandie, fit sa paix avec lui, qui à la consideration de sa sœur, lui accorda retraite dans ses Etats, où la Reine le conduisit avec tous ses enfans.

Le Duc de Normandie excité par les prieres de cette Princesse, & par sa generosité naturelle, reçut ce Prince avec bonté, & lui promit de prompts & puissans secours pour le rétablir dans ses Etats, à quoi il travailla dès ce moment avec chaleur. La nouvelle de l'arrivée d'Etelred & de toute la famille Royale auprès de Richard, & de l'armement formidable que faisoit ce Prince

pour remettre son beau-frere sur le Trône, fut bien-tôt répandue par toute la France; les Seigneurs François animez du désir d'acquerir de la gloire, & dont la valeur ne peut rester oisive, vinrent en foule offrir leurs services au Roy d'Angleterre; la Noblesse du second ordre suivit leur exemple, & vint en Normandie lui faire les mêmes offres; de sorte qu'avec un secours si considerable & si peu attendu, Etelred se vit en état de reconquerir son Royaume.

Il l'espera, d'autant plus que pendant que l'on travailloit à l'embarquement de ses troupes, on apprit que Suënon étoit mort à Londres; cette nouvelle fit presser l'armement, on mit à la voile, les vents furent favorables, & le deuxiéme jour du départ ils débarquerent dans la Province de Sucex avec une aussi belle armée qu'on eût en-

core

core vûë en Angleterre, ayant à ſa tête quatre mille Gentilhommes François, & ſans prendre aucun repos on marcha droit à Londres.

Les troupes Danoiſes qui voulurent s'oppoſer à leur marche furent défaites, rien ne put réſiſter au courage des François: les Danois s'étant raſſemblez en corps d'armée, voulurent hazarder la bataille; mais ils eurent lieu de ſe repentir de leur témerité, ils furent taillez en pieces, & menez battans juſqu'aux extrêmitez de l'Angleterre, où les débris de l'armée Danoiſe ſe rembarqua avec le jeune Canut fils de Suënon, abandonnant leur conquête, leur gloire & tout leur bagage.

Etelred dont la joye étoit parfaite, rentra dans Londres victorieux aux acclamations de tous ſes ſujets; il fit revenir de Normandie la famille Royale, & combla d'honneurs

& de présens toute la Noblesse Françoise dont la valeur l'avoit si puissamment secouru; & il se flattoit de jouir paisiblement de ses travaux, lorsque le repos de son ame se vit troublé dans le temps qu'il s'y attendoit le moins.

Un jour qu'il s'amusoit dans son cabinet, à choisir entre ses pierreries, celles qui pouvoient le mieux convenir à faire un bracelet, qu'il vouloit donner à la Reine, la lettre encore cachetée de la malheureuse Etelgive, s'offrit à ses regards; un mouvement dont il ne fut pas le maître, la lui fit prendre en soupirant: il l'ouvrit, & n'en eut pas plûtôt lû quelques lignes qu'il désira la lire entierement: une tendre pitié s'empara de son cœur, il s'assit, & prenant ce dangereux papier, il le baisa, sans trop sçavoir ce qui le forçoit à cette action; enfin il en fit la lecture sans inter-

ruption; elle étoit en ces termes.

La trop fidelle & malheureuse Etelgive, à son Seigneur & Roy, le trop aimé ETELRED.

SIRE,

Si je n'étois pas assurée que je vais mourir, je n'aurois pas la hardiesse d'exposer à vos yeux des caracteres qui n'ont plus rien d'agréable pour votre Majesté; mais l'état où je suis autorise ma témerité, & vous ne devez pas refuser à la mourante Etelgive, la consolation de vous dire pour la derniere fois, qu'elle vous a aimé & vous aime encore plus que jamais, malgré tout ce que vous lui avez fait souffrir.

Je ne mets point la main à la plume pour vous faire des reproches, je

respecte jusques à vos infidelitez, & j'en accuse bien moins votre cœur, que la fatalité de ma destinée, qui ne m'avoit pas donné les qualitez necessaires pour le conserver : j'ose seulement vous supplier de vous souvenir, que j'ai fait tous mes efforts pour vous épargner un repentir, & que j'ai payé de la plus vive tendresse, & de la plus parfaite soumission, l'estime dont vous m'aviez honorée.

Accordez-moi la grace, Sire, que ma memoire ne vous soit pas odieuse, après vous avoir été si chère, & de ne pas faire retomber sur des Princes infortunez, le mépris que vous avez marqué à leur malheureuse mere; souvenez-vous que vous êtes leur pere, & qu'en voyant le jour, ils ont perdu tout ce qu'ils pouvoient tenir de ma naissance pour être revêtus de tout l'éclat de la vôtre : s'ils ont un jour quelque ressemblance avec moi, je désire que ce ne soit que par leur amour

& leur respect pour votre Majesté ; j'espere que le Ciel exaucera la priere que je lui en fais. Vous allez bien-tôt donner à l'Angleterre une Reine veritablement digne d'occuper une place que je n'ai fait qu'usurper ; je lui cede sans regret un Trône où je n'ai jamais prétendu, mais je crois que si je ne mourois pas, je ne pourrois lui ceder votre cœur ; mais, Sire, je meurs, & rien ne pourra mettre obstacle à de si beaux nœuds, puissent-ils être plus heureux que les miens! formez sous de meilleurs auspices, vous jouirez d'une éternelle félicité, si vous n'y mettez vous-même de tristes bornes, en vous livrant à des nouveautez dangereuses.

Souffrez, Sire, que comme la premiere de vos sujettes, je prenne la liberté de vous rappeller à vous-même ; mon interêt n'a plus de part à mes discours, c'est le vôtre seul qui me les dicte, c'est votre gloire, c'est votre repos ausquels j'ose vous supplier de sacri-

fier tous les mouvemens de votre ame : Engagez par votre amour & par votre constance, l'admirable Princesse qui va devenir votre compagne, à ne point blâmer l'ardeur de la tendresse que j'ai eue pour vous ; plus vous lui paroîtrez aimable, & plus elle excusera ma conduite; mais helas! qui peut jamais vous aimer comme Etelgive ? elle ne vivoit que pour vous ; vous l'abandonnez, elle meurt : Adieu, Sire, mes forces s'affoiblissent, & mon amour ne diminue point : je ne vous verrai plus, vous n'entendrez plus parler de moi, & je quitte la vie sans avoir seulement l'esperance que vous vous souveniez jamais D'ETELGIVE.

Cette lettre fit sur le cœur d'Etelred un effet aussi prompt, que celui de la premiere vûe de celle qui l'avoit écrite ; tous les charmes de cette Princesse revinrent à son esprit ; les douceurs qu'il avoit goûtées dans leur possession se re-

presenterent à sa memoire, son amour se réveilla ; & la douleur de l'avoir traitée si indignement, d'avoir causé sa mort, & de l'avoir perduë pour jamais, se fit sentir si vivement, qu'il ne put retenir un torrent de larmes, dont en un instant son visage & la lettre qu'il tenoit furent baignez : il ne se pouvoit lasser de la relire, & de se faire à lui-même les plus sanglants reproches sur sa conduite passée ; il se rappella celle qu'il avoit tenue avec la Reine Emme, les outrages qu'il avoit faits aux deux plus vertueuses femmes de la terre, leur douceur, leur patience, la soumission de la premiere, son amour, & sa mort ; les obligations qu'il avoit à la derniere, & l'oubli qu'elle marquoit des offenses qu'elle en avoit reçûes, mirent ce Prince dans un état digne de compassion.

La Reine qui étoit alors parfai-

tement bien avec lui, entra dans ce moment ; il ne la vit point, étant placé de façon que la porte du cabinet se trouvoit derriere lui ; & d'ailleurs entierement occupé à sa lecture, il n'avoit d'attention à rien : cette Princesse qui vit qu'elle n'en étoit point apperçûe, s'appuya doucement sur le dos de son fauteuil, & lut distinctement la lettre d'Etelgive ; elle en fut si touchée, qu'oubliant elle-même où elle étoit, les larmes coulerent de ses yeux, & ses sanglots ayant tiré le Roy de sa réverie, il se retourna, & la voyant en cet état : Ah ! Madame, lui dit-il, qu'avez-vous vû ?

Sire, lui dit cette belle Reine, ne soyez point alarmé des pleurs que je répands, une indigne jalousie n'en est point l'objet ; je les donne à la mémoire & aux malheurs de la plus aimable femme du monde, & je ne croirois pas mériter

la

la place qu'elle m'a laiſſée, ſi je blâmois celle qu'elle doit avoir dans votre ſouvenir.

Des ſentimens ſi nobles & ſi rares rendirent à Etelred ſes premieres vertus, il eut horreur de tout ce qu'il avoit fait; & racontant à la Reine ſans déguiſement l'avanture de cette lettre, il lui avoua qu'elle avoit ranimé dans ſon cœur tout l'amour qu'il avoit eu pour Etelgive: Mais, Madame, continua-t-il, cet amour qui n'a plus qu'une ombre plaintive pour objet, ne ſe rallume dans mon cœur que pour vous en faire partager l'ardeur; & je ne puis réparer le tort que j'ai fait à cette Princeſſe infortunée, qu'en me donnant entierement à vous: oui, vous ſerez déſormais l'unique but des ſoins, de la tendreſſe & de la fidelité que je lui devois; & puiſque je ne puis la rappeller à la vie, je veux la faire re-

vivre en vous par la constance de mon attachement.

Sire, lui répondit la Reine, & pour Etelgive, & pour moi, je recevrai toujours les marques de votre amour avec une joye sensible; soyez assuré de ma tendresse pour les enfans de cette belle Princesse; ils me sont aussi chers que les miens, & je n'y mettrai jamais aucune difference. La génerosité de la Reine calma un peu Etelred, il l'en remercia, & ce touchant entretien finit par les promesses d'une inviolable fidelité.

Cependant quoi que ce Monarque eût dit, son ame n'étoit pas tranquille; l'image d'Etelgive le suivoit par tout, il portoit sa lettre sur son cœur; & il donnoit à chaque instant de tendres soupirs à sa mémoire, & quoiqu'il vêcut dans une grande union avec la Reine, Etelgive avoit tout son amour, &

occupoit toutes ſes penſées ; & la douleur ſecrete dont il étoit rempli commençoit à ſe manifeſter par une ſanté aſſez languiſſante, lorſqu'il apprit que le jeune Canut Roy de Dannemark armoit de nouveau contre lui, & qu'on y travailloit vivement dans tous les ports de ce Royaume, & de ceux de Norwege. Ces avis étant confirmez de toutes parts, Etelred raſſembla ſes troupes, fit de nouvelles levées, & prit toutes les précautions ſages & néceſſaires pour réſiſter à ſon ennemi, qui au Printemps de l'année 1015. parut ſur les côtes d'Angleterre avec une flotte formidable, où il fit deſcente malgré l'oppoſition des Anglois, & ſe campa avantageuſement avec ſon armée forte de ſoixante mille hommes. Etelred ne voulant pas hazarder une bataille qui pouvoit mettre en riſque tout le Royaume & la famille Roya-

le, se contenta d'harceller les Danois, & de leur couper les vivres; mais ses troupes furent toujours battues, & les ennemis s'avançoient à chaque instant vers la ville: ce Monarque pressé par ce nouveau malheur, rongé par des remords cruels, persecuté de l'image d'Etelgive, pour laquelle il nourrissoit un amour d'autant plus violent qu'il ne pouvoit le satisfaire, fut attaqué d'une fiévre aigue, dont il mourut en peu de jours, en prononçant sans cesse le nom d'Etelgive, & laissant tout le Royaume & sa famille dans un trouble & une confusion qui ne permirent pas aux enfans de la Reine de contester l'état de ceux d'Etelgive; & comme le Prince Edmond étoit le seul que l'âge rendoit capable de regner, il fut couronné & proclamé Roi d'Agleterre d'une commune voix au préjudice des fils de la Reine.

dont la jeunesse étoit encore trop tendre pour prendre les rênes d'un Empire accablé de guerres & de dissentions; & telle fut la fin d'Etelred, un des plus aimables & des plus inconstans Monarques de la terre.

A peine Felicie eut cessé de parler, que la compagnie, qui n'avoit fait que pleurer pendant son récit, lui donna mille louanges sur la maniere touchante dont elle avoit conté cette Histoire : Pour moi, lui dit Camille, si j'en entends encore plusieurs de cette sorte, on changera absolument mon temperamment, & d'enjouée que je suis, je deviendrai triste & mélancolique, & j'ai le cœur si serré, que je crois ne pouvoir rire de ma vie.

Nous y perdrions, dit Uranie; mais il faut convenir que l'avanture d'Etelgive est des plus tristes, & qu'il est impossible de l'entendre sans en être ému.

Avouez, ajoûta Florinde, que cela donne de cruelles impreſſions contre les hommes, & qu'Etelred eſt un exemple bien ſenſible de l'inſtabilité de leurs ſentimens.

Ah! ma chere Florinde, interrompit Eraſme, ne portez pas plus loin vos dangereuſes réflexions, & pour un infidele, n'offenſez pas ceux qui ſont incapables de changer.

Quoi qu'il en puiſſe être, dit alors Celimene, il faut s'en flater pour ne pas troubler d'avance la tranquillité de ſon cœur, & je ſuis ſi perſuadée de la conſtance de tous ceux qui ſont ici, que l'Hiſtoire du Roy d'Angleterre ne m'a donné aucune idée qui leur ſoit déſavantageuſe.

Nous méritons cette confiance, s'écria Thelamon, & vous ne riſquez rien, Madame, à nous ſervir de caution auprès de celles qui nous ont engagés. La converſation alloit continuer, lorſqu'on vint avertir que le

ſouper étoit ſervi. Je vous aſſure, dit Camille en ſe levant la premiere, que j'ai beſoin d'un auſſi bon repas que celui que je vais faire pour diſſiper la douleur que Felicie m'a cauſée.

On rit beaucoup de la façon dont cette belle femme prononça ces paroles, & pour la tirer de ſa triſteſſe prétendue, on ſe preſſa de ſe mettre à table où chacun fit briller à l'envi l'eſprit, l'enjouement & l'amour. Silviane & Areliſe convinrent qu'elles n'avoient jamais paſſé une plus agréable journée. Comme la maiſon d'Uranie pouvoit encore contenir cette augmentation de compagnie, elle pria Celimene & ſes aimables amies d'y coucher; ce qu'elles accepterent avec plaiſir, pour avoir celui de joüir encore le lendemain des amuſemens de ce charmant ſéjour.

Fin du cinquiéme Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux la *ſuite des Journées amuſantes & inſtructives*, où l'Auteur continue de tenir ce que promet ſon titre. Fait à Paris ce 27 Juillet 1729.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut. Notre bien amée la Dame DE GOMEZ nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public une *Suite des Journées amuſantes*, *Tome cinquiéme*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur

se necessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beau caractere suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caractere conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives à compter du jour de la datte des Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'aug-

mentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Biblioth-

que publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le onziéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cens vingt-neuf & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Registré, ensemble la Cession de l'autre part sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 420. folio 364. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le vingt-six Août mil sept cens vingt-neuf.

Signé,

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

JE soussignée reconnois avoir cedé le present Privilege à Madame la veuve GUILLAUME, pour le cinquiéme Tome *des Journées amusantes*, pour les faire imprimer & réimprimer à sa volonté. Fait à Paris ce quatorziéme Août mil sept cens vingt-neuf.

DE GOMEZ.

Je soussignée reconnois avoir cedé le present Privilege à Messieurs G. Saugrain, Denis Mouchet & Pierre Prault, pour en jouir à mon lieu & place, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 3 Juin 1730.

VEUVE GUILLAUME.





